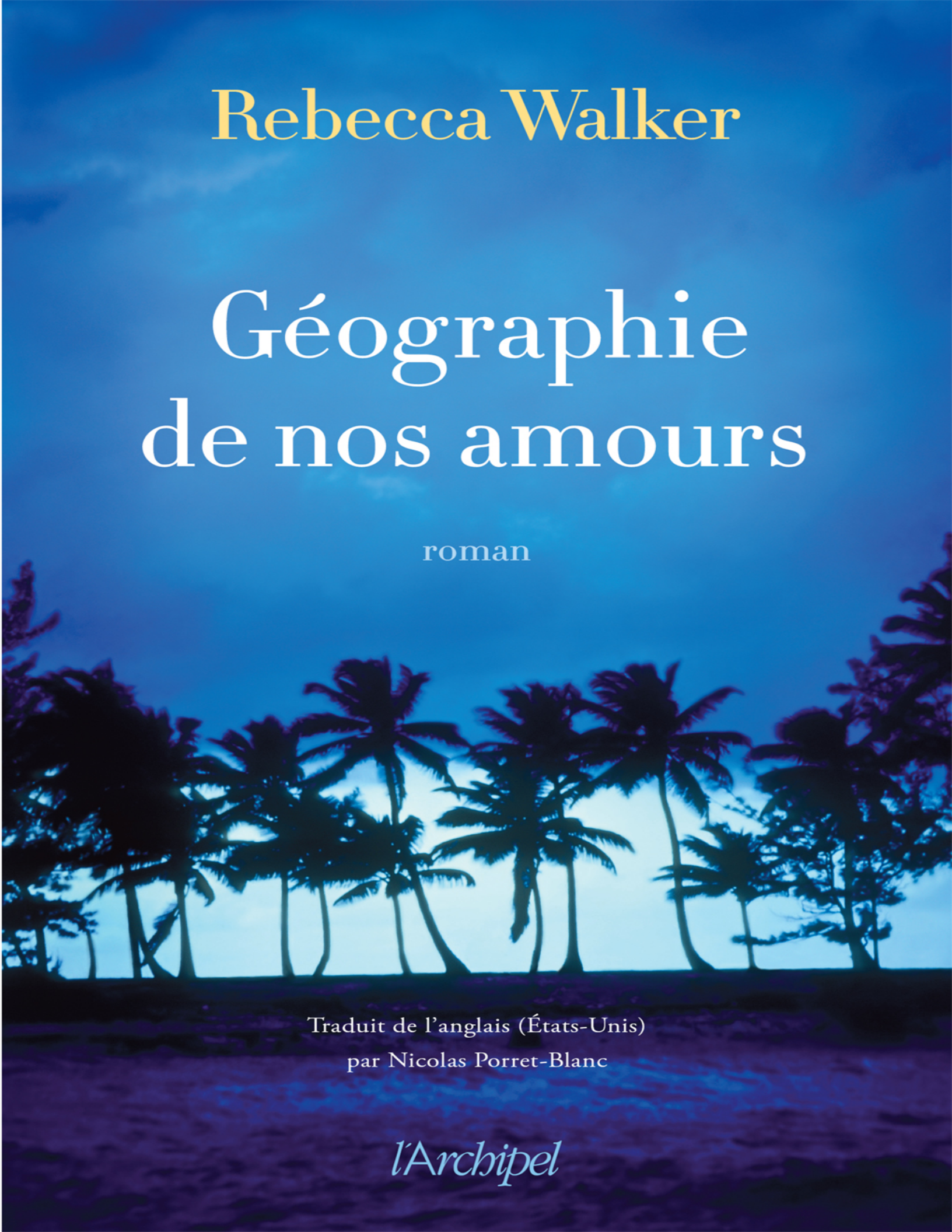


The background of the book cover is a photograph of a tropical beach. In the foreground, the dark, rippling surface of the ocean is visible. Above the water, a row of palm trees stands on the shore, their fronds silhouetted against a bright blue sky. The overall color palette is dominated by various shades of blue, from deep navy to a lighter, hazy blue near the horizon.

Rebecca Walker

Géographie de nos amours

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nicolas Porret-Blanc

l'Archipel

REBECCA WALKER

GÉOGRAPHIE DE NOS AMOURS

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nicolas Porret-Blanc*

l'Archipel

OceanofPDF.com

Ce livre a été publié sous le titre
Adé. A Love Story.
par New Harvest en 2013.

Si vous souhaitez prendre connaissance de notre catalogue :
www.editionsarchipel.com

Pour être tenu au courant de nos nouveautés :
www.facebook.com/larchipel

E-ISBN 9782809820737
Copyright © Rebecca Walker, 2013.
Copyright © L'Archipel, 2016, pour la traduction française.

OceanofPDF.com

Table

Page de titre

Copyright

Géographie de nos amours

OceanofPDF.com

*À Sefu
et à tous ceux qui l'aiment.*

OceanofPDF.com

« Oui, je sais où a été prise cette photo.
Nous étions allés là-bas ensemble.
Les pêcheurs y plongent leurs nasses
dans l'eau, sous la mangrove. »
Adé

OceanofPDF.com

Nous vivions près de la mer, toi et moi, il y a des années. Te souviens-tu ? Dans une petite maison verte que tu repeignais tous les ans après les pluies. Où nous faisions l'amour chaque jour ou presque et rêvions à tous ces pays que nous visiterions ensemble. C'est dans cette maison que j'avais imaginé écrire un livre sur ma vie là-bas avec toi. Un livre qui parlerait d'amour. Évidemment. Et aussi de cette vie délirante privée des choses et des gens auxquels je tenais. Je t'avais toi. La mer. Le magnifique indigo des étoffes que les femmes portaient autour de la taille. Et les poissons. J'avais ton goût sur mes lèvres – un goût salé d'ambre musqué.

OceanofPDF.com

Mon histoire avec Adé – notre histoire – a commencé un après-midi d'automne. Une de ces journées dont raffolent les gens de Nouvelle-Angleterre, quand des nuées de feuilles mortes rougeoyantes tournoient dans un ciel d'un bleu invraisemblable. Je descendais à pied College Street avec une amie, Miriam. Elle me parlait de sexe – elle avait un nouveau copain –, et de parties de flipper dans un bar d'Adam Street. J'avais resserré mon manteau sur mes seins et levé le menton pour profiter du soleil. La façade en pierre de taille du centre sportif était alors apparue devant nous, en bordure du campus, et nous avons gravi l'escalier d'un pas vif pour pénétrer dans l'obscurité gothique.

Dans la moiteur calfeutrée du sauna, je me suis allongée sur la banquette supérieure, parfaitement immobile. Miriam, elle, s'est assise en tailleur à même le sol, sans mettre de serviette sous ses fesses, et a commencé à tourner lentement sur elle-même, son gros popotin frottant sur le carrelage vert décoloré. Elle avait d'énormes mamelons rose pâle et la pilosité de ses cuisses charnues donnait à ses jambes un aspect bronzé, même en hiver. Elle ressemblait aux femmes girondes peintes par Ingres, dont j'étudiais les tableaux dans mes cours d'histoire de l'art. De voluptueuses femmes au bain à la peau d'albâtre.

— Que dirais-tu de la Thaïlande ? m'a demandé Miriam.

Sa question tombant comme un cheveu sur la soupe, je me suis demandé si elle n'était pas en plein délire. Elle s'est mise à dodeliner du bassin de plus en plus vite.

— Que penses-tu de Koh Samui, Phuket et Chiang Mai ? a-t-elle continué en s'agitant de plus belle, comme si les mots eux-mêmes animaient son corps.

— Hmm, ai-je dit en me prêtant au jeu. Et pourquoi pas l'Égypte ? Karnak, Abou Simbel et Gizeh ? Que dirais-tu de Louxor et d'Assouan ?

— Oui ! s'est enthousiasmée Miriam en continuant d'accélérer le mouvement, ce qui a probablement eu pour effet de lui meurtrir les fesses et les cuisses.

— Et pourquoi pas le Nil ?

J'avais dix-neuf ans et Miriam vingt et un. Si je me sentais inachevée et mal dégrossie, elle me semblait au contraire entière et pleine d'assurance.

Fille de divorcés, j'avais l'impression de provenir de mille endroits différents – chacun détenant une part de moi-même, tandis que j'errais parmi eux sans parvenir à les rassembler. Miriam venait d'un seul endroit, Miami, et plus précisément de Coconut Grove, un des quartiers les plus huppés de la ville.

À Yale, elle évoluait dans des cercles que je n'avais jamais fréquentés, pas même dans le milieu progressiste auquel appartenait mon lycée, situé dans le quartier très bobo de Haight-Ashbury. Miriam et sa clique élevaient des autels à la gloire de Madonna, peints à la bombe dorée et ornés de pétales de roses. Ils aimaient le vin rouge et les artistes féministes postmodernes tels que Cindy Sherman, Jenny Holzer, Frida Kahlo et les Guerrilla Girls. Citaient Julia Kristeva, Karl Marx et Simone de Beauvoir. Lisaient Rilke, Thoreau et Whitman, et avaient opiné de la tête avec gravité quand je leur avais apporté un très vieux recueil de poèmes de Borges tout écorné. Il avait rejoint la bibliothèque de fortune qu'ils s'étaient constituée sur le linteau de la cheminée dans la vieille maison que Miriam louait sur Howe Street avec ses quatre meilleurs amis.

J'avais rencontré Miriam dans un cours de cinéma, « Pouvoir et politique : le cinéma en Amérique latine ». Après avoir toutes les deux fondu en larmes devant *Lucia*, un classique cubain, nous étions devenues inséparables. Ensemble, nous explorions les profondeurs de la normalité, repoussant toutes les limites du bout de nos langues. Nous nous incrustions dans des fêtes branchées données dans des endroits prétentieux, ou dans des sociétés secrètes qui avaient encore pour nous le parfum enivrant du luxe. Nous passions des soirées entières à boire au Bar, repaire d'étudiants de littérature comparée dont on adorait se moquer. Nous gloussions en enchaînant les whisky sours tandis qu'ils s'enfilaient des vodkas en s'écharpant sur l'antisémitisme du déconstructiviste Paul de Man.

Miriam exerçait sur moi la même fascination qu'un objet précieux, rubis étincelant ou Bouddha de trente mètres de haut. Elle n'hésitait pas à associer une bague sertie de diamant offerte par son père avec une jupe en polyester déchirée dégotée pour deux dollars dans une friperie. Il lui arrivait aussi de porter sur ses cheveux châtain foncé un foulard bariolé, qu'elle se nouait sous le cou. Elle marchait les mollets légèrement écartés, comme les filles de la campagne. Quand la pierre de taille néogothique de notre vénérable université devenait trop pesante, Miriam passait me prendre avec sa Chevrolet Nova rouge, un collier de grosses perles roses et orange autour

du cou, et elle nous emmenait loin de New Haven, direction le Cinema 21 à plusieurs villes de distance. Certains soirs, nous allions admirer le coucher de soleil depuis le belvédère d'East Rock situé à l'extérieur de la ville – joue contre joue et nos doigts entrelacés, pour nous tenir chaud. Miriam était une force vitale. Elle m'avait idolâtrée, courtisée, m'avait faite sienne. Et je ne désirais rien d'autre.

Un jour, nous nous étions embrassées, non tant par passion que pour en faire l'expérience. Nous nous trouvions à bord d'un ferry, en route pour rendre visite à sa mère. Nos langues s'étaient mêlées alors que nous quittions Mystic, ses sous-marins et autres engins de guerre, laissant derrière nous les côtes du Connecticut. Miriam avait le goût singulier de la nouveauté, et me paraissait ronde et tendre quand mon ancien copain était grand et solide ; moite et vulnérable quand lui était ferme et conquérant. À cet instant-là, je l'avais aimée plus que tout au monde. Elle avait des attaches, mais demeurait libre. Elle s'accommodait de la cacophonie. J'aurais voulu la dévorer et ainsi m'approprier une partie de son savoir.

Peu de temps après, les filles ont donné une grosse fête dans leur appartement de Howe Street. Après avoir beaucoup trop bu et écouté Bob Dylan jusqu'à l'écœurement, et alors que *Les Quatre Cents Coups* de Truffaut démarraient pour la troisième fois consécutive sur l'écran de télé muet, j'avais chuchoté un peu trop fort à l'oreille de Miriam que le garçon prénommé Parker posté à l'autre bout de la pièce était plutôt mignon : sorte de James Dean mâtiné de Jackson Pollock, aussi saoul que peu communicatif. Bref, extrêmement viril. Nous étions avachies sur son lit gigantesque logé dans une alcôve du salon. La fête s'essoufflait un peu mais la plupart des invités étaient encore là. Je me demande s'il sait baiser, lui avais-je susurré en guise de préliminaires, ma langue cherchant la sienne.

Miriam avait réagi avec entrain, mais je n'aurais su dire si c'était mon baiser ou Parker qui soulevait son enthousiasme. Je l'avais néanmoins bien volontiers accueillie, enivrée par cette promesse de transgression. Le moment venu de reprendre notre souffle, les conversations s'étaient tuées autour de nous. Miriam s'était redressée sur l'oreiller, brisant le silence d'une voix traînante et rauque digne de *La Chatte sur un toit brûlant*.

— Parker, Parker, lui avait-elle soufflé en effleurant le matelas de son lit *queen size*. Viens t'asseoir ici, mon chéri.

Le moment était décisif ; c'était la première fois que nous piégions un étranger dans notre toile, créant ainsi un *nous* faisant d'eux notre proie, un

nous qui, en matière de fidélité et pour tout ce qui comptait, avait la priorité sur tout le reste.

Bière en main, Parker nous avait rejointes en faisant crânement claquer ses bottes de cow-boy sur le plancher. Il s'était glissé sur le lit à côté de Miriam en jetant une jambe sur ses cuisses à demi ouvertes, et elle lui avait répondu en faisant courir sa main sur son torse, déboutonnant sa chemise pour chercher ses tétons. Il s'était cabré en poussant un grognement sourd qui avait fait se dresser les miens. J'avais beau entendre confusément autour de moi des tintements de bouteilles et l'agitation des convives sur le départ, j'étais captivée par le spectacle que Miriam était en train de créer devant moi pour mon propre plaisir.

Cette nuit-là, nous avons toutes les deux eu Parker, et autant de fois qu'il avait bien voulu nous accorder ses faveurs. Nous avons échangé plusieurs baisers en nous caressant mutuellement le dos et les cuisses pendant que Parker besognait, chacune rassurant l'autre de sa présence douce et tendre. Mais nous n'avons pas fait l'amour ensemble, du moins au sens conventionnel du terme. Il n'avait été question ni de galipettes ni d'échanges de fluides corporels, même si le fait de nous offrir aux yeux l'une de l'autre créait entre nous une intimité d'une rare intensité. Un moment en particulier restera à jamais gravé dans ma mémoire : Miriam, la tête rejetée en arrière, une main glissée entre ses cuisses alors que Parker entraînait en elle. Elle m'a tendu sa main libre, ouvert les yeux et souri, abolissant ainsi pour moi la distance qui me séparait de ce que mes yeux contemplaient.

Le sommeil nous avait gagnées, mais il était hors de question que Parker dorme avec nous. Jugeant tout à coup qu'il sentait mauvais et prenait beaucoup trop de place, nous l'avons réveillé et sommé de partir. Il en avait été visiblement vexé, même si ses fanfaronnades de type bourré lui avaient permis de ne pas trop perdre la face. Faisant mine d'être éreinté, il avait enfoncé son visage dans l'oreiller tout en marmonnant quelques mots sur le froid qui l'attendait dehors. Mais nous avons été implacables, notre résolution frisant la cruauté. Il avait fini par enfiler sa chemise et Miriam était venue se blottir contre moi, passant son bras autour de ma taille. Je me sentais certes exténuée mais extraordinairement bien. Et sans une once de culpabilité.

Le lendemain soir au dîner, devant son assiette de pâtes aux champignons, Miriam avait décrété que les garçons pourraient bien aller et venir. Puis elle avait levé son verre de vin et s'était penchée vers moi, approchant son nez parfait du mien.

— Mais nous, avait-elle poursuivi avec grandiloquence, nous sommes ce qui demeure.

Il nous a suffi de quelques jours pour concrétiser notre projet. Nous avions certes déjà voyagé ensemble, mais cette fois-ci notre périple durerait une année entière, voire deux. Quelques semaines plus tard, j'ai scotché une grande carte de l'Afrique sur l'immense reproduction d'un tableau de Walasse Ting, figurant des fleurs sauvages, que j'avais punaisée à un mur de mon minuscule appartement loué en ville. Parallèlement à nos tracés et calculs d'itinéraires, je rédigeais mon dernier mémoire universitaire, consacré à la poétique de l'espace et à l'inscription du sens dans l'environnement construit. Paragraphe après paragraphe. Citation après citation. Certains jours, je pensais ne plus pouvoir écrire une ligne de plus ni formuler deux idées cohérentes à la suite. Envahissant l'énorme carte, l'immense continent avait beau me faire de l'œil, l'Afrique me semblait encore un mirage. Je pensais ne jamais venir à bout de ce combat sur ordinateur.

Et puis voilà. Un jour, j'en ai eu fini. Miriam et quelques amis m'ont emmenée dans un bar à tapas où j'ai savouré des olives, quelques tartines de pain frotté à l'huile, une salade de tomate et du poisson. Le tout accompagné d'un bon sancerre. De retour chez moi, pompette, j'ai commencé à faire les cartons. J'ai jeté des centaines de pages de brouillon dans un gros sac-poubelle noir. Assise au milieu du salon, j'ai regardé le soleil se lever en écoutant Segovia et sa guitare classique sur la minuscule enceinte posée sur le rebord de ma fenêtre.

Miriam est passée me voir en début d'après-midi. Elle venait de récupérer les clés du box que nous avions loué dans Orange Street. Nous y avons déposé nos livres ainsi que le fauteuil et le repose-pieds recouverts de fleurs vertes que j'avais achetés pour vingt-cinq dollars à l'Armée du Salut. Emballés dans de grandes boîtes en carton, mes tableaux aussi sont partis — une petite Mexicaine posant près d'une fenêtre, la gravure de Picasso offerte par mon père quand j'étais enfant, et le grand fantôme défiguré que j'avais acheté à un étudiant des Beaux-Arts. Ce dernier avait pour habitude

d'enterrer ses toiles pendant des mois avant de les exhumer comme s'il s'était agi de rapatrier le corps d'ancêtres. Ne gardant que mon sweat-shirt préféré, j'ai balancé le reste de mes vêtements devant la porte de l'aumônerie de l'université. J'étais exténuée, affamée, grisée par l'ivresse de l'inconnu.

Il ne nous restait plus qu'à quitter ces lieux et leurs murs de pierre froids. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous étions dans l'avion. Parties. Pour de bon.

OceanofPDF.com

Durant nos premières semaines de voyage, j'ai eu le sentiment de sortir d'un long sommeil de mille ans. Si j'avais parcouru les États-Unis en long et en large, les ponts de Prague, les arches d'Auschwitz ou encore le port de Gorée m'étaient toujours inconnus. Je n'avais jamais parcouru les rues de Paris la nuit ni rendu visite aux énormes bouddhas d'Angkor. Je n'avais ni trempé mes lèvres dans l'eau de la fontaine de Chalice Well au pied de la colline de Glastonbury, ni admiré les lolitas de Harajuku à Tôkyô. Si aujourd'hui, bien des années plus tard, ces lieux vivent en moi, je n'étais encore qu'une enfant à l'époque. Avant ma rencontre avec Adé, mon corps était pour ainsi dire intact, telle une étoffe vierge dépourvue de tapisserie, batik ou indigo. Rien ne semblait pouvoir entrer durablement en moi. C'est comme si jusque-là j'avais été à deux doigts de mourir à cause d'une telle vacuité, tant le monde par la suite a coulé aisément dans mes veines.

Après notre atterrissage au Caire, nous avons pris la route pour le sud. Était-ce l'appel des dattiers ? Du désert ? Avions-nous entendu les voix de toutes ces femmes invisibles ? Ou alors Adé m'appelait-il par ses prières silencieuses tout en rassemblant ses filets de pêche ? Toujours est-il que nous sommes descendus jusqu'à Gizeh – ou plutôt *Gi-zèh*, comme disaient les gens d'ici, crachant les deux syllabes entre leurs lèvres charnues couvertes de poussière. À Gizeh, mes déambulations m'ont menée des pyramides au Sphinx et du Sphinx au Kentucky Fried Chicken, situé juste en face, avant de me faire quitter la terre aride et pierreuse pour aboutir à la luxuriante vallée vert émeraude, parsemée de palmiers séculaires. Arrivée en Égypte avec Miriam, j'ai ressenti le besoin à Gizeh de me retrouver seule, et de me mêler à ces gens qui me ressemblaient tant. Aussi l'ai-je laissée à la pension où nous avions loué une chambre, à l'instant où ses doigts fins allaient se saisir d'une bouteille de shampoing achetée place Tahrir, ses mollets blancs charnus dépassant d'une énorme baignoire installée dans la cour intérieure.

— À tout à l'heure, lui ai-je dit d'une voix douce.

Elle m'a embrassée sur la joue en me disant :

— Tu pourras rapporter du chocolat s'il te plaît ?

À Gizeh, mon appareil photo m'a permis d'engager aisément la conversation. « Est-ce que je peux vous prendre en photo ? », demandais-je

d'abord avant d'enchaîner : « Comment vous appelez-vous ? » Puis : « Vous habitez ici ? » Mon arabe avait beau être sommaire, les femmes et les enfants me parlaient volontiers – les hommes aussi, parfois. Debout, les mains agrippées à des poteaux en bois décolorés, ils étudiaient mes vêtements, ma démarche, ainsi que la façon dont je pointais mon objectif sur eux. On m'a plusieurs fois invitée à venir prendre un thé à la menthe et j'ai accepté, pénétrant timidement dans des intérieurs en briques de terre crue dont les murs et les planchers étaient nus à l'exception d'un foyer pour la cuisine creusé à même le sol, à côté duquel s'entassaient des casseroles. Tassées dans une grosse théière noircie par les flammes, les feuilles de thé étaient infusées par poignées entières puis agrémentées d'un sucre brunâtre versé directement à partir de sacs de toile fripée.

J'ai conscience que cela pourra sembler inapproprié, injuste, voire blasphématoire, mais je me suis peu à peu sentie chez moi ici, au fur et à mesure de mes déambulations au milieu des palmiers et des vêtements roses, violets, turquoise ou orange qui papillonnaient au-dessus de moi, étendus sur un écheveau de cordes à linge grises. Certains diront que je ne faisais que céder à une forme de romantisme propre au Premier Monde et par le prisme duquel je me projetais dans le visage de ces gens avec qui je n'étais pas en mesure de parler. Et pourtant, dans chacune de ces maisons, et alors même que je n'avais pas les mots pour communiquer avec eux, s'était établie entre mes hôtes et moi-même une reconnaissance mutuelle dont l'esprit flottait dans l'air et qui nous reliait longtemps après mon départ.

À la nuit tombée, je partais explorer Gizeh et d'autres banlieues du Caire plus lointaines, faisant le trajet à bord de vieux trolleybus bringuebalants qui reliaient la place Tahrir à Maadi, pour ensuite retrouver les vendeurs de parchemins et de parfums installés près du Sphinx, où fourmillaient des touristes de toutes nationalités, comme ces mouches que nous chassions de nos assiettes lors des repas. Dans les bus, je me retrouvais encerclée par des dizaines d'enfants vêtus d'uniformes bleu et blanc. Ils jacassaient à toute vitesse et passaient la tête, leurs bras ou leurs doigts dans les trous béants qui tenaient lieu de fenêtres. Jusqu'ici la seule fille de mon entourage à avoir le teint cuivré et les yeux en amande, j'étais désormais noyée dans une multitude de reflets de moi-même, que j'avais crus perdus à jamais. Si nos langues étaient différentes, il en allait autrement de notre peau et de

l'image que nous projetions dans ce monde multicolore et multiforme – elles étaient en tout point identiques.

Les femmes me dévisageaient avec insistance et sans la moindre réserve, leurs yeux noirs perçant mon visage de part en part. Je pouvais deviner leurs pensées. Quelle sorte de personne étais-je ? Que faisais-je donc parmi elles ? Étais-je leur sœur ? Et qu'allais-je leur dire ? Que nous avions eu, Miriam et moi, un flash dans un sauna à l'autre bout de la planète, nous intimant de venir visiter l'endroit où elles vivaient ? Une chose était sûre, je ne pouvais leur dire ce que j'ignorais encore, à savoir que j'étais en quête de l'endroit où je ferais ma vie, et que pour ce faire il me faudrait me départir d'un ego qui me rendait étrangère à moi-même. Et qu'en vérité j'étais en train de renaître sous leurs yeux.

— *Assalamu alaykum*, disais-je en réponse à leurs regards insistants.

— *Alaykum salaam*, me répondaient-elles respectueusement avant de détourner les yeux.

Les semaines se sont enchaînées ainsi, si nombreuses que seuls les appels à la prière du muezzin me permettaient de garder la notion du temps. Jusqu'au jour où nous avons décidé Miriam et moi de quitter la ville pour nous diriger vers le sud afin d'aller voir les temples d'Abou Simbel, gardés par les statues monumentales du roi Ramsès et de son épouse Néfertari, qui avaient été sauvés par Jacqueline Onassis de l'engloutissement sous les eaux du barrage d'Assouan. Notre but était d'aller jusqu'au Soudan à la rencontre des Noubas, ce peuple de colosses immortalisé par les clichés en noir et blanc de Leni Riefenstahl, sur lesquels on voit des lutteurs virils tels des dieux, juchés sur les épaules des vaincus.

Je n'ignorais pas qu'au Soudan nous attendaient aussi la guerre et la famine, et que nous allions y découvrir des villes nauséabondes où nous ne pourrions boire que des sodas sirupeux et n'aurions pour repas que de la viande de chèvre baignant dans du bouillon gras. Mais cela n'avait pas suffi pour me décourager. On avait beau me dire que je pouvais mourir dans le désert – kidnappée, assassinée, ou, pire, violée –, je n'en démordais pas, incrédule. Je n'imaginai tout simplement pas qu'il puisse m'arriver quoi que ce soit, ni qu'un quelconque événement puisse venir à bout de ma volonté d'aller et venir sans entraves dans les plaines. Peut-être était-ce dû au divorce de mes parents, survenu très tôt dans ma jeunesse, et qui avait laissé une faille en moi. J'étais habituée à ce que la terre tremble. Je savais

que c'était inévitable, inéluctable – et il en serait toujours ainsi. Je ne craignais pas de tomber dans une crevasse.

À Assouan, j'ai pris le risque de nager dans le Nil en dépit des mises en garde contre la présence probable dans l'eau de giardias. Je n'ai guère plus prêté attention aux jeunes conducteurs de felouques qui, à grand renfort de gesticulations, me signifiaient que les courants du Nil étant beaucoup plus forts qu'il n'y paraissait, je risquais fort de me faire emporter au-delà du tombeau de l'Aga Khan et de me fracasser contre un des gros rochers ronds qui semblaient en assurer la garde au milieu des remous. J'opinais du chef, tout en sachant que je devais impérativement m'immerger pour sentir sur ma peau l'eau brunâtre du puissant fleuve. Comme possédée, j'ai plongé une jambe, puis l'autre, et une fois dans l'eau me suis mise à nager, persuadée que tous mes maux, toutes mes impuretés, seraient ainsi lavés pour de bon, sans exception.

Le Nil a été pour moi un baptême, une initiation. Tous les éléments étaient là : l'eau, le bateau, les jeunes hommes prénommés Mohamed, Amir ou Hassan, qui évoluaient gracieusement dans leurs amples djellabas en se tenant en équilibre sur la proue de leur boutre, pieds nus. Les repas que je partageais avec eux à la tombée du jour, la rupture du jeûne accompagnée de dattes et de haricots à la tomate et à l'oignon, qui apparaissaient comme par magie sous les feuilles d'aluminium usées qui recouvraient d'antiques assiettes ébréchées. Ils me toléraient, moi, l'inconnue, l'étrangère, avec la même tendresse bourrue qu'ils auraient témoignée à une sœur, à une fille un peu foldingue venue de nulle part ou, plus probablement, à un frère. Ils m'aidaient à sortir du fleuve, ruisselante, et me donnaient d'énormes tranches de pain généreusement recouvertes de fèves – appelées *ful* en arabe.

Finalement, seule la chaleur écrasante, implacable, avait eu raison de moi, encore accentuée par l'absence d'ombre sur les rochers. En raison de l'abondance d'eau autour de moi, je ne ressentais pas le besoin de boire. En revanche, j'acceptais sans discuter la nourriture qu'ils m'offraient. J'ai perdu, puis repris, connaissance. À l'arrivée du médecin, muni de seringues et de solutions de réhydratation, j'ai tendu mon bras sans rechigner, mon corps brûlant de fièvre se prêtant de bonne grâce à son examen. Mais quand il a glissé sa main sous mon chemisier pour vérifier si les femmes

occidentales étaient aussi légères qu'on le disait, j'ai aussitôt vomi sur le plastron de sa chemise bleu pâle.

À la frontière, des hommes à la peau très sombre, kalachnikovs en bandoulière, nous ayant empêchées d'entrer au Soudan, nous sommes remontées dans le bus pour Le Caire et arrivées juste à temps pour attraper le train de Charm el-Cheikh, situé à la pointe sud du Sinaï. Comme j'en avais pris l'habitude ici, j'ai entamé la conversation avec une femme à bord du train. Apprenant notre destination finale, elle nous a prises en pitié et nous a fait lui promettre de nous rendre dans un salon de thé tenu par une certaine Mouna.

— Le Sinaï est très grand, et très peu peuplé. Elle vous aidera, mes filles. Vous devez absolument aller la voir. Mouna – vous vous souviendrez de son nom, n'est-ce pas ?

À notre descente du train, nous avons demandé à un taxi de nous y conduire, mais le chauffeur, n'ayant jamais entendu parler de l'endroit en question, nous a déposées au milieu de nulle part. Telle avait donc été notre arrivée dans ce fameux triangle de terre convoité par Israël depuis toujours, et que l'Égypte refusait obstinément de céder. L'air était noir et froid et nous distinguions à peine nos propres silhouettes. À proximité, un bâtiment, probablement une ancienne gare routière, était fermé, sans doute déserté depuis longtemps par les voyageurs. Nous épluchions notre guide de voyage à la lueur d'une lampe de poche quand un jeune soldat a arrêté sa jeep à notre niveau, intrigué par ces deux filles assises en parfait équilibre sur leurs sacs à dos. Après nous avoir demandé pourquoi nous étions seules et si nous avions besoin d'un hébergement pour la nuit, il nous a donné son nom : Moustafa. S'il avait à peine adressé un regard à Miriam, le soldat m'a confié que je lui rappelais sa sœur. À son campement, il nous a offert de la feta, du pain ainsi que la couchette inférieure d'un des lits superposés pour nos corps harassés.

Le lendemain matin, le ciel brûlait sous le soleil aveuglant du désert. Nous nous sommes aspergé le visage d'eau froide et Moustafa a pointé du doigt un ensemble montagneux violacé, visible de l'unique fenêtre du dortoir militaire.

— Là, c'est le mont Sinaï, où Moïse a reçu les Dix Commandements, a-t-il dit avant de se tourner dans la direction opposée pour désigner une immense étendue de sable. Et là, c'est l'endroit où ils vont construire les

hôtels. (Il a décalé le bras légèrement vers la gauche, nous indiquant une autre bande brunâtre poussiéreuse.) Et là, il y aura la route, une grande route, bien large. C'est ici que viendront tous les touristes, a-t-il continué en épluchant une orange qu'il venait de prendre dans le frigo. Du monde entier ils viendront dans ce coin paumé et fou. Alors on saura que la guerre avec Israël sera terminée ; et nous aurons gagné.

Nous regardions ce séduisant jeune Égyptien au nez droit, aux lèvres charnues et aux yeux sombres surmontés de cils épais aussi longs que ceux d'une femme. Ses déclarations nous semblaient grotesques. La gare ferroviaire était à deux heures d'ici. Et nous mangions des haricots en boîte dans la cuisine commune du seul bâtiment tenant encore debout à des kilomètres à la ronde. Même en plein jour, on ne voyait rien d'autre aux alentours.

— Venez, venez. Vous ne me croyez pas ? Je vais vous montrer. (Il nous a entraînées hors du bâtiment, agrippant Miriam par le bras, qui me tirait derrière elle, pour nous emmener jusqu'au bord de la falaise sur laquelle, nous l'avons alors découvert, nous étions juchés.) Voilà, a-t-il poursuivi. Vous voyez toute cette eau ?

Sous nos yeux s'étendait la mer d'Arabie, dont les flots bleu azur zébrés de larges bandes de vert clair laissaient voir çà et là de soyeux fonds sablonneux.

— Il y a des centaines, des milliers de poissons ici, nous a expliqué Moustafa. Vous verrez, ils viendront, les touristes, avec leurs scaphandres et leurs tubas, et tout le reste. Vous verrez, ici ce sera bientôt aussi connu qu'Eilat en Israël.

Il a craché par terre, et m'a regardée droit dans les yeux.

— Mais ce sera tout pour les Égyptiens. L'Égypte aux Égyptiens. Tu comprends ce que je dis, n'est-ce pas ? Tout sera pour nous, cette fois, a-t-il insisté avant de répéter ce qu'il m'avait déjà dit. Au fait, tu ressembles à ma sœur, tu sais ? Elle s'appelle Fatima.

Cherchant à intégrer la conversation, Miriam a mobilisé le peu d'arabe qu'elle avait récemment appris :

— *Fein* ? a-t-elle demandé.

Mais Moustafa l'a superbement ignorée.

Nous étions venues à Charm, lui ai-je indiqué, pour trouver la boutique de Mouna.

— Vous savez où c'est, chez Mouna ?

— *Aiwa*, bien sûr que je sais où c'est. On y va maintenant ?

Nous nous sommes regardées, Miriam et moi, et il nous est apparu à toutes les deux alors comme une évidence – tant elle ressemblait à une Israélienne, et tant je me sentais égyptienne – que quelque chose entre nous ne pourrait plus jamais changer. Une force impérieuse et indicible me poussait à franchir la ligne. Me sentant de moins en moins étrangère, j'avais acquis la certitude d'appartenir à cette terre. De devoir rester où j'étais. Miriam, elle, ne pourrait jamais franchir cette ligne avec moi – du moins, pas totalement. Elle devrait se contenter d'être spectatrice.

Entourée de toutes parts par le sable, simple assemblage de toiles blanches malmenées par le vent, la tente s'élevait sur une vaste étendue désertique nichée au milieu du massif montagneux du Sinaï. Une dizaine de Mercedes-Benz étaient soigneusement garées devant, toutes identiques : couleur crème et complètement recouvertes de cette poussière qui, à Charm el-Cheikh, ne cessait de tournoyer dans l'air pour se déposer partout ; leurs tableaux de bord ornés de morceaux de tapis aux couleurs vives.

Au Caire, des hommes nous avaient chassées des salons en gesticulant hargneusement, nous obligeant à nous frayer un chemin parmi les clients assis en tailleur en nous couvrant la tête de nos mains, et nous renvoyant ainsi sans aménité à notre statut de femmes. Mais l'établissement de Mouna était rempli d'hommes qui buvaient du thé, fumaient la chicha, jouaient au backgammon, et reprenaient en chœur les incantations extatiques d'Oum Kalsoum (« La Voix de l'Égypte ! La Quatrième Pyramide ! ») que diffusaient de piètres haut-parleurs alimentés par une série de rallonges branchées bout à bout. Quelques instants après notre arrivée, un rideau dissimulant l'arrière-boutique s'est ouvert, laissant apparaître Mouna. Elle frappait dans ses mains en entonnant à son tour les refrains de Kalsoum et agitait les bras énergiquement au-dessus de sa tête, ce qui n'a fait qu'accroître l'enthousiasme de ses clients. Sa tête n'était pas couverte. C'était la première femme que je voyais se montrer en public sans porter le moindre élément du hijab. Visage radieux, formes généreuses, elle remuait le bassin au gré de la musique. Cette femme n'avait pas peur, et ne répondait à aucun stéréotype. Je me suis alors dit que ce pays, l'Égypte – ainsi, peut-être, que l'ensemble du monde islamique –, était pour le moins imprévisible.

Mouna s'est précipitée sur moi, les bras grands ouverts.

— *Habibi !* s'est-elle exclamée. Ma chérie ! Où étais-tu passée, depuis tout ce temps !

Sur quoi mon visage s'est retrouvé enfoui dans sa poitrine. Certes décontenancée par une familiarité aussi spontanée, je me sentais bien, enveloppée par son odeur puissante et sa chaleur accueillante. Par sa robustesse, aussi.

— J'étais partie loin d'ici, ai-je répondu après m'être enfin dégagée de son étreinte, sans comprendre ma propre réponse. (Regard en coin à Miriam : *On se débrouille plutôt bien, non ?* Et ma complice d'acquiescer, rayonnante, jubilant à l'idée d'avoir été réintégrée, d'avoir franchi la ligne, même indirectement.) J'étais partie en *Amrika*, continuai-je. Mais je suis de retour à la maison maintenant.

Nous sommes restées chez Mouna pendant un mois. Elle nous racontait son histoire pendant que nous lavions les verres à thé et servions les clients tout en mémorisant le nom de ses habitués, des Bédouins qui nous faisaient le récit de leurs vies. La famille de Mouna l'avait reniée quand elle avait annoncé son refus de porter le hijab et d'épouser l'homme qu'on avait choisi pour elle. Elle avait alors erré seule dans les rues d'Alexandrie, cible de railleries répétées, jusqu'au jour où elle s'était glissée clandestinement dans un train, puis dans un bus, pour finir par arriver à Charm, bien décidée à vivre sa vie. Hassan, un grand Bédouin mutique que nous avons rencontré quelques jours après notre arrivée, l'avait recueillie et lui avait donné l'argent pour ouvrir son salon de thé.

— Et aujourd'hui nous sommes connus jusqu'à Alexandrie ! fanfaronnait Mouna, radieuse. Ma famille ne peut plus me faire de misères. Je gagne ma vie. Je possède ma propre affaire. Ainsi va le monde, pas vrai ? C'est ce qu'il faut faire, non ?

Je voulais graver l'histoire de Mouna dans ma mémoire et l'ériger en symbole. Symbole de la ténacité de l'esprit humain, ou bien encore de l'émancipation d'une femme. À moins que je n'aie tout simplement souhaité garder un peu d'elle en moi. Je ne pouvais pas me résoudre à la laisser là, au milieu de cette immensité désertique, certes entourée d'hommes qui l'aimaient, mais seule, en définitive – privée de la présence autour d'elle d'autres femmes qui auraient pu lui renvoyer l'image de son courage, de son époustouflante volonté de réussite. Miriam, qui avait

d'autres aspirations, s'était entre-temps fait ses propres amis, des hommes qui prenaient plaisir à la voir danser et qui braillaient joyeusement à chaque fois qu'elle les battait au backgammon. L'après-midi, elle rendait souvent visite aux épouses de certains d'entre eux, qui lui tressaient les cheveux pendant qu'elle leur apprenait à écrire leurs noms en anglais.

La veille de notre départ, Hassan et Mouna ont organisé un banquet d'adieu dans le désert, aux préparatifs duquel il nous a été formellement interdit de prendre part. Mouna avait déclaré que nous devions être traitées comme des princesses. Pour quelle raison, nous n'aurions su dire. Pour être arrivées jusqu'à son salon de thé ? Pour avoir reconnu Mouna ? Approuvé son choix de vie ? Quoi qu'il en soit, Mouna a fait en sorte que tout soit organisé à la perfection jusque dans les moindres détails, et nous a assuré que nous n'aurions pas à lever le petit doigt, si ce n'est pour nous servir à manger.

— Cette fête est pour vous, mes sœurs, nous a-t-elle dit. Nous nous en souviendrons tout le temps que durera notre vie ici-bas.

Dans une des Mercedes, ils ont chargé une chèvre, du vin rouge, et des assiettes de tomates, de concombres, de houmous et de citrons. Une deuxième a été prise d'assaut par une flopée de gamins aux pieds nus qui avaient accouru à la dernière minute, les bras chargés de petit bois de chauffage, riant aux éclats dans leurs djellabas brodées. La première Mercedes, en tête de file, nous était réservée pour tous les quatre. Miriam avait pris place à l'avant avec Hassan, et j'étais à l'arrière avec Mouna, qui me tenait la main. C'était le début de nos adieux. Des adieux qu'elle avait voulus sans larmes ni amertume – tout en douceur.

Hassan a démarré, et nous sommes partis dans la direction du soleil couchant. Je m'étais habituée à la conduite dans le désert, si bien qu'au moment où Hassan a pris la tête du convoi de trois véhicules, je n'ai pas cherché la route des yeux : je savais qu'il n'y en avait aucune. J'avais appris que les Bédouins connaissaient ce triangle de terre comme leur poche. Qu'ils puissent ainsi rouler pendant des heures, jour et nuit, et arriver à destination sans boussole ni point de repère d'aucune sorte, dépassait mon entendement. Mais j'avais fini par accepter que mon incompréhension importait peu. C'était un fait, indiscutable. Toute cette région, l'intégralité de la péninsule, semblait n'être qu'une immense carte en trois dimensions, imprimée dans leur cerveau à la naissance.

Quelques heures après la tombée de la nuit, Hassan a brusquement arrêté la voiture. Une fois de plus, je ne voyais que des kilomètres de néant autour de nous, et pourtant des tapis ont été déroulés, et un feu préparé. Par je ne sais quel miracle, la chèvre a été rôtie et des gens se sont mis à faire de la musique sur de tout petits instruments sortis de leurs poches. Un gamin m'a prise par la main pour me conduire à l'endroit qui avait justifié notre arrêt ici – un oued, vaste plan d'eau, véritable mirage qui n'en était pourtant pas un – et il m'a fait signe de m'asseoir. J'ai aperçu le croissant de lune qui se reflétait dans le bassin, et j'en suis restée bouche bée de stupéfaction. Le gamin a rigolé.

— *Amar*, a-t-il dit en désignant la lune, puis : *Nejma*, en pointant du doigt les étoiles qui scintillaient par millions, éclairant le ciel à la manière de cette infime phosphorescence qui, des mois plus tard, viendrait danser autour de moi alors que je nageais dans la mer avec Adé, émerveillé par ces minuscules feux follets aquatiques.

J'ai hoché la tête en répétant les mots après lui : *amar, nejma*.

Je tentais de décrypter son corps, ses yeux marron et doux, sa djellaba défraîchie, ses doigts fuselés, jusqu'à sa manière de s'agenouiller, le revers des mains posé sur ses cuisses. Un homme patient se chargerait bientôt de mon instruction, mais ce soir-là, c'était un enfant qui traduisait l'univers pour moi, en m'offrant ses mots pour dire le monde.

Sur le chemin du retour vers Le Caire, où nous devions reprendre l'avion pour Nairobi, nous nous sommes arrêtées quelques jours, Miriam et moi, à Dahab, « la ville d'or », où nous avons loué une chambre, simple carré de béton muni de deux matelas au sol, pour cinquante cents la nuit. Au lever du soleil, nous avons profité de la fraîcheur matinale pour aller faire un tour à dos de chameau et apercevoir les côtes de l'Arabie Saoudite, de l'autre côté du golfe. Je passais les après-midi accablants de chaleur à l'ombre des baobabs, à parler à des anciens qui m'appelaient *mok kabir*, grand esprit, tandis que je les suppliais de m'apprendre de nouveaux mots. Soleil. Eau. Pluie. *Shams. Ma. Mathar*. Un homme m'a demandé pourquoi je désirais connaître tant de mots. Grand, les cheveux foncés, silhouette noire lumineuse aux jambes et bras longs, il était assis, buste bien droit, sur un banc de pierre blanc décoloré par le soleil.

— Pour pouvoir vous parler, et que vous puissiez me raconter des choses, ai-je répondu.

Pour que je sois pleinement ici, ai-je ajouté en mon for intérieur. Pour que je puisse appartenir à cette terre, et non plus à l'autre.

Après Dahab, nous avons pris l'avion pour rejoindre Nairobi et ses rues bondées. Quel choc ç'a été pour nous de retrouver une vraie ville, avec ses hauts immeubles de bureaux, ses trottoirs pleins d'expatriés et ses hommes d'affaires kenyans en costume-cravate. Une fois parvenues non sans encombre de l'autre côté de la ville, nous nous sommes trouvé un hôtel bon marché où, dans un état second et sans autre but que de répondre à une profonde volonté de métamorphose, je me suis mise à donner des coups de ciseaux, rouillés et trouvés sur le lavabo, dans mes longues et épaisses mèches de cheveux.

Il faisait chaud et des essaims de moustiques parvenaient à traverser les moustiquaires installées sur les fenêtres. J'étais en train de changer. Je devenais quelqu'un d'autre ; je me vidais progressivement de mon identité. Je voulais me dépouiller de tout : de ce que j'avais, mais aussi de ce que j'étais. Miriam était restée près de moi pendant toute l'opération, veillant à ce que je me contente d'éclaircir l'imposante crinière entretenue depuis une décennie plutôt que de tout ratiboiser. Je ne devais pas y aller trop vite, me répétait-elle. Peut-être sentait-elle que je risquais d'être traumatisée de ne pas me reconnaître. Que je pouvais m'égarer et ne jamais revenir en arrière.

Nous en avons vite eu assez de la métropole, de ses prostituées et de ses petits arnaqueurs, des tas de détritiques et du raffut incessant des *matatu* – minibus privés – racolant les passants. Les portraits peu engageants du président Moi, qui exerçait une dictature brutale sur le Kenya depuis près de vingt ans, étaient omniprésents : sur la devanture de tous les magasins, sur la porte d'entrée de chaque maison, et au pied de chaque monument trônant au centre de chaque rond-point. Un voyageur croisé à l'aéroport, chargé d'un sac à dos trois fois plus volumineux que les nôtres, nous ayant parlé d'îles bordées de sable blanc au large des côtes de l'Afrique de l'Est, nous avons décidé de partir et de retrouver un endroit où nous pourrions à nouveau respirer.

Cette décision, nous l'avons prise à la légère, comme toutes les autres. Il y avait eu des signes, mais nous fonctionnions surtout à l'instinct, suivant quelque chose de plus grand et répondant ainsi à un nouvel appel. Le lendemain matin, nous montions à bord d'un bus antique qui nous emmènerait à la ville côtière de Malindi. De là nous pourrions prendre le

ferry pour rejoindre l'île d'Adé, de sable et de pierre – son minuscule bout de terre au milieu de l'océan Indien, Lamu.

OceanofPDF.com

Nous sommes descendues du bus le dos en compote et la bouche desséchée. Les méandres de la route reliant la ville à la côte, les cris du chauffeur et son addiction manifeste à une herbe dont il piochait compulsivement dans un emballage en papier journal, tout cela nous avait mis les nerfs en pelote. Pourtant, les autres passagers, imperturbables, ne semblaient prêter attention ni aux embardées nocturnes du bus, ni aux basses hypnotiques du hip-hop d'importation qui faisaient vibrer les sièges usés jusqu'à la corde, ni aux coups de gueule des motards furieux qui croisaient notre route.

Nous avons bien tenté toutes les deux d'épouser chaque virage et soubresaut sans opposer de résistance, nous efforçant de chasser de nos esprits des images macabres de corps mutilés et de bus renversés dans des fossés. En vain. Nous sommes restées seize heures durant agrippées aux barres métalliques sommairement clouées de chaque côté de nos sièges, dégoulinantes de sueurs froides. Nous lançons de temps à autre un regard apeuré à nos compagnons d'infortune, des hommes et des femmes qui, quand ils émergeaient, revigorés, d'une sieste réparatrice, s'émouvaient de nous voir toutes tremblantes et nous offraient cigarettes et bouteilles de coca bouillantes.

Quand enfin nous sommes montées à bord du ferry qui devait nous éloigner du Kenya continental, ç'a été comme un rêve. Nous étions plus qu'heureuses de dire adieu au goudron et au ciment, au métal et au verre, à la musique profane et à ces hommes qui n'y allaient pas par quatre chemins. Le bateau, d'un blanc et vert pâle rassérénant, était de taille modeste et ancien, mais il nous a toutefois paru en état de naviguer. Et quand bien même il en aurait été autrement, nous n'aurions rien pu y changer. Peu après qu'il s'est mis à vrombir en brassant l'eau sous sa coque, les côtes se sont éloignées, ainsi que les fumerolles et l'agitation du port.

J'étais épuisée, mais je n'avais encore jamais vu de marais, et encore moins de forêts de mangrove, aux teintes vert mousse et où des troncs biscornus et rougeâtres naissaient miraculeusement de la fange, comme autant de fleurs de lotus. Là encore, j'ai ressenti un profond sentiment d'appartenance à ce lieu – c'était cette même dissolution lente et irrationnelle du moi, que j'avais déjà vécue et à laquelle s'ajoutait une nouvelle vérité de l'être qui émergeait de la contemplation de ce paysage.

J'aurais voulu en savoir davantage sur les îlots que nous longions. Étaient-ils habités ? Y produisait-on de la nourriture ? Mais je me suis abstenue de parler aux femmes recouvertes de noir qui riaient avec insouciance de leurs propres plaisanteries et ne cessaient de rajuster leurs voiles. Elles me détaillaient ostensiblement, comme si je n'avais été qu'un poster grandeur nature, et non une vraie femme. Je pressentais que cet endroit avait ses codes, et que je les maîtrisais. Même si je ne croyais pas à l'idée de retour à la terre-mère – cette Afrique-là, je le savais, avait disparu –, il s'agissait pourtant bien d'une sorte de retour aux sources. Comme je l'avais vécu aussi bien sur la place Tahrir, à Maadi, à Gizeh et à Charm el-Cheikh, je ressentais au plus profond de moi un sentiment familier.

Me faire ainsi dévisager, sur le ferry, avait été une forme supplémentaire d'initiation : ces femmes m'avaient successivement détaillée en morceaux, puis reconstituée. Leurs regards m'avaient fait l'effet de brûlures. Mais il n'y avait rien à faire, je ne pouvais pas être une autre personne. Mon rôle était de demeurer calme, de rester aussi immobile que possible tout en conservant une posture qui paraisse à peu près normale. Elles me jaugeaient ; leur parler n'aurait fait que briser le processus et priver ces femmes de l'opportunité de me faire passer par leurs filtres, de me digérer, et donc, de me laisser entrer dans leur cercle. Or je ne souhaitais rien tant que d'y entrer, et je savais que je finirais par être admise dans l'œil du cyclone. Aussi ai-je gardé mon calme et me suis-je laissé entraîner de l'autre côté d'une frontière invisible.

Les terres sont bientôt apparues à l'horizon, et aussitôt après nous avons atteint le minuscule village, succession de bâtiments bas à toit de tôle, le bateau étant amarré à la jetée cimentée par un homme aux pieds nus qui semblait avoir l'âge de mon grand-père. J'ai noté l'influence portugaise, les édifices ramassés à colonnades rappelant l'époque du commerce des esclaves, mais ça n'a pas été ma première pensée, et je suis vite passée à autre chose, tant j'étais captivée par ce qui se passait autour de moi.

C'était la saison des mangues, et il y en avait partout : abandonnées, pourrissantes, à mes pieds ; transportées à dos d'homme dans des sacs de toile pleins à craquer ; d'un orange vif et gorgées de sucre dans les mains des enfants qui parcouraient le front de mer. Les femmes, vêtues de noir de la tête aux pieds, allaient d'un pas nonchalant par groupes de quatre ou cinq. Des jeunes hommes torse nu à dreadlocks, planche de surf à la main, scrutaient les passagers du ferry pour repérer les riches touristes blancs. Des

hommes plus âgés, vêtus de chemises blanches immaculées et coiffés de calottes brodées, allaient et venaient d'un bon pas aux abords des nombreuses mosquées éparpillées dans la petite ville.

Je ne me rappelle plus très bien comment nous avons rejoint notre pension depuis le port, toujours est-il qu'aussitôt nos bagages jetés sur le débarcadère on nous a aidées à quitter le bateau pour gagner la jetée. Miriam et moi sommes restées là quelques instants au milieu de la cohue ordonnée, trop fatiguées pour consulter notre guide enfoui au fond de nos bagages et trop heureuses de pouvoir rester debout immobiles sur la terre ferme pour nous mettre immédiatement en mouvement. Un jeune homme au teint cacao, portant des lunettes à large monture noire, nous a alors abordées, son visage affichant un mélange d'ennui et de pitié, et il a pris nos bagages sans un mot avant de nous guider dans les méandres des rues étroites jusqu'à notre nouvelle maison, deux ou trois pièces minuscules donnant sur un toit-terrasse auquel on accédait du trottoir par un escalier étroit en colimaçon.

Adé n'a fait son apparition que plusieurs heures plus tard, après que le soleil avait fondu dans l'océan et la touffeur du jour cédé la place à une brise rafraîchissante. Une fois le contenu de mes sacs rangé dans une vieille malle de bois qui se trouvait près du fin matelas posé à même le sol, j'avais pendu mes foulards colorés à des crochets fixés aux murs lézardés et nus. Étendue sur le lit aux draps usés et fleuris tandis que résonnaient les appels à la prière du muezzin, je feuilletais un recueil de poèmes de Pablo Neruda, *Les Vers du capitaine*. La raideur que j'avais eue à la nuque et au creux des reins a fini par passer, et mon esprit par ralentir progressivement au rythme de l'île. Loin du chaos strident de la capitale, je m'accordais à la pulsation de la mer qui berçait la petite ville de son doux clapotis.

Peu à peu, les ouvertures et fermetures de portes et les déplacements de meubles que j'entendais derrière ma porte ont cédé la place aux rires, aux conversations et au bruit des préparatifs d'un festin. C'était ramadan. Une fois le soleil couché, la musique pouvait commencer. Ce soir-là, la rupture du jeûne s'est accompagnée de mélodies lingala, aussi ai-je immédiatement posé mon livre en enfonçant ma tête dans l'oreiller. Je n'avais encore jamais entendu de musique lingala auparavant, et j'ai été saisie par la nouveauté de ces sons. J'étais habituée aux lamentations entêtantes des griots du Mali et du Sénégal, ainsi qu'aux chants polyrythmiques des Pygmées d'Afrique

centrale. Mais le lingala était différent. Issue de la rumba africaine, cette musique était née de la fusion de sonorités afrocubaines qui s'étaient imposées au Congo belge dans les années 1940 et qui avaient ensuite migré à l'est vers le Kenya et la Tanzanie dans les années 1970 et 1980, intégrant des influences propres à la musique populaire congolaise et aux rythmes latins et caraïbes. Elle avait connu une renaissance sur la côte kenyane, et avec trois ou quatre guitares, une basse, des cuivres et des voix était née une nouvelle variante, le benga, le « son swahili ». Le lingala était une musique dansante, hypnotique et polyphonique, pleine de mouvements. Elle évoquait le bruit de bouteilles s'entrechoquant sur un comptoir de bar, les danses collé-serré de garçons et filles transpirant sous des spots multicolores. Le rythme en était si communicatif, si sexy, qu'il m'a tirée hors de ma chambre pour que je me fonde dans le tempo et que je me laisse porter par ce souffle de liberté.

J'ai ouvert la porte et vu un homme qui se tenait au centre de cet exubérant flot musical. Au cœur du benga. Il me tournait le dos, entouré d'une dizaine d'autres silhouettes sculpturales, et j'ai admiré ses hanches fines et le *kikoi* blanc, très propre, enroulé autour de sa taille, les pans de sa chemise en oxford turquoise couvrant pudiquement son postérieur. Le corps d'Adé a été le premier que j'ai vu, avant que mon regard ne soit captivé par d'autres : un bel Afro-Américain dont j'ai plus tard appris qu'il venait de Boston ; un apollon brésilien au teint mat ; un étudiant de Tunis en échange universitaire, sérieux ; cinq ou six jeunes insulaires, l'air un peu emprunté. Tous discutaient, buvaient, riaient et échangeaient des histoires de survie, fruit de mois passés sur la route.

Trônant sur un sofa dégingué, entourée de sa cour, Miriam avait déjà trouvé sa place parmi les convives ; nul doute qu'elle jaugeait chacun des hommes présents autour d'elle pour choisir celui qui finirait la nuit dans son lit. Je connaissais désormais son appétit insatiable, ainsi que la fascination qu'elle exerçait sur les hommes, qui tombaient à ses pieds. Sentant mes yeux sur elle, elle s'est retournée, croisant mon regard, et m'a invitée d'un geste de la main à venir la rejoindre. Je me suis exécutée d'un pas lent et, une fois assise, j'ai tourné la tête pour chercher celui que j'avais aperçu en premier, l'homme au centre du benga. Mais il avait déjà disparu. Je me suis sentie un peu bête ; après tout, qu'étais-je pour lui ? Je n'avais fait qu'ouvrir ma porte et tomber sur lui. Je n'avais aucun droit sur lui. Mais il était au centre de tout. Je ne voyais que lui. Je voulais qu'il revienne et me

choisisse. Et revoir son visage. Au lieu de quoi j'ai posé ma tête sur l'épaule de Miriam tandis qu'elle passait ses doigts dans mes cheveux et me serrait fort contre son corps athlétique.

Adé n'est revenu qu'une fois les bouteilles vides et les cassettes de benga passées en boucle. Miriam avait disparu, mais je savais qu'elle serait bientôt de retour ; après tout, ce n'était que notre première nuit ici. J'étais installée sur une méridienne en bois, une serviette autour des jambes pour me protéger de la fraîcheur nocturne, quand je l'ai vu surgir au sommet de l'escalier. Il avait changé de *kikoi* et de T-shirt. Ses cheveux étaient soigneusement peignés, ses mains et ses pieds luisants de propreté. Il portait une assiette en plastique dans une main, et un Fanta orange dans l'autre. Je lui ai dit *bonjour*, nous avons échangé un regard, il m'a dit *ça va ?*, je lui ai répondu *oui*, et il m'a demandé s'il pouvait s'asseoir à côté de moi pour la rupture du jeûne. *Bien sûr*. En vérité, j'étais ravie d'avoir un peu de compagnie, tous les autres étant partis se coucher.

Je me suis redressée sur mon siège et lui ai donné mon nom en lui tendant la main. Les siennes étant prises, il a incliné la tête respectueusement en me donnant le sien. Adé.

— Qu'est-ce que cela signifie ? ai-je demandé.

— Ah, a-t-il fait. Ce n'est pas important, j'ai encore un peu de temps pour faire honneur à ce nom. En fait, il veut dire royal, celui qui porte, comment dites-vous ? La couronne. Ce n'est pas un nom swahili traditionnel, a-t-il continué. Ma mère me l'a donné car elle voulait que je sois comme un lion.

— Roi, dis-je en riant.

— Oui, a-t-il souri d'un air penaud. Mais j'ai encore du chemin à parcourir, non ? J'ai beaucoup à apprendre.

Je lui ai fait une place sur la méridienne, et tandis qu'il posait délicatement l'assiette et la bouteille de soda, j'ai admiré sa stature – il mesurait aux alentours d'un mètre quatre-vingt-cinq –, ses larges épaules et ses bras puissants. Même sans le toucher – il prenait garde à ne pas trop se rapprocher de moi –, j'étais sensible au pouvoir de sa présence physique. Il en émanait une honnêteté inhabituelle, mélange d'humilité et d'assurance, de confiance et de modestie. Quand il a tourné son visage vers moi, j'ai été saisie par sa beauté dénuée de toute vanité. J'ai vu ses yeux noirs et ses lèvres charnues, ses pommettes saillantes, son teint marron clair et, bien sûr, sa personne tout entière.

Reprenant mes esprits, je lui ai demandé où il était passé. À la mosquée, prier, m'a-t-il répondu. Pendant quatre heures ? me suis-je exclamée avec un petit sourire certes chaleureux mais aussi sceptique, ayant depuis longtemps appris à me méfier des religions. Non, non, s'est-il exclamé en riant, ç'aurait fait trop. Seulement un petit moment, m'a-t-il dit, mais avant cela il avait dû nettoyer puis ranger son boutre, se doucher, et passer voir sa mère. Il lui rendait visite tous les soirs pendant le ramadan, pour lui raconter ce qui s'était passé durant la journée en dehors de sa petite maison.

J'ai voulu savoir si c'était une tradition, de la part des jeunes gens de l'île, de se rendre chez leur mère tous les soirs de ramadan. Tous ne le faisaient pas, m'a-t-il répondu, à la suite de quoi je me suis tue, songeant à tous ces clichés que j'avais sur les hommes musulmans. Je ne les avais pas imaginés passer autant de temps avec leurs mères. Quand il était auprès de sa mère, a-t-il poursuivi, il lui donnait aussi tout l'argent qu'il gagnait, et ils discutaient ensemble de la façon dont elle l'utiliserait pour l'entretien de la maison et pour nourrir et habiller ses frères et sœurs. Je n'avais jamais imaginé qu'un homme puisse ramener l'intégralité de ses revenus, tout le fruit de son labeur réuni en une poignée de billets, à sa mère, sa femme, ou à sa sœur. En bref, à une femme.

Par habitude – après tout, j'avais été formée à l'université pour poser de telles questions –, je lui ai demandé si sa mère avait le droit de travailler, et si elle avait déjà disposé de son propre argent. J'ai craint aussitôt d'avoir franchi une barrière invisible.

Mais non. Après une pause, Adé s'est tourné vers moi et m'a dit : « Mon argent, c'est aussi son argent. Ma mère, elle travaille très dur. Je voudrais pouvoir lui donner encore plus. » Je me suis sentie à la fois confuse et apaisée. Son calme et sa franchise face à mes critiques implicites étaient sûrement la meilleure réponse pour avancer dans ce monde. Laissant échapper un soupir de soulagement, j'ai tourné la tête et levé les yeux vers la lune qui croissait derrière nous, énorme et brillante, de l'autre côté de l'île. J'ai pointé mon doigt sur elle et il s'est tourné à son tour dans sa direction. Nous sommes restés ainsi pendant ce qui m'a paru une éternité, à contempler son ascension en silence.

Puis il s'est tourné vers moi pour me demander si j'avais faim. Ce n'était pas le cas, mais là encore, comme avec les femmes rencontrées sur le bateau, quelque chose m'a fait me retenir de répondre comme je l'aurais fait spontanément, sans retenue ni respect pour la solennité du moment. Je lui ai

dit oui d'une voix douce, murmurant presque, et l'ai observé qui retirait soigneusement la feuille d'aluminium de l'assiette. Tandis que j'écartais les lèvres pour recevoir la fourchette de pâtes qu'il m'offrait, j'ai jeté un regard furtif sur ses mollets musclés et sur ses beaux et larges pieds qui reposaient sur des sandales confectionnées à partir du caoutchouc noir usé de pneus recyclés. Les spaghettis sont arrivés sur ma langue. Ils étaient sucrés ! Ils avaient été cuisinés ainsi ! C'était une des recettes préférées de sa mère, m'a-t-il dit. Une des spécialités culinaires du ramadan, censée nous rappeler la douceur de la vie et de Dieu.

J'ai hoché la tête, considérant cet être nouveau que j'avais devant moi et qui me faisait partager un mets que sa mère avait préparé de ses propres mains, en offrande à Dieu. Je mourais d'envie de le toucher pour vérifier qu'il était bien réel. Une fois l'assiette de spaghettis sucrés terminée, il a déclaré devoir se lever tôt le lendemain matin pour aller à l'atelier de menuiserie. Il était avant tout pêcheur, mais aussi sculpteur sur bois, m'a-t-il expliqué. Il ciselait des rosaces dans le bois des imposantes portes marquant le seuil des grandes maisons de la ville.

Nous en avons vu quelques-unes, ai-je dit, avant d'arriver à la pension. Il a hoché la tête. J'avais envie de l'embrasser, mais je me suis retenue. Il a glissé dans sa poche de chemise la feuille d'aluminium qu'il venait de plier. Je me suis rapprochée encore un peu plus de lui, et nous avons regagné ensemble l'escalier. Il me dépassait d'au moins une tête, et j'ai senti en lui une indescriptible force protectrice en l'imaginant me serrer dans ses bras.

Après son départ, je me suis allongée sur mon fin matelas en songeant à la puissance singulière de notre attirance l'un pour l'autre. Sans rien connaître de lui, je voulais déjà le revoir. J'avais trop de pouvoir sur lui, ai-je pensé. Je pouvais le faire se consumer pour moi par ma simple curiosité, parce que j'en avais les moyens. Je pouvais partir ou rester. Pas lui. Il avait trop de pouvoir sur moi, ai-je pensé. Il pouvait me rejeter. Me briser en deux.

Peu après, j'ai entendu doucement frapper à ma porte, et l'espace d'un instant j'ai cru qu'il était revenu. Mais c'était Miriam, qui est entrée sans même attendre ma réponse. Elle s'est allongée près de moi en fredonnant un air de lingala tandis que je lui parlais avec fébrilité de la lune, de spaghettis sucrés, et de jeunes gens qui donnaient tout leur argent à leur mère. Elle au contraire m'a parlé de l'invisibilité des femmes dans la vieille ville et de la claustrophobie qui l'avait saisie en marchant dans les petites rues pavées.

Pour la première fois de sa vie, m'a-t-elle confié, il lui tardait de revoir des voitures, symbole de liberté.

J'essayais de rester éveillée, mais j'étais épuisée et je n'appréciais guère ses propos. J'avais du mal à croire que nous nous trouvions sur la même île. Je m'apprêtais à protester pour prendre la défense de ce minuscule bout de terre et de ses habitants, mais je me suis abstenue. Je venais à peine de rencontrer ce garçon. L'histoire du monde ne pouvait pas s'inverser en une nuit. Mon esprit et mon corps se sont engourdis tour à tour. Blottie contre Miriam, je me suis laissé gagner par le sommeil.

OceanofPDF.com

Ma mère n'avait pas bronché quand je lui avais fait part de mon souhait de prendre une année, voire plus, pour partir voyager en Afrique. Elle trouvait même l'idée excellente. Elle aussi avait voyagé en Afrique, quand elle avait quelques années de plus que moi, et cette expérience lui avait inspiré son tout premier livre, un recueil de poèmes. Le jour de mon départ, nous nous étions retrouvées chez elle dans son bureau et, assise devant sa machine à écrire, elle m'avait fait un chèque de trois mille dollars. Elle avait souri en me le tendant, heureuse, je pense, d'avoir ainsi la possibilité de m'offrir un continent. Nous nous étions alors serrées dans nos bras, ce qui avait conféré à la transaction un air solennel, scellant son approbation et cautionnant les attentes que je pouvais avoir de ce voyage : des découvertes, l'élargissement de mon horizon et, bien entendu, des rencontres artistiques.

L'Afrique faisait partie de notre mythologie. Nous parlions souvent de romanciers africains tels que Bessie Head, qui avait fini internée, et avions rencontré l'écrivaine star guinéenne Ama Ata Aidoo lors d'un voyage à Londres. Des sculptures de marbre d'un artiste shona du Zimbabwe ornaient notre maison, où l'on pouvait aussi admirer de splendides livres consacrés au peuple des Ndebele, qui ont pour tradition de décorer les façades de leurs maisons de motifs géométriques aux couleurs vives. Ma mère avait acheté d'immenses photographies de Pygmées du Zaïre, exposées dans le salon, où l'on voyait leurs adorables ventres ronds et leurs yeux expressifs. Quand l'opportunité s'était présentée, elle avait fait en sorte que je rencontre Nelson Mandela, et une photographie de nous trois, tout sourires, trônait en bonne place dans la maison.

Chez nous, loin d'être étrangère, menaçante, ou exotique, l'Afrique était une source d'inspiration, peuplée d'êtres extraordinairement intelligents à la créativité remarquable. C'était un continent riche et proche, et ma mère, par ses mots et ses actes, m'avait transmis le sentiment qu'il m'appartenait. Il détenait des secrets, m'avait-elle dit d'un ton posé bien à elle. Des choses que je n'entendrais qu'en me rendant moi-même là-bas.

La réaction de mon père avait été tout autre. Quand je lui avais dit où je partais, il avait fait en sorte de rattacher ma carte American Express à son propre compte bancaire. Si le voyage en lui-même ne paraissait pas le préoccuper, que je sois accompagnée par Miriam semblait davantage lui

poser problème. Quelques mois avant notre départ, Miriam m'avait revendu sa voiture, qu'il n'avait pas jugée digne de prendre la route. Dix ans plus tôt, son frère cadet s'était tué dans un accident en rentrant de son école vétérinaire. Pour mon père, ç'avait été un vrai traumatisme.

Nous vivions à Washington au moment de l'accident ; mon père était avocat dans l'administration. Il m'avait réveillée au beau milieu de la nuit pour me porter jusqu'à la voiture, une grosse Volvo dans laquelle nous ferions le long trajet jusqu'à New York. Nous avons passé la *shiva*¹ chez ma grand-mère, à Brighton Beach, et j'avais vu, horrifiée, cette femme opiniâtre et autodidacte – qui avait mené de front plusieurs emplois en tant que comptable, et m'offrait des cadeaux extravagants tels que des osselets plaqués or – gémir de douleur en se frappant la poitrine. Certains jours, c'est à peine si elle arrivait à tenir debout ou à lever les yeux vers les visiteurs qui faisaient la queue dans son minuscule salon pour lui présenter leurs condoléances.

Le soir, elle agrippait mon père par les revers de sa veste :

— Pourquoi, pourquoi ? lui demandait-elle. Pourquoi ?

Il la prenait alors dans ses bras et la regardait dans les yeux, les siens s'embuant de larmes.

— Je ne sais pas, maman. Je ne sais pas.

Mon père, ce roc pour chacune des familles auxquelles il était lié – que ce soit par ma mère, sa propre mère ou encore par la mère de mes demi-frères et demi-sœurs –, m'avait avoué s'inquiéter à chaque fois que je conduisais « la bagnole de Miriam ». Je conduisais trop vite, me sermonnait-il. En quoi il n'avait pas tort. Je détestais la monotonie de la route, surtout la voie express entre New Haven et la banlieue de New York City où il avait sa maison, et mon arrogance de jeunesse faisait que j'avais une bien piètre opinion des autres conducteurs. Je les jugeais trop lents et trop concentrés sur la route. Moi, c'était uniquement la destination qui m'intéressait. Il faut dire aussi que la voiture de Miriam était nerveuse, un peu trop, même. Il me fallait deux heures, parfois moins, pour parcourir ce qui se faisait normalement en deux heures et demie.

Un soir, avant notre départ, alors que je me garais juste devant la maison, j'avais aperçu mon père par la fenêtre du salon, qui lisait tranquillement Reinhold Niebuhr en m'attendant. Il avait levé les yeux de son livre et s'était levé pour me rejoindre en empruntant d'un pas lent l'allée cimentée

qui reliait le porche au trottoir. Après m'avoir prise dans ses bras puis embrassée sur le front, il avait entrepris son inspection rituelle de la voiture.

— Papa, m'étais-je impatientée, la voiture va très bien. Elle est super. Arrête de stresser.

Il avait vérifié les pneus, puis s'était accroupi pour s'assurer qu'il n'y avait pas de fuites sous le véhicule.

— Je n'aime pas que tu conduises cette voiture, ma chérie. Elle n'est pas fiable. D'ailleurs, je ne comprends pas comment les parents de Miriam ont pu la laisser la conduire. Et maintenant tu me dis que tu veux partir en voyage avec elle ?

Il avait secoué la tête en signe de résignation, avant de me passer le bras autour des épaules pour me guider vers la maison, où il me saurait en sécurité.

Ma sœur m'avait accueillie sur le pas de la porte, hurlant mon nom en s'accrochant à mes jambes du haut de ses quatre ans.

Nous nous étions installés dans les fauteuils bergères et, durant deux heures, mon père n'avait pas tari d'éloges sur mon frère, qui faisait des miracles en championnat junior de baseball tout en montrant aussi de grandes aptitudes musicales, talent qu'il avait dû hériter de mon arrière-grand-père.

— Tu sais, m'avait-il expliqué, ton arrière-grand-père était compositeur avant de perdre la vue et d'ouvrir le kiosque à journaux sur la 57^e Rue.

J'avais acquiescé d'un signe de tête, ayant déjà entendu mille fois l'histoire.

— Oui, il est devenu aveugle à cause de l'épidémie de variole. Tu dois bien faire attention à toi, ma grande fille, avait-il poursuivi avant d'ajouter avec gravité : on ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve.

Il avait bien sûr raison sur toute la ligne. Mais dans ma tête, j'étais déjà partie. Sa maison, ses histoires, ses tragédies, rien de tout cela ne pouvait plus me retenir. Dans mon esprit, ce n'était pas les miennes. Il était figé dans le passé, alors que j'avais soif d'avenir. Et le mien me semblait aveuglément radieux.

1. Dans le judaïsme, période de deuil de sept jours suivant l'enterrement du défunt. (Toutes les notes sont du traducteur.)

Les derniers jours du ramadan, après l'épisode des spaghettis sucrés, Adé venait me trouver après le coucher du soleil pour m'emmener faire de longues balades à travers la vieille ville, très animée en journée mais d'un calme sidérant le soir. Au cours de notre quatrième ou cinquième promenade, nous nous étions pris par la main, et nos doigts ne s'étaient plus quittés, sauf lorsque je devais soulever le bas de mon sarong pour éviter qu'il ne traîne dans une des innombrables flaques de liquides divers et variés – eau, pisse d'âne, ou que sais-je encore – dont étaient couverts les trottoirs, ou bien lorsque Adé pointait du doigt un endroit qui avait de l'importance pour lui ou qui avait joué quelque rôle dans son existence. Les portes qu'il avait sculptées pour un notable de la ville ; le salon de thé de son cousin ; le site de l'ancien hôpital, rasé depuis longtemps.

Quelques semaines après la fin du ramadan, nous avons marché jusqu'au front de mer pour aller nous asseoir sur le muret de pierres au bord de l'eau et regarder la lune. Nous nous tenions la main dans l'obscurité, sans parler, quand il avait brisé le silence :

— Je ne sais pas comment te dire ça. C'est quelque chose de difficile, ça me met mal à l'aise. Mais je sais que je dois t'en parler, sinon je l'aurai toujours dans ma tête, et ce ne serait pas juste de se cacher des choses, d'avoir des secrets entre nous. Même si on ne se connaît pas depuis très longtemps, on se connaît de la bonne manière, ce n'est pas souvent le cas.

Est-ce que cela signifie que j'ai des sentiments pour toi ? Je ne sais pas exactement, en tout cas je pense tout le temps à toi. Au travail, je pense à quand je te retrouverai, à nos promenades la nuit, comme maintenant. (Il a marqué une pause et regardé la mer.) Penses-tu que je ne devrais pas te dire ces choses-là ? Peut-être que je devrais les garder pour moi, mais tu as quelque chose de différent, non ? Regarde, tu es plus swahilie qu'une Swahilie, tu es respectueuse, pas comme toutes les autres qui viennent ici. Mon beau-père me conseille de faire attention, mais à lui je dis : le monde est grand, la vie est longue. Qui suis-je pour te dire non, uniquement parce que tu n'es pas née à Lamu ?

Je restais silencieuse. J'étais déjà tombée amoureuse de ses mots. Pour une raison que j'ignorais – était-ce son pas de deux hésitant avec ma langue ? son grand cœur ? –, en l'écoutant, j'entendais les frémissements vulnérables de la poésie. Voilà des semaines qu'il m'avait fait chavirer.

Il a continué avant même que j’aie pu lui répondre :

— Je sais ce que tu vas dire, ça fera trop mal quand tu partiras, on devrait rester seulement amis, mais il y a un dicton ici. *Kipendacho moyo ni dawa*. Je ne suis pas sûr de savoir le dire en anglais, mais c’est un peu comme : Ce que le cœur désire est comme un remède. Ça veut dire quelque chose ?

— Ce que le cœur désire est comme un remède, ai-je répété. Oui, ai-je acquiescé, en me demandant comment je pourrais jamais quitter cet homme. Oui, oui. Ça veut dire quelque chose.

Quelques semaines plus tard, Adé m’a expliqué qu’il me fallait un nouveau nom.

— Il te faut un nom arabe, a-t-il dit en me regardant attentivement au détour d’une partie de backgammon.

Nous avons trouvé le jeu dans un coin de la pension, et nous étions installés à une table sur la terrasse écrasée de chaleur à quelques mètres de la porte ouvrant sur ma petite chambre. L’appel à la prière résonnait comme une sourde lamentation dans la touffeur moite annonciatrice de pluie. Je l’ai regardé en avançant un pion circulaire marron tout usé sur les triangles allongés du plateau et, les yeux plongés dans les siens, j’ai ri aux éclats :

— Tu crois ?

Nous avons pris l’habitude, en journée, de nous retrouver sur la terrasse, car nos promenades diurnes dans les petites rues pavées ne passaient pas inaperçues. Les gens – marchands, pêcheurs, maçons occupés à préparer le ciment – nous regardaient avec insistance, scrutaient nos faits et gestes, et faisaient des messes basses sur notre passage. Les femmes aussi, mais elles nous croisaient si furtivement que c’est à peine si j’avais le temps de remarquer les regards qu’elles nous jetaient à la dérobée. Certes, c’était une petite communauté. Mais j’avais aussi fini par comprendre qu’Adé était une figure connue sur sa petite île. On le respectait. Marcher publiquement en compagnie d’une femme, une *mzungu*, une étrangère, n’était dénué de sens ni pour lui, ni pour moi. Les gens – les siens – l’attendaient au tournant.

— Je crois que Farida t’irait bien, dit-il en prenant les dés après un silence qui voulait souligner la gravité du moment. Ce prénom signifie « la femme qui est exceptionnelle », un joyau. Il n’y en a pas deux comme elle. Elle est solitaire.

J’ai souri.

— Mais ton père, ça ne va pas le déranger ? C’est un prénom musulman.

Nous avons parlé religion la veille au soir. Je lui avais expliqué ne pas avoir reçu d'éducation religieuse, mais que ma mère venait d'une famille catholique, et que mon père était né juif. Il s'était alors tourné vers moi précipitamment.

— Vraiment ? Ton père est *judeo* ? s'était-il exclamé dans un éclat de rire, découvrant ses dents d'un blanc éclatant. Ça, on ne va pas pouvoir le dire tout de suite à ma mère.

J'avais haussé les sourcils, m'attendant à l'une de ces longues discussions, parfois houleuses, que nous avons eues à propos de la religion et des traditions, le genre de conversation, tour à tour éclairante ou irritante, qui nous ramenait toujours au même constat : si sa vision de l'Amérique était partielle et influencée par la propagande, ma vision féministe de l'islam relevait de la phobie et ne laissait guère de place à un jugement nuancé.

— Non, non, s'est-il ensuite repris. Ce n'est pas un problème, mais elle sera choquée d'apprendre que j'aime une juive. Elle veut que je me marie avec une fille swahilie traditionnelle que je connais depuis toujours. Mais moi je ne pense pas que ce soit la vie que je veux.

— Et quelle vie voudrais-tu ?

— Ah, je ne sais pas, je suis jeune, je ne connais pas encore mon destin, m'a-t-il répondu, comme si son existence suivait un programme précis qui devait lui être révélé à un moment donné de sa vie.

— Je ne pense pas que ça dérangera mon père, ai-je remarqué, m'interrogeant à mon tour sur mon propre destin. Il faudra juste que je lui explique.

Sur quoi j'ai éclaté de rire, imaginant la scène dans le bureau de mon père sur Madison Avenue. Je lui traduirais mon nouveau nom arabe, juchée sur un des canapés que nous avons choisis ensemble chez Bloomingdale's, quand j'avais décrété qu'il lui fallait du nouveau mobilier pour ce bureau où il passait l'essentiel de son temps mais pour lequel il ne dépensait pas le moindre centime.

Accroché au mur sur ma gauche, le dessin où on le voyait plaider à la Cour suprême. Admettons qu'il soit dix-sept heures, les stores sur un des pans de ce bureau d'angle seraient baissés pour nous éviter d'être éblouis par le soleil couchant, tandis que l'autre série de fenêtres resterait dégagée pour profiter de la lumière déclinante. Je jetterais un œil pour tenter d'apercevoir l'East River entre les énormes tours de béton et d'acier, au-

delà de ces milliers de petits cubes de lumière contenant chacun un juriste ou un publicitaire assis à son bureau.

Je dirais à mon père que mon nom arabe était Farida, ce qui le ferait immanquablement se tordre de rire derrière son bureau en acajou, tête en arrière sur son fauteuil, les yeux pétillants de malice.

— Tu n’es pas croyable, dirait-il. Tu t’en vas au bout du monde et quand tu reviens, ce n’est pas pour nous ramener les babioles classiques pour touristes, mais un nouveau nom et une belle-mère musulmane !

Et on rigolerait ensemble un bon coup, car au fond il avait raison, c’était ridicule. Mais nous éviterions de revenir sur les sujets qui fâchent. Mon nomadisme légendaire était une rustine plaquée sur une blessure d’enfance qu’il valait mieux ne pas remuer : l’éclatement de notre famille, qui avait brutalement provoqué l’effondrement de mes fondations. Mes camarades de promotion, tels des trains lancés sur leurs rails, postulaient pour des bourses ou des facultés de droit prestigieuses. J’enviais leurs certitudes. Mais j’étais la première de ma famille à avoir intégré une université de l’Ivy League, et avant moi, seule la génération de mes parents avait fait des études supérieures. Mes gènes n’étant pas encore acclimatés à ce monde de privilégiés, je me sentais un peu perdue sur le campus. Mais mon sentiment de déchirement était bien plus profond encore. Il était latent depuis plusieurs générations.

— Attends, ai-je dit à Adé, revenant brusquement au présent, et pesant mes mots. (Je savais l’importance du choix d’un nom dans sa culture.) Es-tu en train de me dire quelque chose ? Suis-je vouée à rester éternellement solitaire ? Es-tu en train de me dire que tu ne veux pas de moi ? Que je dois partir et vivre seule ? Que je ne suis pas ton avenir ?

— Quel est le sens de tout ça ? Dis-moi, Farida.

Adé m’a lancé un regard interrogateur, puis il a pris mon visage dans ses mains. Ce n’était pas du tout ce qu’il avait voulu dire, m’a-t-il assuré. Jamais il n’avait rencontré une femme aussi indépendante, aussi belle, ayant autant d’idées tout en restant ouverte. Il s’est penché vers moi pour m’embrasser. Ses lèvres étaient si charnues, si chaudes, qu’une soudaine vague de chaleur a afflué en moi, se muant aussitôt en désir. Je l’ai pris par la main pour l’emmener jusqu’à ma chambre en le dévorant de baisers. Là, je l’ai fait tomber sur le lit en l’attirant dans mes bras, sur moi. Je le sentais sur ma peau. Lourd, juvénile. Dur, ardent.

J'ai guidé ses gestes à chaque étape de nos étreintes, soit qu'il ne les maîtrisât pas, soit que sa nervosité lui eût fait perdre ses repères. Je l'encourageais, massais son cou, lui susurrant mon nouveau nom à l'oreille tandis qu'il me pénétrait. Il a joui presque aussitôt. C'était sans importance. Il s'est mis à pleuvoir, et je l'avais dans mes bras, comme un enfant. Il était pourtant si fort, bien plus fort que tous les hommes que j'avais aimés avant lui.

Plus tard, il m'a confié n'avoir connu aucune femme avant moi.

— Je ne l'avais jamais fait, m'a-t-il dit en levant les yeux vers moi, son visage grand comme le ciel. Tu es mon premier amour.

Puis il a ajouté :

— Tu seras mon unique amour.

Je l'ai regardé à mon tour et, contemplant ses yeux rieurs et brillants, j'ai senti l'inconnu peu à peu devenir familier. Je commençais à me sentir chez moi sur cette terre étrangère. Il donnait chaque soir tout son argent à sa mère. Il m'avait offert des spaghettis sucrés, donné un nom, avait répondu à toutes mes interrogations sur l'islam, et sur mille autres sujets, avec une patience imperturbable. Il me massait les pieds chaque soir, couvrait de tendres petits baisers la veine qui courait sous mon bras. Je serais son unique amour.

Qui étais-je pour dire que nous n'étions pas destinés l'un à l'autre ?

Le lendemain matin, j'ai tout raconté à Miriam. Elle a secoué la tête, fait les cent pas sur le vieux tapis coloré de sa petite chambre ; elle s'est animée, avec la même exaltation qu'au sauna, plusieurs mois plus tôt, quand elle s'était mise à dodeliner du bassin.

— Ne t'attache pas à lui. C'est dangereux de s'attacher.

Avait suivi un long monologue, qui disait en substance qu'elle voulait quitter l'île. Elle trouvait les touristes envahissants et les hommes musulmans irrespectueux. Elle jugeait que cet endroit manquait d'authenticité, que ce n'était pas vraiment l'Afrique ici. Bref, elle s'ennuyait.

— On ferait mieux de se tirer, a-t-elle dit en fouillant dans son sac à dos mastodonte adossé au mur. C'est juste un parc d'attractions pour Italiens friqués ici. J'ai rencontré une fille, Sarah, qui me dit que tout ce qui intéresse les mecs du coin, c'est de se trouver une Occidentale qui leur paie

le voyage pour l'Europe ou les États-Unis. Tout est factice. Rien n'est vrai dans ce bled ! Tu es quand même bien placée pour t'en rendre compte.

Elle a sorti son calepin, un petit rectangle bleu usé jusqu'à la corde qu'elle emmenait partout avec elle. Il était bourré à craquer de reçus et de bouts de papier sur lesquels elle avait griffonné des noms et des numéros de téléphone de son écriture de gauchère.

— J'ai rencontré un type qui possède une verrerie près du lac Turkana, dans le nord, continua-t-elle en défaisant l'élastique à cheveux qui maintenait le calepin fermé. Apparemment, c'est sublime. Il y a un train de nuit qui traverse les collines bleues, et ensuite on prend un bus qui remonte vers le nord en vingt-quatre heures. De là on repart vers l'ouest en direction de l'Ouganda, et on traverse le lac Victoria en ferry.

Elle faisait toujours les cent pas.

L'idée d'un trajet en bus de vingt-quatre heures suivi d'une traversée en ferry me donnait juste envie de prendre mes jambes à mon cou. Je n'avais pas l'intention de reprendre la route pour passer d'un endroit à un autre. Pas question de retrouver le rythme effréné de ma vie d'avant. Pour une fois, je n'avais aucune envie de partir, mais d'arriver.

Après l'avoir encore écoutée échafauder ses plans quelque temps, j'ai fini par l'interrompre.

— Ce type de Turkana que tu as rencontré, il est moins factice que les gens d'ici ? (Elle s'est arrêtée net de marcher.) Quelle différence y a-t-il entre ici et là-bas, au fond ? ai-je noté. Pourquoi y aurait-il urgence à quitter l'île ? On a le temps. On est en sécurité ici.

Ses yeux – qu'elle avait noisette, verts ou bleus, en fonction de la lumière – se sont braqués sur moi, exprimant un mélange de stupéfaction et de déception. Nous devons au départ voyager sur tout le continent, et ne faire que visiter les lieux ; pas nous y installer. Je rompais le contrat, et trahissais l'itinéraire de notre carte.

— Eh bien, pour commencer, a-t-elle répondu avec une pointe de sarcasme dans la voix, là-bas il n'y a pas de touristes, seulement une centaine de villageois. Il nous propose de loger chez sa mère.

J'ai attendu qu'elle poursuive.

— Oh, et sinon, ce n'est pas juste une plage envahie de gigolos à l'affût de leurs mamans poules.

C'était le coup de massue. Elle faisait clairement allusion à Adé, et exprimait l'opinion qu'elle avait de l'« Afrique authentique ».

J'étais révoltée, mais je n'avais ni les mots ni l'énergie pour tenter de lui expliquer mon point de vue. J'aurais voulu lui dire qu'elle courait après un mythe qui n'existait que dans les pages du *National Geographic*, qu'elle avait trop lu Paul Bowles, et qu'elle se berçait d'illusions en croyant en l'existence d'une quelconque pureté absolue. J'aurais ajouté que je n'avais personnellement jamais souscrit à cette idée d'une « Afrique authentique ». Que j'étais désolée de vouloir rester. J'avais enfin trouvé ma place, et mon histoire s'inscrirait dans ce lieu.

Peut-être aurais-je dû lui dire tout ça, mais sur le moment il m'a manqué le ressort nécessaire pour jeter un pont entre nous. Ni elle ni moi n'étions alors en mesure de franchir le gouffre qui nous séparait. Comment pouvais-je lui raconter ma vie, toute ma vie, d'une manière qui lui soit compréhensible ?

L'espace fugace d'un instant, l'avenir s'est furtivement révélé à nous, sans que nous ayons à échanger un mot.

— Je ne veux pas aller au lac Turkana, lui ai-je dit calmement. Je veux rester ici et lire les romans africains que je trimbale partout depuis notre départ. *L'âge d'or n'est pas pour demain*¹ est aussi long qu'*Anna Karénine*. Je veux pouvoir le lire d'une traite au même endroit, m'y plonger. Et je veux écrire. Et apprendre à préparer le riz au lait de coco. Ici.

J'ai conclu par ce que nous savions déjà toutes les deux.

— Je veux rester avec Adé.

Elle a levé les yeux vers moi, prête à chercher un terrain d'entente, mais j'y ai décelé de la jalousie. C'était plutôt elle d'habitude qui sortait avec des garçons. Où qu'elle aille, les hommes la désiraient. Elle avait une poitrine généreuse, et des lèvres pulpeuses. Moi aussi je l'avais désirée, mais c'était de l'histoire ancienne. Nous avons surmonté notre relation fusionnelle pour passer au vif du sujet : les hommes.

En l'écoutant qui me suppliait puis se plaignait des odeurs d'égout ou du crottin d'âne sur les trottoirs, je sentais le rapport de forces s'inverser entre nous. Si je l'avais toujours suivie jusqu'à présent, une chose était sûre désormais : je ne me laisserais pas enjôler par ses tentatives de séduction. J'étais maintenant maîtresse de mes propres désirs.

Peut-être que les germes de notre séparation remontaient à Charm el-Cheikh, plusieurs semaines plus tôt, quand Moustafa avait eu sa soudaine intuition : « Au fait, tu ressembles à ma sœur, tu sais ? » Miriam, l'Israélienne, et moi, l'Égyptienne. C'était quelque chose que nous ne

parvenions pas à verbaliser, mais que nous ressentions toutes les deux. Et désormais, il fallait ajouter ces broussailles qui nous séparaient et qui pouvaient s'embraser d'un instant à l'autre. Dans sa chambre, ce jour-là, j'ai senti qu'un arbuste venait de prendre feu, la chaleur en était perceptible. Je l'ai prise en pitié, évitant de dire tout haut ce que nous pensions toutes les deux : j'étais ici chez moi – pas elle. Je lui ai donc redonné sa liberté du mieux que je pouvais. J'ai pris sa main puis déposé un baiser sur sa joue, et lui ai dit ce qu'elle devait entendre, mais ne voulait admettre :

— Vas-y, toi.

Elle a hoché la tête et, les épaules affaissées en signe de résignation, s'est laissée tomber sur son lit. Elle savait qu'elle ne pourrait pas me faire changer d'avis. Je n'avais pas besoin d'aller plus loin. Je tomberais amoureuse de cette île et resterais. Elle le savait. Quant à moi, disons que Miriam ne me suffisait plus. Elle savait naviguer, mais Adé, lui, était l'océan. Elle avait Coconut Grove, et pourrait retourner chez elle quand bon lui semblerait. Moi, je ne savais jamais si la maison que je quittais serait encore là à mon retour. L'océan Indien était immuable ; la lune se levait au-dessus de l'horizon telle une planète. Adé savait naviguer en se fiant aux étoiles.

Je l'ai serrée dans mes bras, et quand j'ai regardé derrière mon épaule en franchissant la porte, elle était assise sur le petit lit, cramponnée à son calepin bleu. Elle semblait abasourdie. Déçue. Je me suis sentie coupable, mais dépourvue du moindre doute. Ce nouveau monde – avec ses habitants aux racines afro-arabo-portugaises, avec qui je partageais la même physionomie et la même couleur de peau, et dont les yeux bruns me regardaient comme s'ils me connaissaient mieux que je ne me connaissais moi-même –, ce nouveau monde m'avait faite sienne à mon insu. Cette île devenait ma terre. La prophétie de ma mère devenait réalité.

1. Roman de l'écrivain ghanéen Ayi Kwei Armah.

Peu après notre première nuit d'amour, Adé m'a emmenée voir sa mère. Elle vivait dans une petite maison en terre crue devant laquelle se trouvait le foyer creusé dans le sol pour la cuisine et, derrière, un trou pour tout le reste. Sa mère, la *nyanya* d'Adé, passait le plus clair de son temps allongée sur un lit de camp dans l'étroit couloir qui servait à la fois de salon et de salle à manger.

Le jour où Adé m'y avait accompagnée, me tenant par la main en me disant que tout se passerait bien, Nuru Badi était assise devant chez elle, là où, comme je le découvrirais vite en la saluant ici lors de mes nombreuses visites, en journée ou le soir, elle avait établi ses quartiers. Au début, je ne comprenais pas ce qui pouvait motiver son choix, mais j'allais par la suite admirer sa stratégie. De son piédestal, elle pouvait surveiller ses enfants – les plus jeunes, qu'elle avait eus avec son actuel mari – tout en gardant un œil sur le feu qui brûlait sous l'énorme marmite en aluminium remplie de légumes et de riz au lait de coco, le repas du soir. Son panorama incluait les sentiers qui lui ramenaient son mari et ses fils chaque soir, et la position de sa chaise, légèrement tournée vers la route, lui permettait globalement de contrôler toutes les allées et venues sur son domaine.

Pleine d'appréhension, je l'ai saluée comme me l'avait appris Adé, en m'agenouillant devant elle et en prononçant la formule d'usage : *Shikamoo mama*. Dire qu'elle m'a jaugée à la façon des femmes swahilies serait au bas mot un euphémisme. Nuru a plongé ses yeux dans les miens, en soutenant mon regard tout le temps qu'elle a parlé avec Adé. Je maîtrisais déjà assez le swahili pour comprendre l'essentiel de ses propos.

— Qui est cette fille, Adé, pourquoi l'amènes-tu ici ? Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— Je te présente Farida, a-t-il répondu d'une voix douce. Je t'en ai parlé, tu te souviens ? Nous nous sommes rencontrés pendant le ramadan.

— Elle est *amérikani* ?

— Oui.

— De quel endroit vient-elle ?

— De New York. C'est une grande ville, bien plus grande encore que Nairobi.

— Quel âge a-t-elle ?

— Elle est encore jeune, *mama*, comme tu peux le voir.

— Où l’as-tu rencontrée ?

— À la pension. Elle est nouvelle ici, sans famille, seulement accompagnée d’une amie.

— Et ses parents ne s’inquiètent pas de la savoir en voyage si loin de chez elle ?

— Les choses sont différentes en Amérique. Ses parents veulent qu’elle sache que le monde ne se réduit pas à un seul endroit. Et elle a déjà étudié à l’université. Ce n’est plus une enfant.

Et, question ultime :

— Quand part-elle ?

Adé m’a alors prise au dépourvu en disant ce qu’une infime partie de moi pensait sans oser le dire tout haut :

— Elle ne partira pas.

Nuru Badi a alors esquissé un sourire, surtout avec les yeux, et m’a fait signe de venir la saluer.

Petit à petit, j’ai commencé à passer des journées entières chez Nuru. Je cuisinais avec elle, et je la faisais rire en essayant vainement de faire la lessive à la main. Je n’arrivais décidément pas à laver tous les vêtements avec trois bols d’eau. Elle, y parvenait sans peine, et j’ai dû l’observer une bonne douzaine de fois pour tenter de percer le mystère de cet usage minimal de liquide sans toutefois réussir à en reproduire sa formule. Résultat, je ne faisais que me ridiculiser. Je mettais de l’eau partout. J’oubliais d’en mettre de côté pour le rinçage. Je posais les vêtements à même le sol quand ils s’emmêlaient et devenaient trop lourds.

— *Eh we !* m’avait grondée Nuru, faisant claquer les mots entre ses dents. Je te rappelle qu’Aliyah a dû aller jusqu’à Ngomani pour chercher cette eau. Tu veux que je l’envoie à nouveau ? C’est une longue marche pour une petite fille, tu sais.

Nuru était sévère, mais elle me parlait aussi d’Adé quand il était petit, me racontant la rapidité avec laquelle il était sorti à sa naissance, en quelques minutes à peine, les yeux grands ouverts. Elle m’avait expliqué le sens de son nom : « lumière magnifique ». Je ne pouvais qu’approuver ce choix. Son visage à elle était rond et brun doré, ses yeux noirs perçants et brillants. Elle pouvait aussi se montrer cruelle quand elle se moquait de moi. À chacune des visites de ses sœurs, qui se débarrassaient alors de leurs nombreuses couches de tissu noir pour dévoiler les jolies robes fleuries et

les formes voluptueuses qu'elles dissimulaient, Nuru leur racontait une nouvelle anecdote illustrant ma profonde incompétence.

Le meilleur de ses fils, le plus fidèle, le plus intelligent, le plus travailleur aussi, lui avait ramené une belle-fille incapable, leur disait-elle. Je ne savais ni cuisiner, ni faire la lessive. Je n'étais même pas fichue de faire un feu digne de ce nom. Ces révélations provoquaient l'hilarité de ses sœurs, qui frappaient des mains en secouant la tête, s'esclaffant devant ma nullité. Je resserrais alors autour de ma taille ma *kanga*, sarong à motifs acheté au marché, et j'ajustais mon foulard sur la tête afin de retrouver un semblant de dignité avant qu'Adé ne vienne à ma rescousse.

— Arrêtez de vous moquer d'elle, avait-il dit. Elle n'est pas d'ici, et ne peut donc pas connaître nos usages. Tu devrais avoir honte, Asha. Il n'y a pas si longtemps, tu n'osais même pas prendre le bateau seule pour rejoindre le continent. Ce n'est pourtant pas bien loin, à peine une demi-heure de traversée ! Farida, elle, a voyagé en avion pendant plus de vingt heures pour venir ici – tu te rends compte ? Sois patiente, elle apprendra.

Les sœurs baissaient les yeux, mais pas Nuru, qui gardait la tête haute d'un air railleur.

— Tiens, mon fils, regarde, persiflait-elle en se levant de son tabouret pour se diriger vers la minuscule chambre tout en longueur. Prends donc les chemises que ta future femme a lavées !

Et elle lui avait montré les vêtements avec lesquels j'avais bataillé pendant des heures : des traînées sombres étaient encore visibles le long des coutures, et le coton, à peine rincé, gorgé de savon.

J'en aurais pleuré, mais Adé s'était saisi des chemises et, d'un signe de la main, m'avait fait savoir que nous partions. Il avait jeté les vêtements sans mot dire sur son épaule, et nous avions regagné la pension à pied par les petites rues tortueuses pavées de pierres. Après être resté silencieux quelques minutes, il m'avait rassurée d'une voix douce :

— Ma mère n'est pas vraiment en colère. C'est sa façon à elle de nous mettre à l'épreuve. Elle veut s'assurer que tu es forte, et que tu ne vas pas partir à la moindre difficulté.

Les jours s'écoulant, j'ai commencé à m'habituer à passer mes journées à l'attendre. Le matin, je prenais ma douche à l'eau tiède dans le bac commun installé sur la terrasse. Puis je lisais une centaine de pages d'un des romans africains achetés à l'épicerie ou revendus par un voyageur de passage.

J'écrivais mon journal. Je dessinais dans le carnet de croquis qu'Adé m'avait rapporté un soir.

— Pourquoi tu ne dessinerais pas ? m'avait-il suggéré. Tu prends tout le temps des photos, non ? Peut-être que certaines devraient venir de l'intérieur. On ne peut pas tout trouver en regardant à l'extérieur.

Parfois, Nuru m'envoyait faire des commissions et j'allais au marché chercher des fruits, des *chapatis*, ou encore une boîte de crayons pour la plus jeune sœur d'Adé. D'autres fois, j'allais jusqu'à la mer, et je marchais jusqu'au bout de la plage où étaient assises des femmes entièrement voilées de noir. Je m'asseyais avec elles sans parler, les yeux tournés vers l'océan, et je cherchais du regard le boutre d'Adé, en me demandant comment il pouvait bien supporter le soleil accablant.

Un soir, il m'a annoncé qu'il avait une surprise pour moi, et quelque chose à me montrer. Il y avait travaillé en secret depuis plusieurs semaines, m'a-t-il dit, mais refusait de me dire de quoi il s'agissait. Il m'a prise par la main pour me conduire de ma terrasse jusqu'à la rue pavée, puis nous sommes montés dans les hauteurs, nous éloignant de plus en plus de la vieille ville. Nous faisons une halte de temps à autre, histoire de reprendre notre souffle. J'avais manifesté mon impatience et l'avais imploré du regard, mais il m'avait dit de continuer de marcher.

— Patience, Farida ! Nous y sommes presque, tu vas voir.

N'empêche, le suspense était insoutenable. J'imaginai que nous allions peut-être rendre visite à sa sœur aînée, Amina, et à son mari. Adé m'avait confié qu'ils traversaient une mauvaise passe ; son mari était violent avec elle, et malgré mes demandes répétées, Adé avait toujours refusé de m'emmener chez eux.

— Il est très riche, et il ne fait pas directement partie de notre famille, m'avait dit Adé. Ce ne serait pas convenable d'aller le trouver en premier. Amina doit d'abord venir me voir, sinon je ne peux pas l'aider.

J'avais finalement eu l'occasion de rencontrer Amina, chez leur mère. Elle se tenait debout derrière une chaise en bois, dont elle cramponnait le haut dossier comme pour se protéger de ce qui aurait pu lui sembler une menace. D'une beauté à couper le souffle, elle était la quintessence de tout ce qui était glorifié dans sa culture : teint clair et peau de pêche ; des yeux marron foncé expressifs ; un nez fin et droit ; des dents blanches et régulières.

Elle était mince, avec des formes discrètes mais gracieuses que même les vêtements qu'elle portait sous son *buibui*, la tunique la couvrant de la tête aux pieds, ne révélaient pas totalement. Sa présence était discrète, quasi invisible.

Je lui avais souri timidement, comme on approche un oiseau rare. Elle m'avait souri en retour, et je m'étais immédiatement sentie transportée ailleurs, dans une autre maison, une autre pièce, un autre pays où la lumière équatoriale baignerait les fenêtres comme la lumière du Nord un tableau de Vermeer. J'ai aussitôt compris pourquoi Amina avait été ravie par un homme riche beaucoup plus vieux qu'elle. Elle serait le jour qui éclairerait sa nuit imminente.

Finalement, Adé et moi sommes arrivés à une petite maison récemment construite. Elle était propre, d'un blanc immaculé, mais dans le style traditionnel : en pierre lisse, agrémentée d'arches élégantes, et dotée d'une grande bassine munie d'une écuelle pour se doucher. Je n'ai vraiment compris où il voulait en venir qu'après être montée avec lui jusqu'au dernier étage, pour atteindre une terrasse qui surplombait toute l'île : sur notre gauche, la vieille ville, et, à droite, les sables blancs de Shela Beach qui s'étendaient jusqu'aux eaux bleu vert de l'océan Indien. J'ai serré la main d'Adé encore plus fort. Il nous avait trouvé une terrasse éloignée de l'agitation qui régnait en bas, un point de vue dont nous aurions la jouissance exclusive. Je me voyais déjà sur ma chaise, les jambes étendues, mon journal intime sur les genoux.

— Et ce n'est pas fini, m'a-t-il dit. Je ne sais pas si tu vas aimer, mais c'est un début. Pour commencer, avant de pouvoir faire quelque chose de plus grand. Viens.

Il m'a conduit jusqu'à une porte basse à l'arrière de la terrasse. Une autre structure avait été juchée au sommet de l'édifice. Il a sorti une clé de sa poche – c'était la première fois que je le voyais en utiliser une – et ouvert la porte minuscule. C'était une chambre. Pour nous. Il a guidé mes pas jusqu'au centre de la petite pièce, où se trouvait un lit dont il m'a fait toucher la tête. Le bois foncé en était sculpté d'une ravissante rose.

— J'ai fabriqué ce lit pour nous, a-t-il dit. Pour dormir, mais aussi pour que tu puisses lire et écrire. Peut-être même qu'un jour nous y ferons un enfant.

J'ai jeté un regard circulaire autour de moi. La pièce était presque une miniature, avec seulement deux fenêtres, un lit, une petite table, quelques patères pour les vêtements, et une plaque chauffante. Une brise à peine perceptible se faisait sentir.

Adé m'a alors lancé le même grand sourire qu'il avait arboré après que nous avions fait l'amour pour la première fois.

— Marions-nous, Farida. Ce n'est que la première étape. Ensuite, je te construirai une maison, nous aurons des enfants, et tu apprendras tout. Je te le promets.

Que pouvais-je dire ? Vu la façon dont évoluait notre relation, c'était parfaitement logique. Les jours étaient devenus des semaines, les semaines, des mois. On ne pouvait pas continuer indéfiniment de cette façon, pas dans cette culture. Si je me mariaais, je pouvais rester ici pour toujours. J'aurais un foyer permanent dans cette île, tout aussi immuable que ses rues millénaires pavées de pierre. Je serais libre de mes mouvements, mais mon retour toujours attendu. J'apprendrais à faire la lessive et à cuisiner de délicieux petits plats au feu de bois. J'apprendrais tout ce que j'ignorais encore sur l'île. Jamais plus je n'aurais à subir un autre hiver froid, dans une ville froide. J'écrirais un livre. J'aurais des enfants. Je serais heureuse. En renonçant à tout, je gagnerais davantage encore. Tout m'apparaissait comme une évidence.

Oui, me disais-je, pleine d'un idéalisme juvénile. Bien sûr que c'était possible. Et pourquoi pas ? Pourquoi Adé ne serait-il pas mon avenir ? *Ndyo. Kabisa.* Marions-nous. J'ai levé la tête vers lui comme je l'avais déjà si souvent fait, dans l'attente que ses lèvres viennent se poser sur les miennes. Nous nous sommes alors laissés tomber sur le lit grinçant mais robuste, riant tous les deux de son potentiel à supporter notre poids, et ce cadeau d'Adé à moi est devenu le nôtre.

Plus tard, à la façon dont Adé m'a pris la main tandis qu'il me raccompagnait à la pension, j'ai compris que quelque chose de puissant avait eu lieu. Je sentais sa main plus forte, plus possessive, assurée.

— Demain, nous irons appeler tes parents, m'a-t-il dit. C'est samedi, je n'ai donc pas à travailler sur le boutre. Nous ne pouvons pas leur dire tout de suite, il faut déjà que mes parents soient mis au courant. Mais les tiens doivent aussi savoir que tu es en sécurité ici. Je ferai la queue avec toi à la poste.

J'ai acquiescé d'un signe de tête, imaginant tout le bien que ma mère penserait d'Adé, si prévenant, et si attentionné. Je lui dirais que j'envisageais de prolonger mon séjour de quelques semaines ou mois, voire d'une année. Je lui dirais que je me sentais chez moi en Afrique. Que je recevais le message que j'étais censée être venue y entendre.

Le lendemain matin, nous sommes descendus au bureau de poste situé en bord de mer. Tout en patientant dans la file d'attente du téléphone, nous observions le ferry déposer puis reprendre passagers et marchandises. Le quai fourmillait d'hommes chargés de sacs remplis de tout ce que l'île ne pouvait pas produire : riz, blé, sucre, textiles, et thé. Nous étions arrivés tôt pour profiter de la fraîcheur relative du matin. Ce n'était pas encore la fournaise qui nous forçait très vite à nous calfeutrer à l'intérieur jusqu'en fin d'après-midi, quand il devenait à nouveau supportable de marcher dans les petites rues étroites, libres de toute voiture.

Une heure s'est lentement écoulée avant que n'arrive notre tour. Adé a négocié le tarif avec le type au guichet, s'arrangeant comme toujours pour que tout soit moins cher pour nous. Si les touristes, rougis par les coups de soleil et croulant sous leurs sacs à dos et leurs guides de voyage, devaient déboursier trois dollars par minute pour appeler chez eux et n'avaient droit qu'à cinq minutes, nous ne payions que cinquante cents et pouvions parler autant que nous le souhaitions. Nous ne nous en sommes d'ailleurs pas privés, faisant fi des regards noirs lancés par ceux qui faisaient la queue dans la chaleur, assis sur un banc inconfortable. C'était pourtant indispensable ; il fallait que je raconte tout à ma mère : Adé, sa mère, ma terrasse, et les *kangas* chatoyantes que je portais désormais en foulard ou enroulés autour de ma taille.

— Elles ont des proverbes écrits dessus ! lui ai-je expliqué. Celle que je porte aujourd'hui dit : *Haraka, haraka, hakuna baraka*, ce qui signifie : si tu es pressé, tu n'obtiendras pas la bénédiction.

J'entendis au bout du fil ma mère s'esclaffer de son gros rire, suivie d'Adé, l'oreille collée au combiné pour écouter la voix de celle qui était le lieu vivant de ma naissance. Comme je finissais par me sentir comme une intruse entre eux, un obstacle à leur communication, j'ai passé l'antique téléphone à Adé qui, s'en saisissant comme s'il avait été chauffé à blanc, a pris une voix douce en signe de respect.

— *Jambo mama.*

Son visage affichait un air sérieux tandis qu'il l'écoutait avec une sobriété à toute épreuve.

— Tout va bien, a-t-il affirmé avec un sens aigu de l'à-propos. Ne vous inquiétez pas. Je sais qu'elle est loin de chez elle, mais je prends soin d'elle. Ma mère aussi prend soin d'elle.

Avec cette dernière phrase, je me suis sentie comme une petite fille en jupette jaune, haute comme trois pommes à côté d'Adé. Je me suis retenue de sauter de joie dans tous les sens. Il prenait soin de moi. Même sa maman prenait soin de moi. Ils me prendraient sous leurs ailes, pour toujours.

— Il a vraiment l'air affectueux, m'a dit ma mère. Je suis très heureuse pour toi. C'est très bien.

J'ai hoché la tête.

— Oui, ai-je acquiescé. C'est très bien.

Et nous avons ri toutes les deux, complices. J'étais censée marcher dans ses pas, tout en adaptant son expérience à ma propre vie. J'étais toujours en train de construire notre maison mère-fille, mais Adé et son île en étaient les fondations qui soutenaient l'ensemble.

Avant de quitter le bureau de poste, Adé et le guichetier ont échangé quelques mots d'adieu qui portaient tacitement la promesse de nouveaux services rendus – principe du renvoi d'ascenseur. J'adorais ces moments-là. J'avais tellement l'habitude de devoir me débrouiller seule sur le terrain pour me sortir des situations difficiles, que le simple fait de ne rien avoir à faire me grisait comme une drogue.

Je savais qu'à partir de ce jour-là l'employé de la poste ne me regarderait plus jamais dans les yeux car ç'aurait été me manquer de respect. Si d'aventure je le rencontrais un après-midi en chemin vers le front de mer, où j'avais l'habitude de m'acheter du jus de fruit de la passion, il me ferait un signe de la tête avec déférence, les yeux baissés, m'indiquant ainsi silencieusement qu'il connaissait ma situation. Je faisais désormais partie de la famille d'Adé. J'appartenais à quelqu'un et je méritais le même respect que ses sœurs ou ses cousines. Ce mélange d'anonymat et de reconnaissance était jubilatoire. J'étais libre, mais sous protection. Seule, mais jamais sans la présence virtuelle de mon homme.

Cette semaine-là, c'est avec émotion que j'ai annoncé mes fiançailles et fait mes adieux à Hassan, le propriétaire de la pension où j'avais vécu pendant tant de semaines. J'ai déménagé mes livres et mes vêtements dans

la nouvelle pièce, notre toute première maison, et j'ai immédiatement entrepris de la personnaliser à notre image. Après avoir balayé le sol, j'ai recouvert le lit d'un large *kikoi* blanc. Le coton en était plus épais que celui des *kangas*, plus proche de la toile souple que de la mousseline. J'ai ensuite accroché mes foulards aux patères, créant ainsi un arc-en-ciel de couleurs allant de l'orange vif au bleu pâle en passant par un brun soutenu onctueux. Puis j'ai soigneusement aligné ma collection de livres par terre le long du mur, dos apparents, et rassemblé quelques fruits – surtout des mangues, mais aussi des fruits de la passion et des goyaves – dans un bol près du lit. J'ai disposé en petit tas sur la minuscule table de chevet des galets blancs immaculés ramassés sur la plage. J'ai déposé aux quatre coins de la pièce quelques gouttes d'ambre musqué acheté dans une boutique de parfums.

Adé s'est chargé de tout le reste. Il a acheté la rallonge permettant de brancher la plaque chauffante. Le soir, il me cuisinait mes plats favoris : riz au lait de coco, *mchicha* – sorte d'épinards – et soupe de mangue. Il a installé la moustiquaire au-dessus de notre lit. Il m'a montré au moins dix fois comment se doucher avec une écuelle et un lavabo, et se moquait gentiment de mon inaptitude à utiliser l'eau avec parcimonie. Il lavait tous nos vêtements très efficacement en un clin d'œil, et les faisait sécher sur une corde à linge rétractable qu'il tendait en travers de la terrasse.

Un jour que j'étais de sortie en mer avec lui sur le boutre, un changement de marée imprévu nous a fait nous échouer sur une autre île de l'archipel. Le lendemain, je pouvais à peine bouger – j'avais tout le corps en feu à cause du soleil. Après avoir parcouru l'île à pied pendant des heures pour me trouver un remède local, Adé m'a allongée avec précaution sur le lit et délicatement badigeonné les jambes et le dos avec la préparation.

Les jours passant, nous parlions autant en swahili qu'en anglais. Le visage ruisselant d'eau, il se détournait du lavabo de la terrasse et, les yeux mi-clos, me demandait : « Comment appelle-t-on ça ? », pointant du doigt ma brosse à dents, sa jambe, ou encore la miche de pain posée sur la petite table. *Mswaki*, *mguu*, *mkate*. Si l'essentiel de ce que nous partagions était tacite – sans nom, au-delà du langage –, ces nouveaux mots avaient néanmoins toute leur importance. Nous construisions notre maison à l'image des sons, des couleurs et des rires de toutes ces journées passées ensemble. Une maison faite de mots.

Adé me faisait l'amour avec davantage d'audace, et je sentais qu'il tirait de cette nouvelle assurance une certaine fierté. Après en avoir longuement

discuté, nous avons décidé un après-midi de nous rendre au centre de planning familial, parcourant main dans la main les rues étroites de la ville. Quand la jeune femme du centre m'a exposé les deux options qui s'offraient à moi – une injection de Depo-Provera, ou une injection de Depo-Provera –, je me suis rappelé avoir lu que ce contraceptif était en phase de test sur des femmes pauvres qui n'avaient guère d'alternative. C'était à moi de décider, m'a dit Adé. Choisisant de ne voir que le côté positif – six mois sans règles –, je l'ai embrassé sur la joue et je me suis allongée sur le divan d'examen. J'ai fixé des yeux le plafond blanc enduit à la main, et j'ai laissé sans broncher l'aiguille me piquer la peau.

OceanofPDF.com

Les choses ont continué de changer.

Un jour, sur le carré de pelouse qui faisait office de jardin derrière leur maisonnette, les cousines d'Adé m'ont dit que je devais commencer à porter le *buibui*.

— Pas sur le visage, seulement sur la tête. Mais il faut te couvrir.

Le tout ponctué de gloussements. Ce n'était pas un ordre, mais une recommandation amicale à l'attention de celle qui allait devenir pour elles une sorte de belle-sœur. Je leur ai dit que c'était impossible. Même si je les avais observées des dizaines de fois s'enrouler dans leurs bandes de tissu noir interminables, je ne comprenais toujours rien à leur technique. Faisant fi de mes protestations, entêtées, elles m'ont encerclée d'un air déterminé pour me montrer comment coincer un coin du *buibui* sous mon bras tout en enroulant le tissu deux fois autour de ma taille. À chaque fois que la toile finissait par terre, elles riaient aux éclats, me faisant passer pour une parfaite idiote.

— Il t'en faut un qui s'attache avec une fermeture éclair, comme pour les vieilles dames, a dit Maryam, déclenchant chez les autres une telle explosion de rires que j'ai craint que leur mère ne vienne nous réprimander.

Tout ce petit groupe m'a donc escortée jusqu'à une boutique où l'on me trouverait un *buibui* prêt à l'emploi. J'avais beau ne pas comprendre ce qu'elles disaient au gérant, je voyais que ce dernier les prenait très au sérieux. Si les femmes pouvaient plaisanter de ces choses-là, lui, un homme placé dans la position délicate de celui qui avait accès au saint des saints des femmes tout en étant censé les servir, ne pouvait en aucun cas se le permettre. Il a donc répondu aux demandes de Fatima et suivi ses instructions sans mot dire, et avec déférence. Il connaissait la mère de chacune, la mère de leur mère, ainsi que leurs tantes. Il connaissait Nuru et Adé. Son père avait possédé la boutique avant lui. Respect, discrétion et sollicitude étaient les maîtres mots de son commerce : comme si c'était lui qui leur rendait visite à domicile, et non l'inverse.

Nous avons fini par trouver quelque chose de correct : un *buibui* que je pouvais enfiler par-dessus la tête comme une robe, avec une fermeture sur le devant qui me permettait, si besoin, d'enlever puis de remettre ma longue tunique sans avoir à lever les bras. Un foulard noir compléterait ma tenue.

Dès le lendemain, Maryam, Mouna et Sobra m'ont emmenée faire mes premiers pas en ville dans ma nouvelle tenue et présentée à celles dont je venais de rejoindre le cercle : celui des jeunes femmes d'une vingtaine d'années récemment mariées et appartenant à une certaine catégorie : ni pauvres, ni riches, mais aisées, respectées, et parées de bijoux. J'ai très vite appris à les reconnaître aux mouvements de leurs yeux visibles entre les bandes de tissu noir, à la façon dont elles faisaient tinter leurs bracelets dorés en pointant du doigt un article dans les magasins, ou à la couleur de leurs mules dont on voyait le bout dépasser sous leurs *buibui* quand elles partaient faire leurs courses.

C'était la première fois que Maryam, Mouna, Sobra et moi pouvions apparaître ensemble en public. Auparavant, quand je n'étais pas couverte, on me laissait toujours de côté. Il n'aurait pas été correct pour elles d'être vues en ma compagnie. Lors de nos premières sorties, je les voyais se mouvoir avec grâce tandis que je me prenais les pieds dans mes kilomètres de tissu. Nous passions à l'école du quartier à l'heure du déjeuner pour papoter avec les plus jeunes de leurs cousines, toujours scolarisées. Nous allions ensemble au marché et elles m'indiquaient les marchands qui vendaient le meilleur de chaque produit. Et quand nous allions à la plage, j'étais désormais l'une des leurs, et je m'adossais au mur de pierre avec les autres femmes qui échangeaient leurs potins le regard tourné vers le large. Celles qui parlaient anglais, peu nombreuses, traduisaient aux autres ce que je voulais leur dire.

— Elle vient d'*Amrika*. Elle est allée à la *skuli* là-bas, expliquait Sobra.

Une de mes futures cousines par alliance, généralement Maryam, annonçait alors à l'assemblée que j'allais me marier avec Adé, ce qui provoquait un festival de haussements de sourcils.

— *Kweli* ? C'est vrai ?

À quoi elle répondait par un hochement de tête en leur lançant un regard plein de malice, les mettant au défi de broncher.

— *Kabisa*, ajoutait-elle. Je vous jure.

Parfois, je m'asseyais près d'elles pendant qu'elles discutaient, les genoux serrés contre ma poitrine et le bas de mon *buibui* frôlant le sable. Je comprenais certes un mot ici ou là, mais je voulais avant tout m'imprégner de ces femmes. Elles exhalaient une forte odeur de sueur – le *buibui* tenait très chaud (quand je le portais, je pouvais à peine respirer, et encore moins ignorer la transpiration qui ruisselait sans discontinuer sur mes flancs) – et

elles portaient toutes le même parfum au jasmin dont les puissants effluves douceâtres et entêtants me donnaient vite la nausée. Quelques-unes prenaient gentiment la peine de me faire participer à la conversation, et me demandaient à quoi ressemblait l'endroit d'où je venais et comment j'avais rencontré Adé. Elles me disaient alors combien j'étais chanceuse de me marier avec lui : toutes les filles voulaient Adé depuis qu'il était petit. *Il est si mignon !* s'exclamaient-elles. *Et si fort !* ajoutaient certaines en riant, faisant apparemment allusion à ses supposées prouesses sexuelles.

D'autres femmes, jalouses, me fusillaient de leurs yeux extraordinairement expressifs. Elles parlaient à toute vitesse en remuant les mains nerveusement vers moi, la nouvelle venue de leur cercle. Ne comprenant rien de ce qu'elles disaient, je me demandais si l'une d'elles avait initialement été choisie pour se marier avec Adé. J'essayais d'imaginer ce que pouvait représenter pour elle – ainsi que pour sa communauté – le fait de le perdre. Après tout, j'étais une étrangère.

Il arrivait certains jours que je prenne peur, me sentant comme prise dans un entre-deux : ni dedans, ni dehors. Mais la brèche finissait toujours par se refermer quand j'arrivais dans la petite chambre au sommet de la colline – sur le lit qu'Adé avait sculpté ; dans ce monde qu'il semblait avoir construit à mains nues.

Le soir, Adé m'emmenait voir les anciens – ces hommes et ces femmes qui l'avaient élevé et qui lui avaient appris la mer, la sculpture sur bois et le Coran. Même s'il ne me donnait pas l'impression de chercher leur assentiment, j'ai tout de même compris à la cinquième ou sixième visite que ces gens me jugeaient. Chaque soir, donc, Adé me prenait par la main et nous allions dans des quartiers de la ville dont je n'avais même pas soupçonné l'existence. Les maisons s'y cachaient derrière d'immenses portes en bois sculpté qui s'ouvraient sur des cours dallées de pierre, à mes yeux aussi grandioses que le Taj Mahal.

Une fois à l'intérieur, c'était toujours la même chose. Adé, assis sur sa chaise, répondait sagement aux questions que notre hôte lui posait sur moi, sur ma famille aux États-Unis, et sur nos projets pour l'avenir. À chacune de ses réponses, celui qui nous recevait me détaillait attentivement, comme pour prendre mentalement note des traits de mon visage et de ma gestuelle. J'étais devenue une experte de ces passages au crible rituels, et je saluais et prenais congé de nos hôtes de manière appropriée.

Rien de tout cela ne me dérangeait, moi, la femme forte et indépendante venue d'Amérique. Je ne me sentais ni rabaissée, ni dévalorisée. D'aucuns diront que c'était dû au fait que j'avais la possibilité de partir. Après tout, j'avais toujours la carte de crédit de mon père et l'argent donné par ma mère. En vérité, chacune de ces visites me rapprochait d'Adé et me faisait comprendre que j'étais celle qu'il avait choisie. Et chaque jour qui passait m'apportait la certitude qu'il en était de même pour lui. Pourquoi ne me serais-je pas laissé observer ? Je n'avais rien à cacher. Pourquoi ne pas faire bloc avec lui ? Y avait-il quelqu'un au monde qui soit meilleur que lui ?

Il m'arrivait cependant certaines nuits, dans notre lit, d'être assaillie par le doute et de lui demander pourquoi il m'avait choisie. Parce que tu es ma destinée, me répondait-il parfois. Mais le plus souvent, il me disait : Parce que tu étais libre de ton choix, et que c'est moi que tu as choisi.

Un matin, Adé m'a annoncé que le moment était venu d'aller rendre visite au *shamba*. Je n'avais aucune idée de ce que cela signifiait, si ce n'est que nous allions quitter l'île ensemble pour la première fois pour rejoindre le continent. Je me suis habillée avec soin. Si je manquais d'assurance pour porter mon *buibui* en dehors de la maison, je savais néanmoins qu'il me fallait trouver une solution d'expédient, aussi ai-je enfilé une jupe noire et une chemise blanche à manches trois quarts. Puis j'ai enroulé mon foulard noir autour de mes épaules et demandé à Adé si ma tenue lui convenait. Il a alors relevé le tissu sur mon visage et mes cheveux. Il me trouvait belle ainsi, couverte.

— Pourquoi ne te couvres-tu pas pour moi ? m'a-t-il demandé. Je suis presque ton mari, et pourtant tu ne veux pas te couvrir pour moi ? (Et d'insister :) Ah, je t'assure, tu es une vraie Swahilie comme ça. Pure.

J'ai ri et remis le foulard à sa place initiale, sans quitter Adé des yeux. Nous savions tous les deux que je n'étais pas prête. Il m'a embrassée, là, dans notre petite chambre, déposant sur mes lèvres un long baiser avant que ne commence notre harassante journée de voyage.

Nous sommes montés à bord du ferry. J'ai tendu ma main vers la sienne, mais il ne l'a pas saisie, ce qui n'a pas manqué de me vexer. Un court instant seulement. Après tout, nous n'étions plus dans les ruelles de sa petite ville, mais sur le point de nous mêler au vaste monde, peuplé d'inconnus. Entre les murs de notre chambre, tout était possible. Dans ce petit village qu'était l'île, nous étions libres d'aller et venir comme de

jeunes tourtereaux. Loin de la maison, notre lien serait maintenu par un fil invisible mais incassable. Nous aurions certes l'air séparés, mais pour un œil averti capable de reconnaître en deux personnes des amoureux, ou un mari et sa femme, il ne ferait aucun doute que nous formions un couple.

Nous avons passé la traversée comme tous les autres : assis, immobiles et silencieux, sur d'inconfortables sièges en bois, le regard tourné droit devant nous vers le large tandis que grondait le moteur de l'embarcation vétuste. Une heure plus tard, nous étions sur le quai, face au chaos. Je n'avais croisé ni voiture ni route depuis des mois, sans parler de ces hordes de badauds qui marchandaient bruyamment avec les vendeurs ambulants. Jamais je n'avais vu autant de groupes entiers de non-musulmans et de non-Swahilis, des Luos et des Kikuyus aux visages ronds et aux noms chrétiens. Me voyant désorientée, Adé m'a prise par le bras pour me guider à travers la cohue jusqu'à un arrêt de bus surmonté d'un toit en aluminium. D'un geste de la main il m'a invitée à prendre le dernier siège libre.

Alors, enfin, je lui ai demandé :

— Et donc, où allons-nous ?

— Nous allons au *shamba*, m'a-t-il répété. (La « ferme » dont il parlait n'avait rien à voir avec celles que j'avais pu connaître.) Nous allons voir mon père.

La surprise s'était lue sur mon visage. Adé n'avait jusqu'ici mentionné son père qu'à une ou deux reprises, avec un calme et un détachement qui pouvaient passer pour de la rage contenue mais qui, globalement, s'apparentaient davantage à un océan de déception. J'ai immédiatement senti naître en moi un instinct protecteur. Je savais que cette visite était liée à notre mariage imminent, et qu'elle était motivée par quelque accord verbal entre père et fils. Si j'en ignorais la portée autant que les détails, je savais néanmoins que je devais être à ses côtés, respectueuse et forte. J'ai acquiescé d'un signe de tête.

— Ne t'inquiète pas, m'a-t-il dit distraitement, nous n'allons pas rester longtemps. Et au retour, nous nous arrêterons chez mes cousines. Elles vont te plaire. C'est trois femmes qui vivent ensemble, sans maris. L'une d'elles étudie pour devenir *daktari*.

Je lui ai demandé de m'en dire davantage sur ses cousines. J'essayais encore et toujours de reconstituer le puzzle infini de ses liens familiaux, de me représenter mentalement son arbre généalogique afin de m'y ménager une petite place. Mais le bus avait déjà démarré, et la route, de plus en plus

poussiéreuse, se faisait plus étroite. Adé, pensif, regardait fixement par la fenêtre. Nous avions entrepris ce voyage pour rencontrer ce père qui avait abandonné le foyer familial pour une autre femme et qui n'avait pris aucune part dans l'éducation de son fils. Il allait rendre visite à un homme que sa mère l'obligeait à respecter en vertu des traditions, malgré tous ses méfaits. Je devinais confusément que mon mariage – *notre* mariage – serait le rite qui mettrait fin à cette comédie. Adé deviendrait alors son propre maître, et cette dernière étape, peut-être leur dernier adieu, serait une rencontre décisive.

Le *shamba* était un ensemble de bâtiments poussiéreux situés au bout d'une piste tout aussi poussiéreuse qui me rappelait ces vieilles routes du Sud que nous empruntions avec mes oncles et tantes quand j'étais petite. La terre était rouge. Des herbes hautes poussaient sur les bas-côtés, asphyxiées par la poussière. Je voyais difficilement comment Nuru avait pu habiter ici. L'endroit n'était pas digne d'elle. Privée d'océan, écrasée par une chaleur accablante, cette terre aride et coupée du monde était bien loin de sa famille et de ses amis, dont elle ne pouvait à l'évidence pas surveiller les allées et venues. En vérité, je n'imaginais aucun d'eux – pas plus Adé qu'Amina ou Mumin, le frère d'Adé – survivre hors de Lamu, loin de ses ruelles dallées de pierre, de ses portes majestueuses, de ses boutiques odorantes regorgeant de *chapatis* et de *chai*, le tout avec la mer scintillante pour écrin.

Adé a fait signe au chauffeur du bus de s'arrêter et nous sommes descendus au milieu de nulle part, en plein désert. Nous nous sommes mis en chemin, bras dessus bras dessous. Plus nous avançons, plus il était pensif. J'ai eu beau lui donner une chiquenaude sur le flanc, il est resté impassible. Quand nous sommes arrivés à l'orée du hameau, Adé était devenu totalement muet, et les traits de son visage, tel un masque, parfaitement indéchiffrables. Il s'était mis à marcher quelques mètres devant moi, comme pour s'assurer que le terrain n'était pas miné ou, le cas échéant, qu'il serait le seul à en faire les frais. J'aurais voulu lui apporter mon aide et mon soutien, mais Adé était désormais le seul héros de son propre voyage. J'ai lissé ma jupe avec fierté, endossant le rôle de la future épouse du mieux que je pouvais tandis que nous approchions d'un ensemble de quatre bicoques, qui n'étaient pas sans rappeler la case où était née ma mère, dans le Sud – sauf que celles-ci étaient crasseuses et décrépies, contrairement à la maison natale de ma mère. Cinq ou six gamins, hilares,

se couraient après, jouant à une espèce de jeu du loup. Leurs vêtements étaient sales, ainsi que leurs maisons et la route où ils jouaient. Adé et moi étions impeccables : tels de nantis rats des villes en visite chez des rats des champs désargentés, à ceci près que nous n'étions pas particulièrement riches – juste propres et pleins d'espoir.

Encore un dernier virage et le père d'Adé est apparu devant nous, assis droit comme un I en haut du perron d'une de ses bicoques. Il semblait nous attendre, le coude posé sur son genou relevé, mais n'a montré aucune émotion en nous voyant arriver. Sa peau était plus foncée que je ne l'avais imaginé, et plus foncée que celle d'Adé ou de Nuru. Il avait l'air absent, perdu, dépassé, et semblait fâché. Il a posé les yeux sur nous brièvement, le regard si vide qu'un frisson m'a parcouru l'échine. J'ai réalisé que je n'avais aucune idée de l'endroit où nous nous trouvions, ni de qui j'avais en face de moi. S'il arrivait quoi que ce soit, j'aurais été bien en peine de retourner à Lamu.

Adé l'a salué avec respect en utilisant la formule d'usage :

— Papa, *shikamoo*, je te présente Farida.

Après l'avoir à peine regardé, son père a jeté un œil sur moi puis opiné du chef à contrecœur. Adé s'est alors enquis de ses quatre femmes et de tous leurs enfants. Il connaissait le nom et l'âge de chacun d'entre eux, et tous sont venus le saluer timidement à tour de rôle, en posant sur lui leurs yeux brillants où se lisaient respect et admiration. Il venait de si loin ! C'était leur grand frère, même s'ils ne saisissaient pas très bien ce que cela signifiait. Adé leur a distribué les petits cadeaux qu'il avait mis – à mon insu – dans son sac à bandoulière. Une *kanga* pour l'aînée des filles, des chewing-gums et des bonbons pour les plus jeunes, et des stylos pour le cadet. Les épouses nous observaient sans un mot depuis les pas de porte, hochant seulement la tête pour exprimer leur gratitude. La scène avait tout d'un vieux western, combinant buissons virevoltants, stoïcisme, chagrin inexprimé, et violence larvée.

Je me demandais si ces enfants avaient déjà vu l'océan. Que se passerait-il quand nous serions parents ? S'attendraient-ils à ce que je leur apporte moi aussi des cadeaux pour gagner leur faveur ? Malgré tout le respect que je pouvais avoir pour leur famille, je ne voulais sûrement pas endosser une telle responsabilité. Je resterais toujours attachée aux enfants de Nuru. Mais ceux-ci n'étant ni les siens, ni ceux d'Adé, il n'était pas question que je cherche à les apprivoiser.

Quelques minutes de silence plus tard, Adé a sorti une énorme liasse de billets, venue de nulle part, qu'il a tendue en direction de l'homme mutique et distant. Jamais je n'aurais imaginé qu'il ait pu avoir autant d'argent. Les épouses se sont rapprochées, et les enfants se sont tus. Adé a dit quelque chose que je n'ai pas compris, et qu'il était inutile que je comprenne. L'argent, ma présence ici, son aplomb face à son père, dénué de toute déférence, étaient autant de signes à mes yeux prouvant qu'Adé était en train de reprendre sa liberté. Il avait été un bon fils ; pendant toutes ces années il avait honoré ce père qui, lui, avait déshonoré sa mère en les abandonnant. Aujourd'hui, il avait une fiancée, son propre argent. Il volerait désormais de ses propres ailes.

Son père a fourré les billets dans sa poche de chemise, sans les compter, puis fait un signe de la tête. Sans un mot de remerciement pour Adé, il a accepté l'argent comme s'il lui était dû. Comme si la chose avait été entendue il y a fort longtemps, et les faux-semblants désormais inutiles. Adé payait ainsi le prix de son émancipation, et une fois la transaction conclue, ils ont échangé un regard. Le dernier. Adé s'en est allé, et moi à sa suite, rejoindre la place qui nous revenait dans une autre vie. Loin, très loin d'ici.

Adé est resté silencieux pendant tout le trajet en bus qui nous a conduits jusqu'à la petite maison située dans la ville de Malindi, non loin du port d'embarcation du ferry. Ses trois cousines – Khadija, Asma et Halima – nous ont accueillis avec de larges sourires et un énorme plat de riz au lait de coco accompagné de cassave. Dépitée de ne pouvoir suivre leurs conversations menées dans un swahili bien trop rapide pour moi, je suis partie déambuler dans la maison construite en bois jusqu'à ce que je trouve une chambre munie d'un lit. Après avoir sorti quelques *kangas* de mon sac pour m'en servir de couvertures, j'ai vite sombré dans un profond sommeil peuplé de rêves de poussière, de routes sinueuses et d'étrangers surgissant des hautes herbes.

Quand je me suis réveillée, il faisait nuit et les quatre cousins bavardaient sous le néon fluorescent qui diffusait une lumière tantôt bleue, tantôt verte selon l'endroit où l'on se trouvait. Adé avait dû leur parler de moi car à mon retour elles m'ont servi une assiette en me questionnant sur ma vie aux États-Unis. Leurs préoccupations étaient d'ordre pratique, et les sœurs me parlaient avec la même franchise et la même intensité que Nuru des mois

plus tôt. Je n'étais cependant plus effrayée par cette façon de plonger de but en blanc au cœur des choses. C'était même plutôt rassurant d'en venir directement à l'essentiel, de sonder la solidité des fondations avant de parler de la hauteur des tours ou d'envisager un avenir en commun.

Elles étaient notamment curieuses de connaître les détails du divorce de mes parents. Je leur ai donc expliqué que j'avais huit ans à l'époque. J'allais encore à l'école. Comme ma mère a par la suite déménagé en Californie et que mon père est resté à New York, j'ai passé mon enfance bringuebalée entre les deux. Les cousines ont hoché la tête d'un air entendu. Les déchirements familiaux n'étant pas chose nouvelle, il s'agissait de déterminer l'ampleur des cicatrices.

— À quelle distance l'un de l'autre vivaient ton père et ta mère ? a demandé Asma. Comme pour aller de Malindi à Lamu ? Ou de Malindi à Nairobi ?

— Non, non, ai-je répondu en cherchant une comparaison plus exacte. Plutôt comme pour aller de Nairobi à la Saoudie.

J'avais utilisé la forme contractée pour « Arabie Saoudite », si souvent entendue chez Nuru quand ils parlaient du pèlerinage ultime – le hadj.

— Ohhh, se sont-elles toutes les trois exclamées quasiment en même temps en me coulant un regard apitoyé. C'est très loin.

Et Khadija de faire courir ses mains sur sa *kanga*, comme pour mimer son évaluation de l'étendue des dégâts.

Plus tard dans la soirée, dans le grand lit qu'elles nous avaient laissé, Adé m'en a dit davantage sur ces femmes. Halima avait des troubles mentaux, et ne se marierait jamais, m'a-t-il expliqué. Elle en avait été affectée « depuis son plus jeune âge, et son père ne voulait plus entendre parler d'elle ». Elle avait donc été prise en charge par les deux autres, deux sœurs issues de deux pères différents. Khadija étudiait pour devenir médecin – « pas un médecin ordinaire, mais un qui aide les gens qui ne vont pas bien dans leur tête, qui ne comprennent pas les choses comme elles sont ». Quant à Asma, celle qui avait le teint cacao et qui se moquait de mon swahili hésitant, « on lui trouverait un mari avec une bonne situation », et elle serait à jamais connue comme étant la femme d'Untel. Son nom serait synonyme de préséance et de respect. Dès lors, ce serait comme si la famille tout entière avait épousé cet homme, car il en était ainsi dans la culture swahilie. Nul besoin de lui demander quelle devait être la situation du mari. Politique ou

religieuse, peu importe : une fois son épouse, elle jouirait d'un surcroît de pouvoir, ce qui ne ferait qu'élever notre statut à tous.

Le lendemain matin, quand les deux sœurs m'ont demandé ce que je pensais du père d'Adé, j'ai fait la grimace en ouvrant grand les yeux et en levant les mains, voulant ainsi dire que je n'arrivais pas à cerner l'individu. Elles se sont alors regardées en riant.

— Ce n'est pas quelqu'un de bien, a dit Khadija.

— À part Adé, rien de bien n'est sorti de ce bon à rien, a approuvé Asma. Il n'a pas intérêt à venir à l'*harussi*. Nuru ne le tolérerait pas.

Et les deux sœurs de piquer un fou rire, et moi avec, car connaissant également Nuru, je savais qu'elle refuserait la présence au mariage de son ex-mari. Le simple fait d'imaginer ce dernier bravant son interdit était comique et confinait à l'absurde. Mais cela n'a pas fait rire Adé, qui nous a rabrouées.

— C'est mon père. Ce n'est pas bien de parler de lui de la sorte.

Halima a tourné la tête dans le sens opposé de là où était assis Adé, comme si le son de sa voix provenait d'ailleurs.

— Tu ne seras plus jamais obligé de le revoir, a dit Asma. Tu lui as donné de l'argent alors que c'est lui qui aurait dû t'en donner, non ? Il a vu que Farida était en bonne santé et pourrait avoir des enfants. Tu vas avoir ta propre famille maintenant. Tu ne lui dois plus rien. Terminé, *basi*.

Adé n'a rien dit. Elle avait raison. Il n'y avait rien à ajouter.

Le jour de notre retour sur l'île, une discussion houleuse battait son plein dans l'allée bordant la maison de Nuru, au sujet de l'absence de mes parents. Amina m'en a traduit les points principaux et m'a expliqué qu'au terme de palabres marathoniens poursuivis jusque tard dans la nuit, on en était arrivé à la question de l'approbation parentale. Mes parents devaient accorder ma main à Adé en personne. La tradition voulait qu'il aille les voir tous les deux pour s'assurer qu'ils consentaient à l'union de nos deux familles. Si mes parents lui donnaient leur accord, il y aurait alors échange d'argent.

J'avais du mal à comprendre ce dernier point.

— Mes parents sont censés te verser une dot ? ai-je alors demandé à Adé après qu'Amina eut terminé son résumé.

— Non, c'est ma famille qui doit donner une certaine somme d'argent à ta famille, a corrigé Adé. Pour couvrir les dépenses liées à ce que nous devons acheter après le mariage : vaisselle, meubles, vêtements, argenterie, tout ce dont nous aurons besoin pour nous installer. Cet argent sert de gage. Une fois le paiement effectué, les préparatifs de l'*harussi* pourront commencer, car tes parents sauront que je suis capable de prendre soin de toi, et de nos futurs enfants. Ma mère est très à cheval sur ces choses-là. Est-ce que tes parents viendront à Lamu, ou faut-il que j'aille en *Amrika* ?

Je ne savais que dire.

— Il faut que tu comprennes, Farida, m'a dit Amina. La rencontre des parents est indispensable. L'*harussi* est aussi pour eux. À la fin des festivités, les deux familles ne feront plus qu'une.

Une ou deux femmes parmi celles qui étaient présentes ont frappé dans leurs mains, comme pour dire : *oui, c'est ça* – impossible de déroger à cette règle. Les autres s'étaient tues, se contentant de hocher la tête. Sans l'implication de mes parents, l'*harussi* ne pourrait pas avoir lieu.

Restait aussi la question de mes ablutions rituelles. Ce point ne pouvant être abordé que par les femmes, une dizaine d'entre elles sont venues chez Nuru le lendemain pour discuter spécifiquement de cette question. Après s'être débarrassées de leurs *buibui* sur le pas de la porte, elles se sont installées sur des coussins disposés de chaque côté du couloir, le dos collé au mur. J'étais quant à moi assise avec la grand-mère d'Adé sur son lit en bois surélevé. J'avais le sentiment d'être exposée, comme si mon corps nu

allait être tâté telle une mangue dont il s'agirait de vérifier la maturité. J'étais cependant heureuse car cette épreuve, qui me mettait au centre de toutes les attentions, ne faisait qu'accroître mon sentiment d'appartenance.

De nouveau, Amina a traduit pour moi les points les plus importants. Sans que cela soit inédit, il était inhabituel qu'un Swahili épouse une Occidentale. De plus, Adé ayant un statut privilégié au sein de sa communauté, les traditions devaient être respectées à la lettre. On ne laissait pas filer si facilement un fils comme lui.

Pour l'heure, les femmes parlaient du *singo* dont on me badigeonnerait les jours précédant le mariage – un gommage purifiant à base de pâte de jasmin, de pétales de rose, de santal et d'autres ingrédients dont Amina peinait à traduire le nom.

J'ai hoché la tête et pensé à mes propres parents. Ils me demanderaient d'abord si j'aimais Adé, s'il me rendait heureuse, et mon père, une fois rassuré sur ce point, évaluerait silencieusement le patrimoine d'Adé ainsi que sa capacité à subvenir à mes besoins. Ma mère, elle, embrasserait Adé puis rejoindrait aussitôt la mère de ce dernier ainsi que les autres femmes de la famille, pour finir par s'asseoir par terre avec elles.

La famille d'Adé était différente, et son système d'évaluation draconien. Plusieurs femmes étaient catégoriques sur le fait qu'il incombait à ma propre mère de se charger de la préparation rituelle de la mariée : elle devait me laver, m'habiller, et me présenter de manière convenable, s'assurer que j'avais le nombre correct de bracelets dorés à chaque poignet, et avancer l'argent qui servirait à acheter la nourriture durant toute la durée des célébrations, qui s'étaleraient sur plusieurs jours. Alors que tout le monde semblait s'accorder sur cela, Nuru a fini par souligner une évidence : mes parents étaient incapables d'accomplir ces tâches. Quand bien même ils viendraient au mariage, ils ne sauraient me préparer comme l'exigeait la tradition.

Après bien des pourparlers dont Amina a eu la gentillesse de m'épargner la traduction, une vieille femme aux yeux cerclés de khôl a pris la parole en agitant les mains avec exaltation, comme pour écrire la solution dans l'air. Cette fois-ci, Amina m'a traduit ce qu'elle disait : les cousines d'Adé s'occuperaient de mon *singo* et des ornements sophistiqués dont elles me couvriraient les mains et les bras avec du henné, et Nuru des nombreuses séances d'essayage nécessaires à l'ajustement des tenues que je

porterais tout au long de la semaine de festivités. Une autre cousine superviserait la préparation du *biryani* au poulet, élément crucial de la fête.

Pendant ce temps-là, de son côté, Adé enchaînait les entretiens avec les anciens de la vieille ville. Un soir après une de ces réunions, alors que nous étions collés l'un à l'autre dans notre lit étroit, toutes lumières éteintes, il m'a dit de but en blanc :

— J'ai essayé de parler aux uns et aux autres pour trouver une solution, mais c'est vrai que je dois me rendre dans ton pays pour demander la permission à tes parents de t'épouser. Selon l'imam, c'est la seule solution pour que le mariage soit autorisé.

— La *seule* solution ? me suis-je exclamée en me tournant vers lui.

— Pour ta sécurité, et pour la mienne aussi, m'a assuré Adé. Tes parents auront toujours le droit de me rejeter s'ils ne donnent pas leur consentement. Et pour donner leur consentement pleinement et sans réserve, ils doivent voir ma tête.

Bien sûr que mes parents donneraient leur accord, ai-je protesté en bafouillant. Les yeux fermés. Ils me faisaient confiance car je savais ce que je faisais. N'étant plus une enfant, j'étais capable de décider pour moi-même. Et puisque c'était mon choix de l'épouser, ils n'avaient pas besoin d'en savoir davantage.

— Ça ne marchera pas, *mpenzi*. On ne pourra pas se marier d'une autre façon.

C'était la première fois que j'entendais Adé envisager un obstacle à notre union. Je n'avais pas non plus jusqu'ici imaginé concrètement l'ampleur du choc culturel à venir : Adé dans le bureau de mon père sur Madison Avenue, ou dans l'appartement de l'Upper East Side. Adé qui n'avait encore vu ni ascenseur, ni escalator, sans parler de prendre un avion. Mon père trouverait certes sa manière de faire un peu désuète, mais ne s'en formaliserait pas. *Du moment que tu rends ma fille heureuse, bien sûr que tu peux l'épouser. C'est tout ce qui compte.* Il nous emmènerait ensuite déjeuner au grill d'en face, où l'on se fraierait un passage au milieu des gars de Wall Street – costume gris et bière à la main –, encore une découverte pour Adé.

Le dîner de famille serait un supplice. Ma belle-mère interrogerait Adé sur son île, hochant poliment la tête quand il tenterait de décrire les subtilités de la sculpture sur bois ou les ramifications de sa gigantesque

famille. Elle prétendrait avoir tout compris et ferait ensuite un effort surhumain pour taire ce qu'elle pensait des histoires de maris polygames et de cousines par dizaines. N'ayant jamais mis un pied en dehors du continent américain, elle se figurait Lamu comme une sorte de Harlem rural. Plus tard, dans l'intimité de leur chambre beige du sol au plafond, elle demanderait à mon père si son futur petit-fils aurait le droit de poser les quatre questions du Séder en étant musulman. Mon père n'en aurait strictement aucune idée et, tout en enlevant ses chaussettes avant d'étendre ses pieds pâles, dirait tout haut la perplexité que lui inspirait la perspective pour Adé de devoir passer toute une vie sans boire à l'occasion un petit verre de vin blanc.

Avec ma mère, les choses seraient plus simples. Je pourrais emmener Adé dans sa maison de Californie du Nord, et nous nous installerions dans l'un des petits bungalows qui ressemblaient à notre chambre dans la vieille ville. Elle passerait de la musique africaine en boucle – certes d'Afrique occidentale, et non d'Afrique orientale, d'où venait Adé, mais de la musique africaine tout de même – et servirait à son futur gendre du poulet rôti accompagné de chou vert et de pain de maïs. Elle expliquerait à Adé que les légumes venaient de son jardin et, après le dîner, le prendrait par la main pour faire un tour de sa grande propriété. Elle lui montrerait ses collections de pointes de flèches amérindiennes et de paniers africains avant de lui faire découvrir le sauna.

Adé ne pourrait pas en placer une avant la fin de la visite. Ma mère allumerait ensuite le feu qu'elle avait préparé dans l'imposante cheminée du séjour, puis s'installerait au milieu des énormes coussins marron de son canapé fait sur mesure. Quelques instants plus tard, elle écouterait avec beaucoup de solennité Adé lui demander ma main, et elle lui formulerait une réponse parfaitement équilibrée non dénuée de sous-entendus idéologiques.

— Ah, mais bien sûr que vous pouvez vous marier. Ce n'est pas à moi d'en décider. Tu apprendras, si ce n'est déjà fait, que ma fille est quelqu'un de très indépendant. Je l'ai élevée dans cet esprit. Elle n'a besoin de l'autorisation de personne pour aimer qui elle veut. Elle est libre.

Adé acquiescerait d'un signe de tête, mais la trouverait bizarre, voire incompréhensible.

Plus tard, quand nous emprunterions l'allée menant à notre bungalow, il me demanderait :

— Tes parents se moquent-ils donc de savoir avec qui tu te maries ? Ils ne veulent rien savoir sur ma famille ? Ni sur ce que sera ta future vie ? (Il marquerait alors une pause avant de se tourner vers moi.) Nous, on ne sera pas comme ça avec nos filles.

— Non, répondrais-je. On ne sera pas comme ça.

Et je déposerais un tendre baiser sur ses lèvres, au clair de lune, au sommet de la colline.

OceanofPDF.com

Une fois que j'ai eu accepté la nécessité de cet aller-retour chez moi, restait encore la question de savoir comment l'accomplir. Tout à coup, la dure réalité de l'État policier du président Moi est devenue un sujet récurrent dans nos conversations familiales. Tout d'abord, Adé avait besoin d'un passeport, et nous devions pour cela aller à Nairobi. Il serait le premier de la famille à posséder le petit carnet bleu, et encore, si nous avions de la chance et si nous offrions le pot-de-vin suffisant au bon fonctionnaire, en temps voulu. Au moment d'établir l'itinéraire, je me suis rendu compte qu'Adé, comme l'essentiel de sa famille, n'était jamais allé à Nairobi. Cela dépassait mon entendement : comment pouvait-on restreindre ses mouvements à un si petit territoire – aussi chaotique et densément peuplé soit-il –, se limitant à une île et à deux petites villes côtières ? Nous avons alors eu droit aux récits des histoires familiales. Un des cousins d'Adé, qui essayait de se rendre en Arabie Saoudite depuis vingt ans, avait été débouté à quatorze reprises.

Un des oncles a levé les mains en l'air.

— Il voulait aller à La Mecque pour faire le hadj, et même ça, ils l'en ont empêché !

Quant à la sœur par alliance d'Adé, l'aînée des filles du mari de Nuru, on l'avait punie d'avoir voulu quitter le pays pour poursuivre ses études secondaires en Tanzanie : elle avait été violée par un agent gouvernemental qui lui avait promis, en échange de ses faveurs, de lui procurer un passeport.

Ces histoires avaient beau être horribles, je ne leur voyais pas le moindre rapport avec nous. J'étais américaine. J'accompagnerais Adé ; je parlerais au fonctionnaire de service ; le passeport serait délivré. Dans le cas contraire, nous irions à l'ambassade américaine où je rencontrerais quelqu'un dans une pièce climatisée. Je leur expliquerais la situation et ils accepteraient de m'aider dans les heures qui suivraient. J'étais persuadée que deux ou trois jours leur suffiraient pour traiter notre demande de papiers, mais personne ne me croyait. J'avais oublié depuis longtemps la présence dans toute la ville de ces centaines, voire milliers d'affiches à la gloire du président, ainsi que le soulagement que nous avions ressenti, Miriam et moi, une fois parvenues loin du regard menaçant de Moi.

Un soir, dans notre lit, déjà épuisée par les préparatifs interminables, j'ai demandé à Adé s'il pensait que notre projet était trop dangereux. Le moment ne paraissait pas des plus opportuns. Nombreux étaient ceux qui disaient que le gouvernement de Moi était au bord de l'implosion, et chaque jour amenait son lot d'articles de presse rapportant les exactions de soldats à l'encontre de manifestants pacifiques réclamant des élections démocratiques. Des députés disparaissaient, ou étaient retrouvés morts. Cette fois-ci, je l'avais moi aussi constaté de mes propres yeux, ce tribalisme dont parlait si souvent Adé. Depuis que j'étais arrivée sur l'île, plusieurs Swahilis avaient perdu leur emploi au profit de Kikuyus, des cousins du président au deuxième, troisième, voire quatrième degré.

— Ah, mais bien sûr que non, m'avait rassurée Adé, comme si nous disposions de notre propre tunnel pour nous éloigner des ennuis. Tout ira bien. On va y arriver. Je vais rencontrer tes parents, et on n'en parlera plus.

Adé ne montrait aucun intérêt pour le voyage en soi ; j'étais son unique priorité. Il faisait cependant preuve d'une totale acceptation de notre mission, et voyager, avec tous les risques ou bénéfices induits, ferait désormais, et pour toujours, partie intégrante de son existence. Sa principale source d'inquiétude me concernait. Quand nous voyagerions ensemble, on me considérerait kényane, ne cessait-il de me répéter dans les jours précédant notre départ. De la part des gens, cela se manifesterait par une certaine familiarité : on me parlerait spontanément, faisant peu de cas de mon espace vital ; de la part de la police, cela se traduirait par du dédain et un manque total d'humanité.

— Les policiers travaillent pour le gouvernement, disait-il. Et le gouvernement veut utiliser la peur pour nous empêcher de réclamer des élections et de contrôler notre propre avenir. Tant que tu es une *mzungu*, tout va bien, *Oui madame, non madame*. Mais s'ils te prennent pour une Kényane, tu ne pourras pas leur tenir tête. J'ai de la peine pour mon pays. Mais ce ne sera pas toujours ainsi. La situation ne peut pas éternellement rester comme ça.

J'ai hoché la tête, sans pour autant totalement comprendre de quoi il retournait. De ma tour d'ivoire américaine, je raisonnais en termes de séparation des pouvoirs, de droits individuels et de protection judiciaire, même si ces valeurs avaient souvent été malmenées au cours de l'histoire. Dans ma propre ville natale, à Jackson, Mississippi, des commissariats entiers s'étaient retrouvés sous la coupe d'officiers blancs racistes ou de

membres du Ku Klux Klan. Au cours de mon enfance, le Klan avait proféré des menaces contre mes parents, à qui il reprochait de « chercher les ennuis » en prônant l'intégration. Mais d'après ma mythologie familiale, mes parents avaient riposté et fini par gagner. C'était l'esprit américain. L'échec était inimaginable.

Le lendemain matin, Nuru nous a accompagnés à pied jusqu'au ferry, le visage entièrement voilé de noir à l'exception de ses yeux, qui s'étaient embués de larmes quand nous étions montés à bord du bateau. La gravité de ce voyage se lisait sur nos trois visages. Adé et moi nous apprêtions à quitter tout ce qui représentait pour nous la sécurité : les rues familières de la vieille ville, la famille nombreuse et protectrice d'Adé, et notre chambre tout en haut de la colline, avec sa vue parfaitement dégagée sur l'océan.

OceanofPDF.com

Mon apprentissage a commencé presque aussitôt que le car a quitté la côte en direction de la capitale. Quand il ne faisait pas de dangereuses embardées de l'autre côté de la ligne de démarcation, le véhicule étroit fonçait dans la nuit à toute allure. Soudain, un puissant projecteur a braqué son faisceau lumineux sur l'immense pare-brise et des hommes en uniforme ont fait signe au chauffeur de se ranger sur le côté de la route. Si les passagers ne s'étaient guère émus du ralentissement soudain, la plupart se sont réveillés d'un bond, l'œil aussitôt alerte, en entendant les policiers crier sur le chauffeur. Lequel est descendu fissa avant d'être poussé sans ménagement sur le bas-côté.

Nous nous étions désormais tous redressés sur nos sièges, dans un silence glacial. À force de nous agiter et de nous tordre le cou pour voir ce qui se passait, Adé et moi avons fini par attirer l'attention de l'escouade de militaires qui étaient montés à bord du bus bringuebalant. Ils se sont engouffrés en vociférant dans l'allée centrale, tapant sur les sièges, braillant leurs ordres, et faisant tomber les paquets entreposés sur les porte-bagages. Fusils en bandoulière – M16, AK-47 ou kalachnikovs, je n'aurais su dire –, ils fouillaient les sacs et raflaient des kilomètres de tissus et des fruits par poignées, affichant un sourire radieux quand ils mettaient la main sur quelques billets ou bracelets dorés. Avant d'avoir le temps de me raviser, je leur ai enjoint en anglais d'arrêter. Adé a bien tenté de me retenir, mais mon indignation avait été instinctive. Ces gens allaient probablement perdre les économies d'une vie, résultat de mois, sinon d'années de labeur. Ma réaction avait été naturelle, innée, irrépressible.

J'ai alors senti le canon d'une arme contre ma joue : froid, dur, terrifiant. Un des soldats m'avait agrippée par le bras tandis que je bondissais de mon siège. Il a empoigné le bas de mon visage avant de se tourner de telle sorte que la crosse de sa mitraillette touche mon visage. M'est alors venu à l'esprit que si l'arme venait à faire feu, la balle ressortirait par le sommet de mon crâne pour se loger dans le plafond en aluminium du bus. Comme dans un rêve, j'ai imaginé le projectile me traversant et abandonné toute résistance. J'avais conscience du regard sur moi des autres passagers, qui observaient la scène en silence. La plupart avaient déjà vu ou entendu parler de *kitu* comme ça : ces choses qui se produisaient dans le bus de nuit pour Nairobi.

Le militaire avait beau m'avoir détournée d'Adé, j'ai tout de même cherché son regard, puis entendu sa voix, comme toujours posée. Il parlait vite, en swahili, et tentait de calmer le soldat par ses explications et ses excuses, sans rien perdre de sa dignité. Il savait qu'il devait adopter un ton parfaitement mesuré : s'ils décelaient le moindre accent de désespoir, les militaires risquaient de s'enivrer de leur toute-puissance, alors qu'un discours logique mais humble leur rappellerait qu'il existait, bien au-delà de leur propre pouvoir, quelqu'un ou quelque chose qui les dépassait, une autorité supérieure devant laquelle ils devraient répondre de leurs actes.

J'ai laissé mon corps se relâcher, jusqu'au moment où le soldat m'a renvoyée au fond de mon siège défoncé, d'où je n'ai plus bougé. J'ai lancé un regard incrédule à Adé qui, reprenant lui aussi sa position initiale à mes côtés, a enroulé son long bras protecteur autour de mes épaules. Après avoir raflé tout ce qui pouvait avoir de la valeur, les militaires, visiblement ravis de leur butin, ont sauté du car en donnant une tape sur la carrosserie pour dire au chauffeur de redémarrer. Tandis que le car gravissait le bord de l'accotement pour regagner la chaussée, les passagers se sont levés pour vérifier leurs effets personnels et évaluer les pertes. Encore sous le choc de ce qui venait de se produire, je n'ai pas fermé l'œil durant les six heures suivantes, tétanisée. Adé avait les bras chauds, contrairement à moi qui grelottais, les yeux plongés dans la nuit noire. J'étais à l'affût de la première lueur du jour, qui révélerait la silhouette familière des choses – arbres, bâtiments, et même la route.

Adé a tenté de me rassurer, puis il s'est endormi.

— C'est bon, c'est fini. Ils sont partis.

Mais je ne voyais pas les choses ainsi. Quelque chose en moi s'était brisé, et je ne recollerais pas les morceaux de sitôt. Je ne prétendais pas avoir découvert « l'Afrique authentique », comme aurait sûrement dit Miriam. Je pensais plutôt qu'Adé n'était roi que dans son île minuscule, et que par conséquent plus on s'en éloignait, moins j'étais sa reine. Passer ainsi de la puissance à l'impuissance m'ébranlait au plus profond de moi. Cette situation, à laquelle je n'attachais ni romantisme ni promesse de rédemption, n'avait vraiment rien d'enviable, et je n'étais pas attirée par le danger. Pour la première fois depuis mon arrivée sur le continent, j'avais peur et je me voyais comme une étrangère, intruse dans un conflit qui n'était pas le mien. Pour la première fois aussi, j'avais le mal du pays. Sentiment que j'ai aussitôt tenté de chasser de mon esprit, me trouvant

lâche. *C'était normal. Tout allait bien. Rien ne pouvait nous arriver.* En vain. Le poison était déjà instillé.

À la tombée du jour, Adé a remué dans son siège et m'a demandé si j'allais bien. J'ai fait oui de la tête et caressé sa main, avant de me pencher pour déposer un baiser sur sa bouche. Pourtant, j'avais perdu l'usage de nos mots.

OceanofPDF.com

Le lendemain matin, nous avons retrouvé l'effervescence familière de la ville, cette énergie frénétique qui, précisément, m'avait fait fuir jusqu'à Lamu. Je voyais bien qu'Adé était fasciné par les hauts immeubles, les voitures de luxe et les restaurants à tous les coins de rue, mais il prenait un air indifférent. D'instinct, il avait compris que son innocence pouvait lui jouer des tours et qu'il ferait une cible de choix pour un arnaqueur en quête de proie. Ce n'est qu'après notre arrivée, sains et saufs, au minuscule hôtel où nous avons séjourné, Miriam et moi, un an plus tôt, qu'il a finalement laissé libre cours à son enthousiasme. J'ai donné ma carte de crédit au réceptionniste, qui nous a tendu la clé en pointant du doigt la cage métallique exigüe censée nous transporter à notre étage. Adé l'a tout d'abord considérée en silence, mais une fois à l'intérieur, quand elle a commencé sa lente ascension, ses yeux se sont écarquillés et il s'est mis à faire des bonds sur place pour sentir les secousses de l'appareil. Il m'a alors adressé un large sourire radieux, tel un enfant qui arracherait le papier cadeau d'un jouet depuis longtemps convoité. Puis il s'est penché vers moi pour déposer un baiser humide sur ma joue.

— Je n'étais jamais monté dans un ascenseur, m'a-t-il dit, aux anges.

— Je sais, *mpenzi*, ai-je répondu dans un éclat de rire. Je sais.

Nous avons passé la journée au lit dans notre chambre pour nous remettre du trajet en car, sous des couvertures bleues usées jusqu'à la corde. Quand nous ne faisons pas l'amour, nous nous tenions serrés l'un contre l'autre pour braver le froid perçant. Même s'il n'avait pas fait excessivement chaud lorsque nous étions venues avec Miriam, je ne m'attendais pas à une telle chute de température. Et pourtant, elle était bien là, imprévisible. Encore un imprévu.

À six heures précises le lendemain matin, nous nous sommes préparés méthodiquement, presque cérémonieusement, pour ce qui nous attendait. J'ai enroulé autour de ma taille la ceinture-portefeuille ornée de broderies multicolores que Miriam m'avait rapportée de Thaïlande, puis je l'ai recouverte de la chaste chemise blanche que j'avais portée pour notre visite au *shamba*. Je l'ai assortie à une longue jupe noire que j'avais cousue à Lamu, dans l'espoir que l'austérité de ma tenue soit en harmonie avec la sobriété catholique qui dominait cette ville continentale. De son côté, à l'aide de velcro, Adé a attaché autour de sa cheville la pochette beige

zippée achetée spécialement pour le voyage, qui contenait ses papiers d'identité emballés dans un sac à sandwich en plastique étanche.

À sept heures et demie, une fois notre petit-déjeuner – quelques tartines et un jus de fruits – pris au maigre buffet situé au sous-sol de l'hôtel, nous sommes partis à l'agence American Express se trouvant dans les beaux quartiers de la ville. Après avoir retiré cinq cents dollars de mon compte en devise américaine de moins en moins fourni, j'ai jeté dans mon sac le gros paquet de lettres que Miriam avait laissé pour moi, sans y prêter la moindre attention, puis nous nous sommes dirigés vers le bureau des passeports. Adé tenait à y arriver tôt. S'il ne souhaitait pas être le premier dans la file, de peur de trop attirer l'attention sur nous, il avait tout de même hâte d'en finir.

D'autres avaient eu la même idée. Dès l'instant où nous sommes entrés dans l'immense salle de traitement des dossiers, à l'intérieur d'un immeuble administratif anonyme, et que nous nous sommes retrouvés face à la triste rangée de box – tous occupés, m'a expliqué Adé, par un membre de la tribu du président Moi –, il est apparu évident, à la façon dont les employés ont tous levé la tête pour me dévisager, tentant de me déchiffrer, que ma présence ici ne les laissait pas indifférents. Toutefois, ni lui ni moi n'aurions su dire ce qu'elle leur inspirait, ni si cela allait nous être favorable ou préjudiciable. L'épisode du car m'est aussitôt revenu à l'esprit. J'avais beau appuyer sur le bouton « RESERT » de ma mémoire, j'avais toujours sur la joue la sensation de la crosse du fusil, accompagnée de cet intolérable sentiment d'impuissance. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'en restant dans ce pays je choisisais volontairement de m'infliger d'autres épreuves similaires.

Le regard des autres Kényans me transperçait de part en part tandis que nous patientions parmi leurs visages impassibles, qu'ils éventaient de leurs formulaires méticuleusement remplis. Une poignée d'Américains, assis sur leurs sacs à dos, se levaient toutes les deux ou trois minutes pour avancer d'un pas dans la file. Ils plaisantaient et secouaient la tête face à cette attente interminable, mais restaient détendus. J'aurais dû me sentir quelque affinité avec eux, mais ce n'était pas le cas. Nous ne partagions pas les mêmes peurs. Ils ne s'étaient pas retrouvés dans le car.

Nous avons fini par arriver à l'un des nombreux guichets identiques, et nous avons débité notre histoire. Mais on nous a aussitôt renvoyés vers une autre file, au prétexte que nous devons voir « l'agent qui s'occupe des

passesports et des visas », alors que nous étions dans la queue du préposé aux « passesports ». Puis le service a fermé pour la pause déjeuner, pendant laquelle des thermos en plastique coloré et de petits balluchons de nourriture enveloppée dans du tissu sont apparus sur les bureaux, tandis que les employés échangeaient blagues et anecdotes.

Nous en sommes venus à faire la connaissance de Mugo, le petit fonctionnaire trapu au regard chaleureux qui devait traiter notre demande. *C'est dans la poche*, ai-je d'emblée pensé. Puis j'ai noté sa gestuelle alors qu'Adé lui expliquait en swahili l'objet de nos démarches, et la façon qu'il avait eue de se renverser dans son siège pour nous jauger. Le mépris se lisait dans ses yeux. Plus âgé qu'Adé, il trouvait ce dernier irrespectueux. La moue dédaigneuse qu'avaient formée ses commissures en s'abaissant suggérait qu'il jugeait la tribu d'Adé d'un rang inférieur. La colère lui faisait serrer les lèvres. Adé avait gagné l'opportunité de quitter le pays. Une fois son passeport obtenu, il appartiendrait à une classe bien supérieure à la sienne. À un moment donné, visiblement exaspéré, Mugo a considéré qu'il ne souhaitait pas en entendre davantage et interrompu Adé sans ménagement d'un revers de la main. Il a répondu en anglais en se tournant vers moi comme si Adé n'avait rien dit du tout, puis a plongé la main dans un tiroir pour en sortir une épaisse liasse de formulaires.

— Remplissez-moi ça, a-t-il dit, et revenez dans trois jours.

Il serait alors disposé à nous parler.

Ravalant ma peur, je suis courageusement montée au créneau. En tant que monnaie d'échange dans cette histoire, j'ai pleinement assumé ma fonction et sorti de ma ceinture-portefeuille un des billets de vingt dollars flambant neufs que j'avais retirés chez American Express, et que j'ai alors posé sur la pile de paperasse. J'ai parlé sur un ton respectueux mais jovial. Après tout, nous savions lui comme moi que je baragouinais un swahili approximatif. Y avait-il quelqu'un d'autre dans le service qui pourrait traiter notre demande plus rapidement ? Il a baissé les yeux sur le billet en riant.

— Ah, je vois que vous savez comment les choses fonctionnent ici. Vous n'êtes pas une *mzungu* ordinaire. Vous êtes là depuis un petit moment.

J'ai saisi au bond la chance qui m'était donnée de jouer la carte de la complicité.

— Oui, oui, je sais comment ça marche. On se rend service mutuellement, *au vipi* ?

Adé m'a donné un coup de coude en entendant les deux derniers mots, qui résonnaient d'une manière particulière entre nous. *Au vipi* était une expression swahilie qu'il m'avait apprise et que nous utilisions souvent, car elle résumait à peu près tout. *Au vipi ? N'est-ce pas ? N'est-ce pas vrai ? D'accord ?* Au début, Adé l'utilisait quand il venait de m'expliquer quelque chose, comme lorsqu'il m'avait dit pourquoi un fils devait toujours s'occuper de sa mère, ou pourquoi je devais me faire accompagner de son ami Abu Bakar quand j'allais faire des courses le soir.

— Parce que si tu y vas sans lui, Farida, les hommes se demanderont pourquoi tu es toute seule, et ils penseront que tu es libre, comme n'importe quelle Américaine. Alors que si Bakar est avec toi, ils sauront qu'il t'accompagne en mon nom, car tout le monde sait que Bakar est mon ami. C'est comme si on allait faire des courses ensemble, même si moi je suis en train de m'occuper de ma grand-mère. Tu seras en sécurité, *au vipi* ?

D'accord ? Tu comprends ?

Plus tard, j'avais ajouté *au vipi* à mon répertoire de séduction. Ainsi disais-je à Adé, quand je le guidais jusqu'à notre petite chambre en me frottant à lui : « Ça te fait du bien, *au vipi* ? » Et lui me regardait d'un air penaud en me décochant, à moi son premier amour, ce sourire timide et plein d'excitation que j'étais la seule à connaître. « Tu as envie de moi, là, lui lançais-je, *au vipi* ? Tu es prêt pour moi, *au vipi* ? Tu as envie que je te fasse ça, *au vipi* ? » Et lui de hocher la tête. Oui, oui. J'en ai envie. Et je rejetais la tête en arrière dans un grand éclat de rire. Régulièrement, quand il disait *au vipi*, nous riions tous les deux en songeant au double sens de ces mots, qui signifiaient que nous avions envie l'un de l'autre, et que nous avions créé notre propre langue pour le dire. Qui signifiaient qu'une autre vérité existait.

Tandis que Mugo étudiait ma question, j'ai sorti un deuxième billet de vingt, et il a pris l'argent.

— Remplissez ces papiers et revenez demain, a-t-il dit, évitant toujours de croiser le regard d'Adé. Je verrai ce que je peux faire.

Nous nous sommes mis en route pour regagner notre hôtel, les redoutables formulaires rangés dans mon sac à bandoulière. C'est alors seulement que j'ai prêté attention au ciel bleu et aux bougainvilliers indisciplinés dont la ville était parsemée. J'ai dit à Adé que cela me rappelait San Francisco, où j'avais passé une partie de mon enfance, et que j'avais envie d'y retourner avec lui. Affichant mon visage le plus optimiste,

j'ai ajouté que les choses s'étaient plutôt bien passées, eu égard à tout ce qu'on avait entendu dire avant notre départ. Adé n'était pas de cet avis. Selon lui, les membres de la tribu de Mugo méprisaient les populations côtières. Depuis toujours. Ils croyaient en leurs églises, pas au prophète Mahomet. Ils prenaient les Swahilis pour des imbéciles arriérés qui restaient entre eux et se pensaient supérieurs aux autres en raison de leur peau claire. Maintenant que les Kikuyus avaient pris le pouvoir, ils pouvaient en faire ce qu'ils voulaient. C'est simple, c'était une catastrophe.

Puis il s'est tu. Je pariais que tout serait réglé en deux semaines. Lui misait sur deux mois.

Nous sommes allés déjeuner dans le restaurant d'un hôtel pour touristes et expatriés – dont un grand nombre lisaient l'*International Herald Tribune*. Tendant le cou pour lire les gros titres, j'ai appris que mon président cherchait à « intensifier les frappes dans le golfe Persique », puis je me suis tournée vers Adé, qui étudiait le menu avec un mélange de perplexité et d'irritation. J'ai jeté un coup d'œil à la page plastifiée, qui proposait cocktails de crevette, clubs sandwiches ou daiquiris à la banane. Je n'avais pas bu une goutte d'alcool – ni n'en avais vu la moindre bouteille – depuis des semaines, mais ici le bar occupait tout un mur de la salle de restaurant. Adé réprouvait jusqu'à l'idée de s'asseoir si près de ces boissons, mais je voyais qu'il prenait sur lui, pour moi, pour nous, pour l'avenir.

J'ai commandé deux hamburgers et des frites – il n'y avait ni poisson, ni riz, ni légumes d'aucune sorte sur la carte – accompagnés d'un Fanta pour lui, et d'un julep-menthe sans alcool pour moi, clin d'œil aux réalités persistantes du colonialisme. J'avais gloussé en passant commande, mais Adé était resté de marbre. Je n'avais plus assez d'énergie pour lui expliquer la blague et la référence implicite aux plantations et à l'esclavage. Au lieu de quoi j'ai sorti les formulaires dont j'ai entamé la lecture en attendant nos plats. Ils étaient en anglais, ce que je trouvais déplorable, et comportaient des dizaines de questions. On nous demandait le nom et l'adresse des frères et sœurs des deux parents d'Adé, ainsi que le nom et les coordonnées de tous ses enseignants, à partir de l'école primaire, et de tous ses employeurs passés. Si le demandeur possédait sa propre entreprise, comment avait-il levé les fonds nécessaires à son lancement ? Quelle clientèle visait-elle ? S'il s'agissait d'une société touristique, le demandeur était-il muni des autorisations requises par tel ou tel service à telle ou telle adresse ? Dans le

cas contraire, il devrait les obtenir avant que la demande de passeport ne puisse être examinée.

Pour chaque rubrique que nous ne pourrions renseigner, je joindrais un billet de vingt dollars. À l'arrivée de nos plats, l'addition dépassait déjà les sept cents dollars.

Adé avait déjà mangé un hamburger et des frites, mais après des semaines de lentilles, de riz au lait de coco et de cassave, peinant à digérer la viande, nous nous sommes effondrés sur notre lit une fois rentrés à l'hôtel, comme drogués. Si Adé s'est endormi aussitôt, je suis restée un long moment à cogiter dans le noir, pensant à Mugo et aux interminables files d'attente qui nous attendaient le lendemain. J'ai rallumé la lumière et repris les papiers. J'avais beau essayer d'avancer, il y avait trop de questions auxquelles je ne savais pas répondre. Quand je me suis rallongée, Adé a instinctivement tendu le bras pour m'enlacer et me rapprocher de lui. J'ai enroulé mes jambes autour des siennes, puis enfoui mon visage dans son cou en inspirant profondément. Si ma confiance avait subi un revers, mon amour et ma dévotion pour lui restaient intacts.

Quelques heures plus tard, je me suis réveillée affamée et me suis dépêchée de m'habiller. J'avais une énorme envie d'œufs, et hâte d'en déguster aussi bien le pourtour lisse et blanc que l'intérieur jaune et crémeux, symbole de la vie cachée au cœur d'un concentré de protéines. Je prendrais peut-être aussi un jus de fruits – de mangue ou de papaye, quelque chose d'orange en tout cas, et de *tamu*, sucré. Adé, qui d'habitude avait le sommeil si léger et semblait toujours prêt à bondir du lit, était immobile sur le lit métallique, son corps longiligne enroulé dans les draps fins pour se protéger du froid dû à l'altitude élevée de Nairobi.

Il n'y avait personne à la réception, mais je n'ai pas relevé cette anomalie. Les rues étaient d'un calme lugubre, mais ça non plus, mon cerveau occidental n'y a pas prêté attention. J'ai parcouru avec insouciance la rue fraîchement balayée de l'hôtel pour rejoindre une épicerie que j'avais repérée, et que j'ai trouvée fermée. J'ai donc poursuivi mon chemin jusqu'à ce que j'en trouve une autre, également fermée par un cadenas, rideau baissé. Je suis alors allée à un carrefour où j'avais vu des maraîchers vendre leurs légumes la veille au soir, mais il n'y avait personne en vue, ni la moindre relique d'un étal sommairement monté ou pelure d'orange jetée sur le sol. Comme dans un cauchemar, je me suis demandé si j'étais la seule

survivante sur Terre. Qu'étaient devenus les voix et les mouvements de mes semblables ? La musique tonitruante que crachaient les *matatu* ? Les pneus usés crissant sur l'asphalte, tout aussi usé ?

C'est alors que j'ai senti, avant même de l'entendre, le grondement de camions qui, l'instant d'après, fonçaient sur moi, bien réels, dans un fracas monstrueux. Des colonnes entières de tanks avaient envahi la ville. Ces engins énormes ont immédiatement rempli une de leurs fonctions, qui était de me faire sentir toute petite. Minuscule. Misérable. Ils pouvaient m'écraser d'un simple coup de volant, comme si mon existence, et celle de tout un peuple, ainsi que tous ceux que nous portions en nous, nos mères et nos pères, leurs mères et leurs pères, et toutes les mères et tous les pères avant eux – comme si tous, nous étions devenus insignifiants et ne méritions même pas de figurer dans les annales de l'humanité.

Au lieu de courir, ce qui aurait été inutile, je me suis figée, réduite à un simple cœur battant la chamade. La sueur ruisselait de mes aisselles comme de l'urine. Des soldats étaient juchés sur les chars tandis que d'autres, accrochés à leurs flancs, semblaient faire corps avec les machines. Coiffés d'un béret rouge, ils portaient d'énormes fusils en bandoulière, le torse ceint de munitions. Leurs visages fermés demeuraient impénétrables, sauf quand un rictus d'excitation se dessinait sur leurs bouches assoiffées de mort. À chaque passage de blindé, je sentais qu'ils m'examinaient puis m'épargnaient ; je me retrouvais dans leur ligne de mire, mise en joue, puis libérée. La séquence s'est répétée à trente ou trente-cinq reprises.

J'ai retenu mon souffle, comptant les pas qui me séparaient d'Adé en planifiant soigneusement l'itinéraire dans ma tête. Et là, de l'autre côté de la rue, un garçon a surgi de l'ombre, sortant de derrière un bâtiment décrépi à colonnades, héritage des Anglais. Il portait un short, un T-shirt déchiré au logo Coca-Cola défraîchi, ainsi que des tennis usées – du genre de celles laissées ou données par les touristes avant leur retour chez eux, où ils pouvaient aisément s'en procurer de nouvelles, et bon marché. Il s'est mis à courir, mais ses chaussures, trop grandes de plusieurs tailles, ralentissaient sa progression. Il ne devait pas avoir plus de douze ou treize ans. Les soldats lui ont hurlé dessus, d'abord en anglais, puis en swahili et, pour finir, dans une langue qui m'était inconnue. Voyant que le gamin ne répondait pas à leurs sommations, l'un des hommes a appuyé sur la gâchette. J'ai vu l'enfant tomber à terre. Personne d'autre que moi ne se

trouvait dans la rue. Quand son char est arrivé à mon niveau, le tireur a dirigé son arme vers moi, l'unique témoin. J'ai été saisie de nausées.

Quand j'ai repris mon souffle, je n'avais aucune idée de ce que je devais faire. Sentant toujours sur ma joue la crosse du fusil, je me suis bien gardée de traverser la rue. Le convoi de chars était passé. Le gamin abattu se vidait de son sang sur le trottoir. Je suis retournée lentement jusqu'à notre chambre d'hôtel, où j'ai trouvé Adé qui m'attendait, mort d'inquiétude.

À mon entrée dans la pièce, il s'est levé d'un bond, le visage déformé par la peur. Où étais-je passée ? Un client de l'hôtel, un Hollandais, lui avait parlé des manifestations à l'université. L'armée avait été envoyée pour mettre fin aux « troubles ». Je n'aurais *jamais* dû me retrouver dans la rue, et surtout pas sans lui, m'a-t-il dit. J'ai acquiescé de la tête et, toute tremblante, lui ai raconté ce qui était arrivé au garçon. Il m'a alors prise dans ses bras pour me serrer fort contre lui. Tout en partageant complètement son inquiétude, je sentais aussi monter en moi un certain abattement. Si je n'imaginai pas un instant qu'Adé puisse un jour s'en prendre à moi, des perspectives bien pires, pour la première fois, m'apparaissaient désormais possibles : je risquais la mort, l'emprisonnement ou de cruels sévices de la part d'un gouvernement étranger. La dictature et les guerres civiles qui en découlaient engendraient chez ceux qui en pâtissaient un terrible isolement. J'entrevois un avenir d'une noirceur irréelle, sans aucune échappatoire possible. Adé, certes, ne me maltraiterait jamais. Mais j'avais négligé la réalité d'un État autoritaire. Et soudain, je me sentais plus vulnérable que la veille, et bien plus fragile encore qu'une semaine plus tôt. Quelque chose m'échappait. Je m'enfonçais dans l'obscurité.

Près de mille dollars plus tard, et après avoir appelé mes deux parents à trois reprises pour leur quémander une rallonge, Mugo nous a enfin annoncé qu'Adé obtiendrait son passeport. Nous pourrions venir le récupérer dans six semaines. Un immense soulagement nous a envahis, et nous avons aussitôt couru à la gare. Pas besoin d'un passeport pour aller jusqu'aux collines bleues, ou pour admirer la vallée du Grand Rift depuis la couchette d'un wagon de première classe. Nous pouvions aussi aller voir le cratère du Ngorongoro avec ses buffles et ses girafes. Ou le Serengeti, avec ses plaines arides à perte de vue. Nous pouvions même aller jusqu'à Arusha et Zanzibar, l'île aux épices. Tout ça sans passeport. Nous pouvions laisser derrière nous Mugo et le garçon abattu dans la rue.

Mais la détonation du fusil me poursuivait. Un froid glacial régnait à l'intérieur du cratère, et nous n'avions pas de vêtements chauds sous la tente que nous avions louée. Le paysage était d'une beauté à couper le souffle, mais les mots et la chaleur nous manquaient pour en exprimer toute la majesté. Les Massaïs aussi étaient de la partie. Intemporels, ils restaient en groupes et nous regardaient en gardant leurs distances, ne nous adressant la parole que lorsque je leur achetais des bijoux. Et même là, nous ne nous comprenions guère. J'ai fini avec des sacs entiers de leurs créations – colliers, ceintures et pendentifs, que je comptais offrir à des amis à mon retour – mais j'ai découvert quelques jours après notre départ du cratère qu'il était impossible de les porter. L'odeur de bouse de vache avait imprégné les perles et les fils dans lesquels elles étaient enfilées. De plus, au contact de la graisse rougeâtre dont s'enduisaient les Massaïs, tout se tachait. À notre arrivée à la frontière tanzanienne, je m'étais délestée de tous ces magnifiques bijoux tant leur odeur – que je les porte sur moi ou dans mon sac – m'était devenue insupportable. Ne pouvant cependant me résoudre à les jeter, je les avais dispersés ici ou là, aux arrêts de bus, dans les restaurants, abandonnant même un sac entier de boucles d'oreilles dans le train.

À Arusha, après avoir cherché pendant des heures un guide qui nous accompagnerait dans le Serengeti pour une somme modique, nous avons fini par tomber sur un certain Daniel, qui racontait son histoire à qui voulait bien l'écouter. Avant de mourir, son père lui avait transmis son titre, mais

lui ne voulait pas devenir chef. Chef de quoi – village ou tribu –, je n'en avais aucune idée, mais je ne pouvais pas lui en vouloir. Avec son jean, son T-shirt et son chapeau de cow-boy, il détonnait dans le paysage. Tout en comptant nos shillings, Adé et moi avons échangé des messes basses sur le dilemme du jeune homme. Daniel était-il un peu dérangé, ou disait-il la vérité ?

Plus tard, il nous a confié vouloir devenir écrivain. Il avait écrit un roman et voulait que je le lise. Ses poches étaient pleines de poèmes, par dizaines. Il nous en a lu quelques-uns à haute voix, tandis que notre jeep cahotait aux côtés d'immenses girafes ou bien s'approchait au plus près de lions qui nous manifestaient si peu d'intérêt que je me demandais s'ils nous voyaient vraiment. Les lions étaient-ils seulement capables de distinguer les êtres humains ? Ou souffraient-ils d'une espèce de daltonisme leur rendant impossible la perception des hommes ?

Et là, nouvelle déflagration. J'étais debout dans la jeep qui bringuebalait au milieu de centaines de flamants roses, quand je me suis pris une nouvelle balle, cette fois en pleine tête. Le panneau métallique qui permettait d'ouvrir le toit de la jeep – pour bénéficier d'une vue à trois cent soixante degrés – n'avait pas été correctement fixé. Nous avons heurté une bosse et la plaque en acier, se relevant brusquement, m'a violemment cognée, me mettant KO. J'ai perdu connaissance quelques instants, avant de revenir à moi. En bonne Américaine dure à cuire, j'ai juré que j'allais bien. Daniel, lui, était dans tous ses états. Non seulement à cause de moi, mais aussi parce qu'il n'avait pas d'assurance, qu'il ne voulait pas devenir chef, et parce que sa tentative de devenir autre chose que chef allait probablement se solder par un échec. Pour lui, les choses risquaient de se compliquer.

Pas pour nous. Si j'allais bien, j'avais tout de même besoin de m'allonger. Nous n'avions pas les moyens de nous payer une chambre dans l'hôtel de luxe au cœur du Serengeti, mais comme l'oncle de Daniel y travaillait, nous nous y sommes rendus sur-le-champ. Nous avons retrouvé l'oncle en question, qui nous a conduits dans une chambre vide utilisée par les employés devant parfois rester à l'hôtel plusieurs mois d'affilée. Je me suis endormie aussitôt. À mon réveil, j'avais la mâchoire douloureuse. J'ai réclamé de l'aspirine, celle en poudre, que l'on mélange avec de l'eau ou du jus de fruits, comme du sucre. Je n'en avais pas vu sous une autre forme depuis mon arrivée au Kenya. Adé, qui en avait trouvé au magasin de

souvenirs, m'a demandé combien je voulais de sachets. Dix, vingt, il m'en fallait beaucoup, ai-je répondu.

Adé en a conclu que Daniel souffrait « des mêmes troubles d'Halima », voulant dire par là qu'il était instable, *kabisa*, et pas seulement solitaire. À nouveau, nous avons douté du fait que Daniel ait réellement été nommé chef de quoi que ce soit. Son père était-il vraiment mort ? Adé m'a expliqué que certaines familles « rejetaient les enfants souffrant de problèmes mentaux ». Peut-être Daniel était-il l'un d'eux. Si je n'arrivais pas à me faire une idée précise sur la question, Adé semblait en être de plus en plus persuadé. Il m'a caressé le bras tendrement tandis que je me massais la joue et la mâchoire. J'adorais les animaux du Serengeti, notamment les girafes et leur démarche à la fois gracieuse et maladroite, mais il était temps pour nous de poursuivre notre route. Il nous fallait retourner près de la mer, là où résonnaient les appels à la prière. Nous avions besoin de retrouver nos *kangas*, nos *kikois*, un endroit où les choses étaient simples et connues. Nous sommes repartis en direction de la côte, puis d'une autre île. Zanzibar.

Une semaine après notre arrivée sur cette nouvelle île – néanmoins familière et rassurante –, j'ai appelé ma famille. La voix de mon père trahissait son inquiétude. Où étais-je, et pourquoi n'avais-je pas appelé depuis si longtemps ? Je lui ai tout expliqué – enfin, presque tout. Le passeport était en bonne voie, et nous avions vu des lions. L'homme que j'allais épouser était en train de déguster des *chapatis* en buvant un *chai* brûlant, riche en clous de girofle. Nous nous étions trouvé une maison près de l'océan pour patienter le temps d'obtenir le passeport. Le propriétaire nous avait dit que si Adé lui donnait un coup de main pour repeindre la façade, nous pourrions y rester gratuitement le temps que nous voudrions.

J'aimais tout de notre maison de Zanzibar – l'absence d'électricité, le grondement de l'océan, la nuit, à quelques pas de la fenêtre. Elle se trouvait au bout d'une longue route, sans aucune autre habitation aux alentours. La morgue de Mugo, l'image de sa main palpant les billets de vingt les uns après les autres, tout cela commençait à s'estomper dans ma mémoire. Mais ma mâchoire demeurait douloureuse. J'entendais toujours la détonation, mais de manière plus atténuée. Adé, lui, n'entendait que le bruit d'un avenir en marche. Nous nous nourrissions de riz et de *mchicha*. De soleil, aussi. Ce soleil, torride et aveuglant le jour, qui se muait en brise tiède le soir. L'air était compact. Les femmes paraient leur taille d'étoffes d'un bleu intense, et

la mer charriait des coquilles de conques qui roulaient sur le sable comme autant de gros melons, lisses et lourds. J'en ramassais lors de mes promenades le long de la plage à marée basse, frottant leur douce carapace contre mes joues. Un soir, la main posée sur mon ventre et le visage enfoncé dans mon cou, Adé m'a dit qu'il voulait des enfants, beaucoup d'enfants, et j'ai ri en lui disant que moi aussi j'en voulais, mais seulement avec lui. Dans cette maison de Zanzibar, je me suis à nouveau rappelé pourquoi j'allais me marier avec Adé. Il était mon avenir.

Le temps s'est écoulé ; le passeport devait être prêt, il était temps pour nous de partir. Le dernier soir, nous nous sommes endormis dans nos hamacs à l'extérieur de la chambre. Le lendemain matin, si Adé s'est réveillé parfaitement reposé, j'étais quant à moi couverte d'énormes piqûres de moustiques, aussi rouges que des points d'impact.

J'avais à nouveau été la cible. De morsures, cette fois.

OceanofPDF.com

Mugo avait tenu sa promesse, à moins que nous n'en ayons simplement eu pour notre argent, je ne sais trop. Toujours est-il que le petit livret arborant le nom et la photo d'Adé était maintenant soigneusement rangé dans notre valise, et que ses pages attendaient d'être tamponnées par d'autres cerbères encore plus exotiques. Nous avons fait l'impossible, et surmonté toutes les épreuves. À Nairobi, un agent de voyages m'a parlé d'un vol Mombasa-New York qui ne comprenait qu'une escale à Francfort. En attendant, l'idée était de rentrer chez nous pour retrouver Nuru, Amina, Mumin et Aliyah, et tous ceux qui attendaient, sans doute fébrilement, de nous voir revenir sains et saufs à Lamu. Nous y proclamerions notre victoire avant de nous envoler pour traverser deux continents et au moins un vaste océan.

Nous avons donc pris le car qui partait de Nairobi le matin. Je me souviens que les sièges étaient rouges, et les fenêtres poussiéreuses. Nous avons pris place, munis d'un sac d'oranges et de canettes de Fanta frais. Au moment où le bus quittait la gare routière délabrée, j'ai posé ma tête sur l'épaule d'Adé et me suis endormie. Quand j'ai rouvert les yeux, le bus m'a semblé rouler à une vitesse excessive. Une douleur sourde à l'arrière de mon crâne m'a fait froncer les sourcils. Mon œil droit me lançait, et je me suis mise à me masser la mâchoire, ce qui n'a pas échappé à l'attention d'Adé. Il a alors sorti un petit sachet d'aspirine qu'il a mélangé au Fanta. Mais à notre arrivée à Malindi, la douleur était devenue si intense et si continue qu'il m'était impossible de me lever. J'ai murmuré à Adé dans un souffle que je n'arriverais pas à sortir du car. Il m'a aidée à rejoindre la portière du véhicule, mais au moment d'en descendre, j'ai perdu pied. La foule compacte qui attendait à l'arrivée s'est alors écartée le temps qu'Adé me rattrape pour m'empêcher de m'effondrer.

Quelqu'un a crié. Un cousin éloigné d'Adé a alors surgi de nulle part, et tous les deux m'ont prise sous les épaules pour me traîner jusqu'à une petite pension où les chambres étaient propres et bon marché. Après m'avoir regardée sans la moindre émotion, le réceptionniste, pragmatique, nous a indiqué une chambre située au rez-de-chaussée. Je me suis effondrée sur le lit recouvert d'une couverture verte. J'ai senti la main d'Adé sur mon front, et entendu l'inquiétude dans sa voix. Il est sorti chercher un médecin, me laissant seule dans la chambre. La faible lueur des néons du couloir filtrait à

travers la lucarne située au-dessus de la porte. J'ai entendu des bruits de pas et un homme crier à plusieurs reprises. Et puis plus rien. J'avais confiance en Adé. De toute façon, j'étais au-delà de la peur. Mes os étaient si lourds que plus rien n'avait d'importance.

À son retour, il m'a annoncé qu'un médecin allait venir à l'hôtel. C'était inhabituel, mais Adé avait fait le nécessaire. Nous étions à nouveau dans son fief. Sa parole était écoutée et influait sur le cours des choses. J'ai senti le métal froid du stéthoscope ; entendu des conversations que je n'étais pas en état de comprendre. Une bouffée de chaleur a soudain saisi mon avant-bras pour remonter lentement jusqu'à mon cou. J'ai tenté de me lever, mais le vertige m'en a aussitôt empêchée. Le cousin d'Adé nous a dit que sa mère pourrait préparer une infusion d'herbes utilisées pour soigner le paludisme. À quoi le médecin a rétorqué qu'on devait m'emmener à l'*hospitali* ; j'étais trop malade pour une simple infusion. Ça pouvait être le paludisme, ou quelque chose de plus grave. Les bouffées ont envahi mon visage : d'abord les joues, puis les oreilles. J'avais des fourmillements dans les pieds, et une douleur lancinante dans le bas des reins. J'ai regardé Adé, qui m'a regardée à son tour ; le cousin a regardé Adé, qui s'est tourné vers le médecin. À cet instant-là, Adé a agi très vite – jamais je ne l'avais vu se mouvoir aussi vite ; il a ouvert nos sacs, sorti mes *kangas* et ma brosse à dents. Il a pris mon passeport, mes shillings, mes traveller's checks, ma carte de crédit, et fourré le tout dans la pochette qu'il a enroulée autour de sa cheville.

— Il est temps d'aller à l'hôpital, *mpenzi*. Je vais trouver quelqu'un pour nous y conduire en voiture. Ce n'est pas loin. Juste quelques kilomètres.

J'ai acquiescé, tourné la tête sur le côté et vomi tant et plus à même le sol.

J'étais incapable de marcher. La lumière du jour me perçait les yeux comme des poignards. Durant notre laborieuse progression, je sentais sur moi le regard soupçonneux des passants. Que m'arrivait-il ? Étais-je malade, ou droguée ? me demandaient-ils. Les hommes qui m'accompagnaient avaient-ils de bonnes intentions ? Adé leur répondait brièvement en swahili tandis que nous poursuivions notre chemin, qui nous mettait face à une succession d'obstacles : le couloir étroit, l'escalier glissant, les portes closes, le trottoir bondé, la poignée cassée de la portière,

le trajet en voiture qui n'en finissait pas, le marchandage du tarif de la course pour rejoindre l'hôpital situé en périphérie de la ville.

Nous avons fini par arriver à destination. Au terme d'efforts insurmontables, nous avons gravi les marches qui menaient au petit bâtiment en dur d'un étage. La seule infirmière que nous avons trouvée était postée derrière un comptoir disproportionné semblable à celui d'un boucher. À en juger par son attitude, elle semblait faire partie de la famille de Mugo. Elle portait une énorme croix autour du cou, et j'ai pensé qu'il nous faudrait peut-être aussi lui verser un bakchich. Elle m'a regardée avec cet air dédaigneux et supérieur qui nous était devenu familier à Nairobi, et s'est adressée à nous en anglais, langue qui n'était ni celle d'Adé ni, *a fortiori*, la sienne non plus.

— Pourquoi l'amenez-vous ici ? Vous savez qu'on n'a pas de chambres pour les *mzungus* ici.

J'étais étrangère, et l'infirmière parente avec un membre du gouvernement. Les choses s'annonçaient compliquées.

D'un ton cassant, Adé a répondu en swahili en essayant de piquer son orgueil. Nous n'étions pas à Nairobi ici, lui a-t-il dit pour lui rappeler que c'était elle, et non lui, qui était en minorité dans cette ville. L'infirmière a alors émis un petit chuintement en soufflant entre ses dents et posé brusquement sur le comptoir un bloc-notes contenant les formulaires à remplir. Adé s'est légèrement tourné pour s'en saisir, mais malgré toute la délicatesse qu'il avait mise dans son geste, ses bras m'ont alors laissée échapper, et je me suis effondrée. Mes genoux ont amorti ma chute. La sueur ruisselait sur ma poitrine. J'étais entourée d'un essaim de mouches.

— C'est le paludisme, ou peut-être autre chose, a dit l'infirmière en se penchant par-dessus le comptoir. Vous avez de quoi régler les frais d'hospitalisation ? Vous êtes son *sugar daddy* ou quoi ?

Adé a sorti mon portefeuille et tendu ma carte de crédit.

— On n'accepte pas la carte ici, vous savez. Il faudra trouver du liquide, a-t-elle dit en frottant son pouce et son index. Du cash.

Je sentais la colère monter en Adé. Ses demandes se sont faites de plus en plus insistantes, mais j'ai ensuite perdu le fil de la conversation. Sa voix m'a soudain paru assourdie, comme si elle me parvenait du fond d'une piscine. J'ai entraperçu le blanc de l'uniforme médical, les feuilles vertes et jaunes des arbustes visibles derrière la fenêtre, puis j'ai sombré.

Je n'ai repris connaissance que deux jours plus tard quand, ouvrant les yeux, j'ai vu une infirmière s'approcher de moi en tenant à la main une seringue qu'elle venait d'utiliser sur un patient alité à côté de moi. Il y avait à vue de nez une bonne dizaine de lits après lui. J'étais seule. J'ai aperçu mes affaires – une chemise noire et mon petit sac brodé –, posées sur la chaise à proximité. Si je ne me sentais plus aussi fiévreuse, j'avais l'impression que mon cou était prisonnier d'un plâtre. Impossible de me redresser pour regarder le plafond. Même la lumière douce du crépuscule qui filtrait à travers les stores me faisait mal aux yeux. L'infirmière a surpris mon regard qui cherchait Adé.

— Il n'est pas là. Il m'a chargée de vous dire à votre réveil qu'il était allé vous chercher à manger. Il revient juste après. Il a attendu ici pendant des heures, mais quand il a vu ce qu'on allait vous servir, il a filé chez son cousin pour vous rapporter une bonne assiette de purée de légumes.

J'ai hoché la tête comme j'ai pu. Et tenté de remuer la langue, qui me semblait avoir l'épaisseur et l'inertie de cinq limaces collées les unes aux autres.

— La seringue, ai-je réussi à bredouiller. Que contient-elle ? Vous l'avez déjà utilisée. Est-ce que je peux en avoir une neuve ? (Je l'implorais des yeux, espérant gagner sa sympathie.) S'il vous plaît ?

Elle m'a jeté un regard noir.

— Vous les Américains, vous vous inquiétez toujours à cause des seringues, mais on les nettoie. Vous n'avez donc pas vu que j'ai rincé la vôtre en faisant passer du sérum physiologique après ma dernière injection ?

Je l'ai à nouveau suppliée, et cette fois je l'ai vue sortir une aiguille neuve d'un emballage sous vide.

L'infirmière s'est mise à rire à mes dépens en se parlant à elle-même.

— Cette fille est en train de mourir, et elle s'inquiète pour une aiguille. Incroyable. Qu'est-ce qu'elle croit, que parce qu'elle est en Afrique elle va attraper le sida à cause d'une seringue, c'est ça ? (Elle s'est penchée sur moi et a planté dans mon épaule la fine tige d'acier maintes fois utilisée.) Le docteur Simba passera demain matin. Vous pourrez lui parler de cette histoire de seringues, si vous n'êtes pas contente de la façon dont on vous soigne.

J'ai senti le liquide chasser le sang qui se trouvait sous ma peau à l'endroit de la piqûre. Si j'avais pu bouger mon bras, j'aurais aussitôt massé

l'endroit où m'avait été administrée l'injection. Seulement, je ne pouvais pas bouger mes membres. C'était comme si j'avais été amputée. Où étaient mes jambes ? Pourquoi ne parvenais-je pas à tourner la tête ? M'est alors venu à l'idée qu'on m'avait peut-être posé une minerve. Mais impossible de lever la main pour le vérifier. J'ai observé l'infirmière passer de lit en lit pour prendre les températures, faire des piqûres avec la même seringue et faire boire un petit verre de jus de fruits à chaque patient devant prendre un comprimé. Si j'avais du mal à les distinguer, je voyais néanmoins que les autres malades étaient tous voûtés, squelettiques, le visage émacié. Ils manifestaient tous les mêmes symptômes, une sorte de relâchement corporel généralisé, et je me suis demandé si c'était le paludisme dont ils souffraient – ou d'un autre mal, que j'avais moi aussi contracté – et si j'avais le même aspect qu'eux.

L'injection m'a laissé un goût métallique dans la bouche, et mes paupières sont devenues très lourdes. J'ai ensuite à nouveau été envahie par cette sensation d'immersion, et je me suis sentie partir. Quand je me suis réveillée le lendemain à midi, Adé me caressait le front en me lisant des poèmes au creux de l'oreille. Il avait trouvé *Les Vers du capitaine* dans mon sac. Je lui ai souri, plongeant mes yeux dans son beau visage aimant. J'ai laissé ma joue reposer sur sa paume de main.

— Bonjour, *mpenzi*, m'a-t-il dit, reprenant notre sabir mi-anglais, mi-swahili. Tu vas mieux, ne t'inquiète pas. Ma mère n'a pas pu venir car elle est trop loin et doit s'occuper des enfants. Mais je suis là, moi. Khadija s'occupe de tes repas. Elle va te préparer tous tes plats préférés. As-tu faim ? Je t'ai apporté du *mchicha* avec du riz au lait de coco.

J'ai tenté de me lever sur un coude, mais suis immédiatement retombée. Je n'avais pas faim, et me sentais vidée. Mais il fallait qu'Adé me donne à manger. Il me fallait savoir si j'étais toujours vivante. J'ai donc accepté la fourchette de riz qu'il approchait de mes lèvres et là, une fois encore, les choses ont à nouveau changé. J'aimais Adé, mais je ne comprenais pas cet hôpital. Que faisais-je ici ? Qu'était-il arrivé aux autres patients ? Comment avais-je pu passer des spaghettis sucrés dégustés dans notre petite chambre perchée dans les hauteurs de la ville, à cet endroit qui avait tout d'une antichambre de la mort pour malades en fin de vie ? Les mots de Miriam résonnaient dans ma tête. *L'Afrique authentique*.

Je savais bien qu'elle n'existait pas. Quoique. Peut-être était-ce précisément ce qu'elle était venue chercher ici. L'Afrique qu'elle pouvait

voir à la télévision, où les gens étaient pauvres, dénudés, affamés, et mouraient du sida. Une Afrique où les Occidentaux, privés du confort et du raffinement que nous tenions pour acquis – comme de pouvoir bénéficier d’aiguilles neuves et de chambres individuelles à l’hôpital –, devaient survivre par la seule force de leur volonté. Dans cette Afrique authentique, il nous appartenait de nous réveiller de notre long et paresseux sommeil pour nous défaire de tant d’ignorance héritée de nos prétendus privilèges. Face à l’adversité, nous ne pouvions compter que sur nos seules ressources brutes d’êtres humains confrontés aux incertitudes de la vie. Mais, là encore, mon désintérêt pour une telle mission était total.

J’ai levé les yeux vers Adé. Il me donnait la becquée, fourchette après fourchette, en me murmurant quelques mots d’encouragement et, pour la première fois, j’ai vu en lui non pas un étranger, mais quelqu’un venant d’un autre monde. Je voyais un être que j’aimais, mais que je ne pourrais pourtant jamais connaître totalement. Adé savait, par la seule force de la persuasion, empêcher un meurtrier d’appuyer sur la détente. Son père l’avait abandonné, ainsi que sa mère, pour vivre avec quatre autres femmes et deux fois plus d’enfants. Son île ne comptait aucun hôpital. Il gagnait sa vie grâce à la dextérité de ses mains et à sa connaissance du ciel, en sculptant des fleurs sur bois pour les riches et en maîtrisant les vents quand il naviguait sur son boutre. Il vivait dans une maison sans eau courante ni électricité, où, une fois par mois, il devait enlever à la pelle les excréments qui s’amoncelaient dans les toilettes – le trou creusé dans le sol à l’arrière de la maison de sa mère. Cinq fois par jour, Adé se lavait les mains et les bras, s’agenouillait sur un tapis richement décoré, et priait un Dieu invisible.

Mais il y avait autre chose. Oui, je le voyais parfaitement désormais. Ce n’était pas lui qui était en cause. Mais moi. J’avais fait ce que je m’étais pourtant juré de ne jamais faire : j’avais idéalisé l’Afrique. J’avais accueilli la vie d’Adé à bras ouverts avant même de chercher à comprendre ce qu’elle impliquerait pour ma propre vie.

Trois semaines plus tard, le pire était passé. Si la tornade m’avait miraculeusement épargnée et me laissait sans séquelles définitives, les bourrasques, en se dissipant, demeuraient violentes. On m’avait injecté de la chloroquine dans les veines pendant si longtemps que tout me paraissait amer ; le goût métallique envahissait ma bouche, mes poumons, mon corps

tout entier. La fièvre avait poussé mon organisme à une température si extrême que chaque pore de ma peau avait été purifié sous l'effet de cette étuve.

Adé s'était fait des amis dans tout l'hôpital, et j'avais conscience que c'était probablement ce qui m'avait sauvé la vie. L'établissement, qui n'avait quasiment aucune ressource, était rempli de patients atteints de maladies incurables, mais Adé avait fait en sorte que je bénéficie de seringues propres. Alors que trois infirmières s'occupaient de trente malades, mes draps étaient changés tous les jours. Mes repas m'arrivaient avec une régularité d'horloge suisse, conditionnés dans de petites boîtes en fer-blanc enveloppées dans un torchon. Le docteur Simba était rarement disponible, mais on me disait qu'il vérifiait mes analyses de sang quotidiennement pour surveiller l'activité des parasites. J'avais le paludisme, ainsi qu'une forme rare de méningite. Il me fallait être placée en soins intensifs, ce qui n'était possible qu'aux États-Unis. Mais j'allais mieux.

J'avais désormais retrouvé ma lucidité. En tournant la tête, je voyais Adé assis dans le fauteuil près de mon lit. Il me faisait rire en me rappelant toutes les bêtises que j'avais faites, comme lorsque j'avais dit *au vipi* à Mugo. Ou alors il me donnait des nouvelles des uns et des autres : Amina avait donné naissance à une petite fille. Son frère Mumin venait d'être accepté à l'université de Nairobi. Nuru priait pour mon rétablissement.

Et là, quelques jours avant la date prévue pour ma sortie de l'hôpital, et alors que j'avais repris des forces, les informations sont devenues de plus en plus alarmantes. Saddam Hussein avait envahi le Koweït. En représailles, les Nations unies avaient imposé des sanctions contre l'Irak, décrétant un embargo sur toutes les marchandises en provenance ou à destination de ce pays, assorti d'une zone d'exclusion aérienne de tout le Nord-Est africain – notamment de la côte où nous nous trouvions – en raison de sa population majoritairement musulmane. Il fallait que je rentre chez moi, mais tous les vols commerciaux avaient été suspendus sine die.

Adé s'est mis à s'agiter dans son fauteuil. Son visage habituellement solaire n'était plus qu'un masque grisâtre. Il m'a expliqué calmement, en choisissant soigneusement ses mots comme s'il me racontait une histoire très ancienne, que mes parents appelaient tous les jours pour prendre de mes nouvelles, et qu'il les rappelait à chaque fois, déboursant ainsi une fortune

en petite monnaie dans un taxiphone du centre-ville. Ils essayaient tant bien que mal de faire face depuis qu'il leur avait annoncé que j'étais hospitalisée. Certes dévasté par cette nouvelle mais ayant déjà surmonté des situations tragiques, mon père est aussitôt passé à l'action en contactant tous ceux, parmi ses clients, amis, ou au sein de la famille, qui pourraient jouer de leur influence. Ces derniers avaient à l'évidence efficacement activé leurs réseaux car ce matin-là Adé avait reçu un appel téléphonique de l'ambassade américaine de Nairobi. Un avion spécial avait été affrété et il devait venir me chercher le lendemain à treize heures. Il me fallait donc prendre le ferry dans la matinée, puis attendre que l'avion se pose sur la minuscule piste d'atterrissage de l'île. Il ne resterait au sol que vingt minutes. Si je manquais ce créneau, il me serait impossible de partir avant des semaines, voire des mois. Je risquais de mourir avant.

Adé a marqué une pause.

— Farida, m'a-t-il dit. Il y a autre chose.

Il a levé les yeux et, pour la première fois, je me suis aperçue que depuis toutes ces semaines passées à prendre soin de moi, il avait vieilli. Il n'était plus ce garçon qui n'était jamais allé à la ville, ni ce jeune homme qui pensait pouvoir vivre ailleurs une vie meilleure et plus libre. Ma rencontre l'avait fait quitter son île et il avait découvert un monde plus dur, beaucoup moins clément. Il s'est tourné vers moi, soutenant mon regard, me préparant du mieux qu'il le pouvait à la déflagration.

— Il ne reste qu'une place dans l'avion.

Cette fois, le projectile m'a transpercée de part en part.

J'ai quitté l'hôpital l'après-midi même, sous le regard des infirmières qui, je le savais, se demandaient bien comment tout cela allait finir. Avec Adé, notre couple était devenu une sorte d'attraction, digne de ces films de Bollywood dont raffolaient les gens de Malindi. Notre histoire d'amour, exotique et tragique, était placée sous le signe du destin, chaque péripétie en relançant l'intrigue. Adé avait rassemblé mes quelques affaires ainsi que le sac d'herbes médicinales que le docteur Simba avait préparées en vue du voyage. J'ai acquiescé d'un signe de tête quand le médecin, signant mon bon de sortie, m'a rappelé l'absolue nécessité pour moi de me rendre à l'hôpital dès mon arrivée à New York. L'infection étant particulièrement sévère, il était impératif que je sois placée sous surveillance. J'ai à nouveau hoché la tête en regardant une dernière fois l'immense salle où je venais de passer les pires semaines de mon existence. Mon lit avait été défait. De mon passage ici, ou d'Adé, assis à mes côtés et me nourrissant de riz au lait de coco bouchée par bouchée, il ne restait plus la moindre trace.

L'infirmière a commandé un taxi, et Adé m'a délicatement installée dans le véhicule, donnant au chauffeur pour recommandation de ne pas rouler trop vite, sa femme étant encore très faible. Sa femme. C'était la première fois qu'il m'appelait ainsi. Nous avons échangé un regard plein de détermination tandis qu'il prenait place à côté de moi et me saisisait la main. Au fur et à mesure de notre progression à vitesse réduite dans les rues étroites de la vieille ville de Malindi, je me rendais douloureusement compte que nous vivrions bientôt notre dernière nuit ensemble. J'ai passé ma main sur la sienne, encore et encore, dans l'espoir de mémoriser la taille de chacun de ses doigts, la profondeur de chaque pli, les contours de chaque parcelle de peau douce. Je regardais fixement à travers la vitre de la portière. Dans la lumière rouge orangé du couchant, les hommes rentraient chez eux pour faire la prière du soir, et les femmes en *buibui* se promenaient en petits groupes. J'ai inspiré profondément, comme si j'avais pu absorber le monde tout entier avec lui, puis j'ai serré la main d'Adé encore un peu plus fort, avant d'appuyer mon front contre la portière vitrée qui me séparait du chaos poussiéreux, des façades de pierre défraîchies, et de cette promesse d'un avenir dont j'avais cru qu'il serait le mien.

Quand nous sommes arrivés chez ses cousins, Khadija était en train de préparer une soupe de mangue. Asma m'a conduite jusqu'à mon lit pour me montrer l'époustouflante couverture dont elle l'avait paré, subtil camaïeu de bleus et de bruns tissé dans un mélange de soie et de coton, probablement issu de son trousseau. Je me suis assise sur le lit, adossée à de gros oreillers en coton, et Halima est venue poser sa tête sur mes genoux. Nous sommes restées ainsi un long moment. Elle s'est mise à sangloter, et je lui ai caressé les cheveux en lui disant que tout irait bien.

Peu après le dîner, Adé est entré dans la chambre avec mes médicaments et un verre d'eau. Si j'avais réussi à avaler quelques bouchées de l'énorme plateau que Khadija m'avait apporté, ç'avait été au prix d'éprouvants efforts. Adé s'en est aperçu en observant mes gestes, et il m'a gentiment demandé si je souhaitais qu'il fasse ma valise. Nous avons alors tous les deux jeté un coup d'œil au réveil pour voir le temps qu'il nous restait avant de pouvoir nous glisser sous le superbe couvre-lit. Il était vingt et une heures. Le ferry partait à onze heures le lendemain matin. J'ai hoché la tête, et Adé a sorti ma valise de sous le lit. À ce moment précis, tous mes sens sont entrés en éveil. Je me suis figée, ne voulant rien manquer de cette scène tant la tendresse qu'il mettait dans chacun de ses mouvements me semblait cruciale, moment de vérité qui résumait tout et dont je me devais de rendre témoignage. Je voyais bien qu'il prenait sur lui pour ne pas pleurer, pliant mes *kangas* rouges et mauves et rassemblant délicatement mes sous-vêtements vaporeux. Il s'occupait de moi comme il l'aurait fait d'un enfant fragile, avec une dévotion qui marquait sa volonté de faciliter les choses, alors même que je me préparais à partir.

Je me suis souvenue que j'étais cette fille venue d'Amérique qui lui avait appris que mon pays, s'il se trouvait de l'autre côté de l'océan, n'était pourtant pas si loin. Lui était ce garçon swahili qui m'avait appris à découvrir dans mes propres limites une source de joie, et qui m'avait montré que nul n'était besoin d'un espace physique pour se sentir chez soi, ce sentiment relevant de quelque chose de bien plus grand et de bien plus mystérieux. L'amour que me portait Adé signifiait que même s'il m'était impossible de réconcilier des mondes antagonistes, les brèches de ma propre vie n'étaient pas si insurmontables. J'étais entière et digne d'être aimée, telle que j'étais. Un autre moi était possible, guéri de ses fractures. Tandis que j'observais Adé, une partie de moi espérait qu'il réagisse, et qu'il m'attache aux barreaux du lit ou prenne quelque initiative que ce soit

pour me faire rater l'avion. Mais il gardait la tête baissée et ne pouvait donc lire dans mes yeux. S'il l'avait fait, et quand bien même il pensait que tel était désormais notre destin, il aurait vu qu'un de nous deux pouvait ne serait-ce que tenter de l'arrêter.

Mais Adé était convaincu que nos vies découlaient d'une loi supérieure. Il était encore aujourd'hui capable d'appliquer un dicton swahili ou une sourate du Coran à chacune de nos peines. Pourtant, le temps que nous avions passé ensemble lui avait appris, je le savais, que les mots ne le protégeraient pas toujours et que personne, ni lui ni ces gens qu'il n'avait jamais vraiment réussi à comprendre, n'était à l'abri d'un coup du sort dont on pouvait ne jamais se relever. Je ne m'en étais pas rendu compte, n'ayant toujours pas pris la mesure de ce que j'allais laisser derrière moi. Je ne le savais pas encore, mais en quittant Adé, je quitterais également tous ceux qui l'aimaient, et que j'aimais aussi à présent. Je ne reverrais probablement jamais Nuru, ni aucun de ceux que j'avais fini par considérer comme ma famille.

Ainsi avons-nous passé toute la nuit dans les bras l'un de l'autre. J'essayais de le rassurer. *Je reviendrai, mon amour. N'aie crainte, ce ne sera pas dans très longtemps. Dès que je serai rétablie et que j'aurai pu m'organiser, nous serons à nouveau réunis.* Je lui caressais le dos en lui parlant, intarissable sur les mille détails que nous aurions à prévoir dans un avenir proche : quand je reviendrais et quand lui me rendrait visite ; quand j'appellerais, sur quelle ligne et à quelle heure ; comment il nous faudrait lutter contre les grésillements de la liaison téléphonique pour nous assurer mutuellement de notre amour. Il avait acheté des cartes postales par dizaines et m'en avait donné la moitié, chacune d'entre elles portant l'adresse du destinataire soigneusement libellée dans le cadre prévu à cet effet. Il aurait bien aimé acheter les timbres, m'a-t-il dit, mais je devrais me les procurer moi-même en Amérique. J'ai souri, émue par sa prévenance et son souci du détail, et par cette faculté qu'il avait d'aimer entièrement, conscient des enjeux mais néanmoins capable d'agir avec optimisme face à ce qui pouvait lui paraître futile.

La nuit a été longue, rythmée par les étreintes d'Adé. Une nuit intense où ont alterné les effusions et l'angoisse de la perte, les transports passionnés et les pleurs désespérés. Quand enfin nos corps se sont détachés l'un de l'autre, j'ai senti la chair de notre amour toujours renouvelé se déchirer.

Adé m'a réveillée à huit heures en posant un baiser sur mon front. J'ai ouvert les yeux, terrifiée.

— Khadija a préparé le petit-déjeuner, a-t-il murmuré.

J'ai tenté de m'extraire du lit et de me lever, en vain. Me voyant trébucher, Adé est venu à ma rescousse et nous avons fait le chemin ensemble jusqu'à la cuisine. Halima avait le regard perdu dans son assiette, et Asma était sortie. Je n'ai pas cherché à savoir où elle était. J'ai goûté la nourriture du bout des lèvres. Des tartines beurrées avec du jambon, et des œufs durs. Il fallait quand même que je prenne des forces.

Le reste de la matinée a filé dans une sorte de brouillard. Le fait qu'Adé ait passé son temps à essuyer mes larmes, et moi les siennes, n'y était peut-être pas étranger. Les deux premières heures ont viré au gag ; nous n'arrêtons pas de nous rentrer dedans, alors même que nous tentions tous les deux d'évoluer séparément dans le temps et dans l'espace en tant que deux corps distincts, chacun mû par sa propre volition. Nous avions vécu tous ces mois collés l'un à l'autre, de jour comme de nuit, et dernièrement je quittais rarement la maison sans lui. Le temps qu'il ne consacrait pas au travail ou à sa mère, nous le passions ensemble – à cuisiner, manger, parler, blaguer, ou faire l'amour. Comment se déroulerait cette séparation ? Nous respirions le même air. Nos corps avaient changé de morphologie pour s'adapter l'un à l'autre. Jamais je n'avais été si proche de quelqu'un. Où irait-il une fois que l'avion aurait décollé ? Que dirait-il à sa mère et à ses sœurs ? À l'imam ? Serais-je source de déshonneur, de déception, voire de colère ?

Khadija a insisté pour que nous sortions faire des photos devant la maison. Munie d'un petit appareil bon marché, elle a demandé à un voisin passant par là d'immortaliser le moment afin de préserver la mémoire de notre quasi-famille. Sur le cliché, je porte un chemisier blanc à rayures noires, et ma jupe noire. J'ai le teint pâle et je plisse les yeux. Je tiens Adé par la taille, Khadija a passé ses bras autour de mes épaules, et Halima les siens autour des épaules d'Adé. Surgie de nulle part, Asma est arrivée en courant juste avant que le voisin n'appuie sur le déclencheur. Elle s'est agenouillée devant nous, bras grands ouverts et sourire malicieux sur les lèvres.

L'avion a atterri à treize heures précises. Sous un soleil de plomb, Adé et moi attendions sur le tarmac, entourés de mes sacs arrivés de Malindi. Comme nous n'avions pas eu le temps de passer chercher le reste de mes affaires dans notre petite chambre perchée sur la colline, Adé m'a assuré qu'il me les enverrait, ou bien qu'il les garderait en lieu sûr en attendant mon retour. L'avion était plus grand que je ne l'avais imaginé, et plein, conformément à ce qu'on nous avait dit. Adé comptait m'accompagner jusqu'à mon siège mais un homme en uniforme l'en a empêché. Adé lui a alors dit que j'étais malade, que je ne pouvais pas porter mes bagages toute seule, et lui a promis de ressortir aussitôt de l'appareil. Mais le type, qui portait un casque antibruit, lui a répondu en hurlant :

— Pas le temps ! Pas le temps !

La scène me rappelait *Apocalypse Now*, et je me suis accrochée encore plus fort à Adé. Pour finir, le type a dévalé l'escalier d'embarquement au pied duquel nous nous trouvions, et il m'a prise par les bras pour me forcer à monter. Mais Adé ne m'a pas lâchée. Au contraire, il m'a caressé le dos et m'a murmuré à l'oreille que j'avais changé sa vie, et qu'il n'aurait pas d'autre amour. Il m'a ensuite chargée de dire à mes parents qu'il les rencontrerait bientôt. Il m'écrit sa première lettre le soir même et la posterait le lendemain matin.

Puis il m'a dit qu'il était temps pour moi d'embarquer. Je devais rentrer chez moi ; ma famille prendrait soin de moi et je guérirais. Il était ma seule famille, ai-je dit. Embrasse Nuru pour moi. Et le bébé d'Amina. Oui, a-t-il répondu, mais il fallait que j'y aille maintenant. Il a essuyé mon visage inondé de larmes et déposé un baiser sur ma joue, ajoutant qu'il n'y avait plus rien à dire. Notre maison de mots était à l'intérieur de nous désormais, a-t-il murmuré. Et le reste, entre les mains d'Allah.

Une fois à bord de l'appareil, je me suis assise rapidement, me tordant le cou pour apercevoir Adé à travers le hublot. Je le voyais qui scrutait lui aussi chacune des ouvertures pour me trouver. La porte s'est refermée et les moteurs ont vrombi. Un jet d'air conditionné, artificiellement glacé, est venu me souffler sur le visage. L'avion commençait à rouler sur la piste quand, enfin, il m'a vue. J'ai posé ma main à plat contre le hublot, et il a hoché la tête en me tendant la sienne. Ses moteurs rugissants poussés à pleine puissance, l'appareil a pris de la vitesse, puis s'est cabré. Il était dit

qu'Adé volerait, mais sans moi, ai-je pensé en me sentant soudain telle une oie qu'on aurait abattue en plein vol.

J'ai regardé par le hublot et au lieu d'Adé il y avait maintenant plusieurs îles : l'archipel. Un court instant, je me suis demandé quels pays il verrait sans moi et où l'emmènerait son passeport, comme s'il était évident dès le départ que les choses finiraient ainsi. Il me faudrait quitter Adé là où je l'avais trouvé, la perfection de l'amour n'étant ni plus ni moins que l'éclosion d'une graine.

Deux décennies plus tard, je me suis tout pardonné : d'être partie, d'avoir essayé, d'avoir rêvé. Nous avions brillé au firmament, et puis l'orage avait grondé. Je n'ai aujourd'hui que de la gratitude. Pour Adé, pour nous, pour ce moment particulier de ma vie où m'avaient tant charmée les retours cahoteux de la vieille ville, en camionnette chargée de cassave et de cardamome. Les jours que nous avons passés ensemble m'avaient marquée à jamais. Contre toute attente, j'avais appris dans les bras vigoureux d'Adé ce que signifiait avoir un chez-soi.

Je me voilais pour lui, et chaque soir, défaisant un à un mes sarongs et mes foulards chamarrés, il me mettait à nu et m'offrait à la lueur fébrile de la bougie blanche qui brûlait près du lit. Cette vie à l'autre bout du monde m'avait offert un avant-goût de liberté. Je n'étais plus obligée de jouer un rôle. Lui et moi, qui ne formions qu'un, connaissions déjà la douleur. Parcourant des kilomètres sur la plage à marée basse, les pieds en feu, nous étions allés chercher la fraîcheur réconfortante de la mer, et avions plongé dans ses eaux apaisantes pour en ressortir régénérés, la blancheur de ses dents s'accordant au blanc de mes yeux.

Il y a vingt ans, nous vivions près de la mer dans une petite maison verte que tu repeignais tous les ans après les pluies. Te souviens-tu, *mpenzi* ? Nous y faisions l'amour chaque jour ou presque et rêvions à tous ces pays que nous visiterions ensemble. C'est dans cette maison que j'avais imaginé écrire un livre sur ma vie là-bas avec toi. Un livre qui parlerait d'amour. Évidemment. Et aussi de cette vie délirante privée des choses et des gens auxquels je tenais. Je t'avais toi. La mer. Le magnifique indigo des étoffes que les femmes portaient autour de la taille. Et les poissons. J'avais ton goût sur mes lèvres – un goût salé d'ambre musqué. Te souviens-tu ? Moi, oui.

Je me souviens de tout.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/larchipel

Achevé de numériser en septembre 2016
par Atlant'Communication

OceanofPDF.com